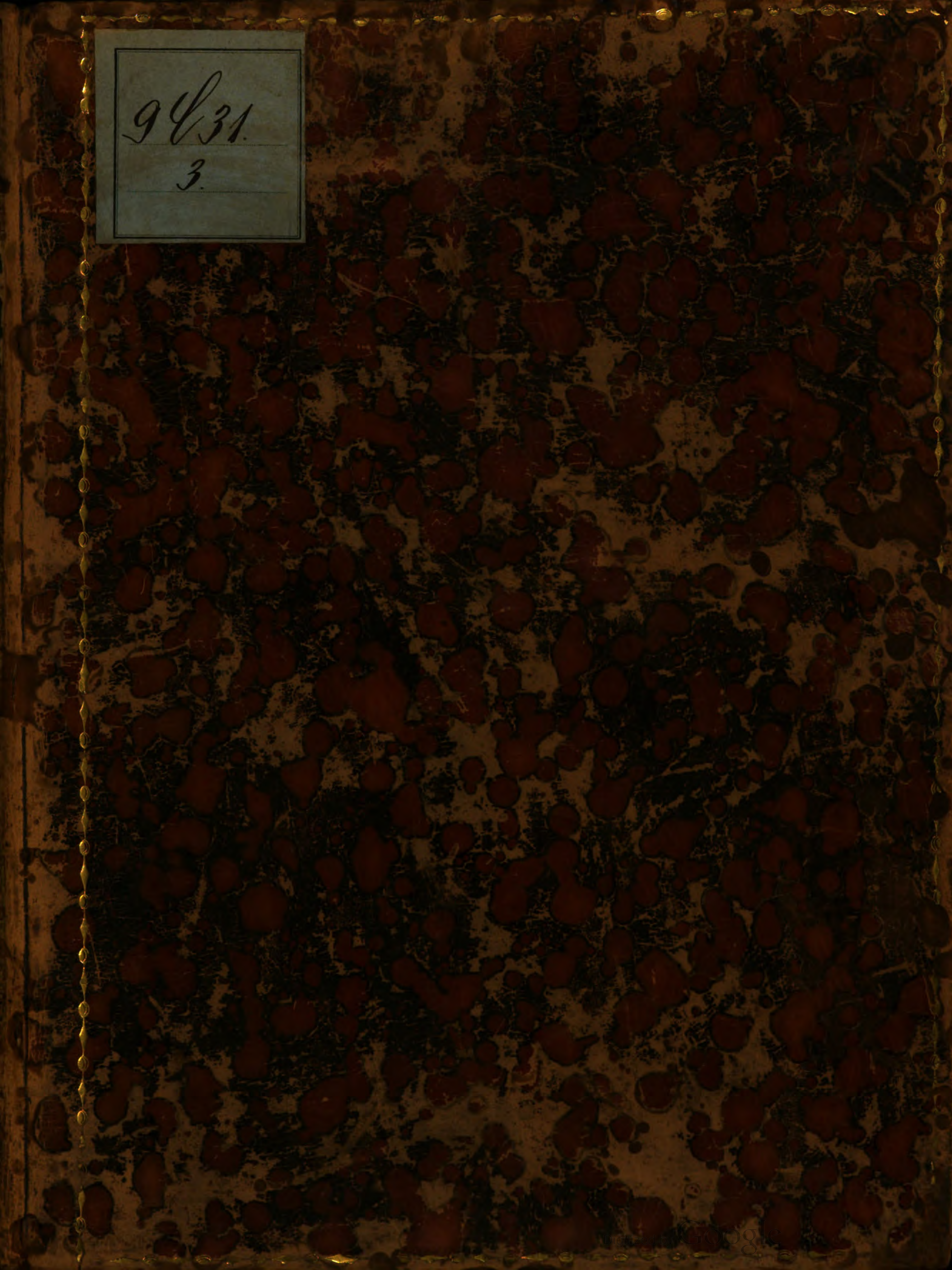


9 ℓ 31.
3.


Národní knihovna ČR
Historické fondy
9C 31/T.3
Národní knihovna
1003119067
IX
C 31



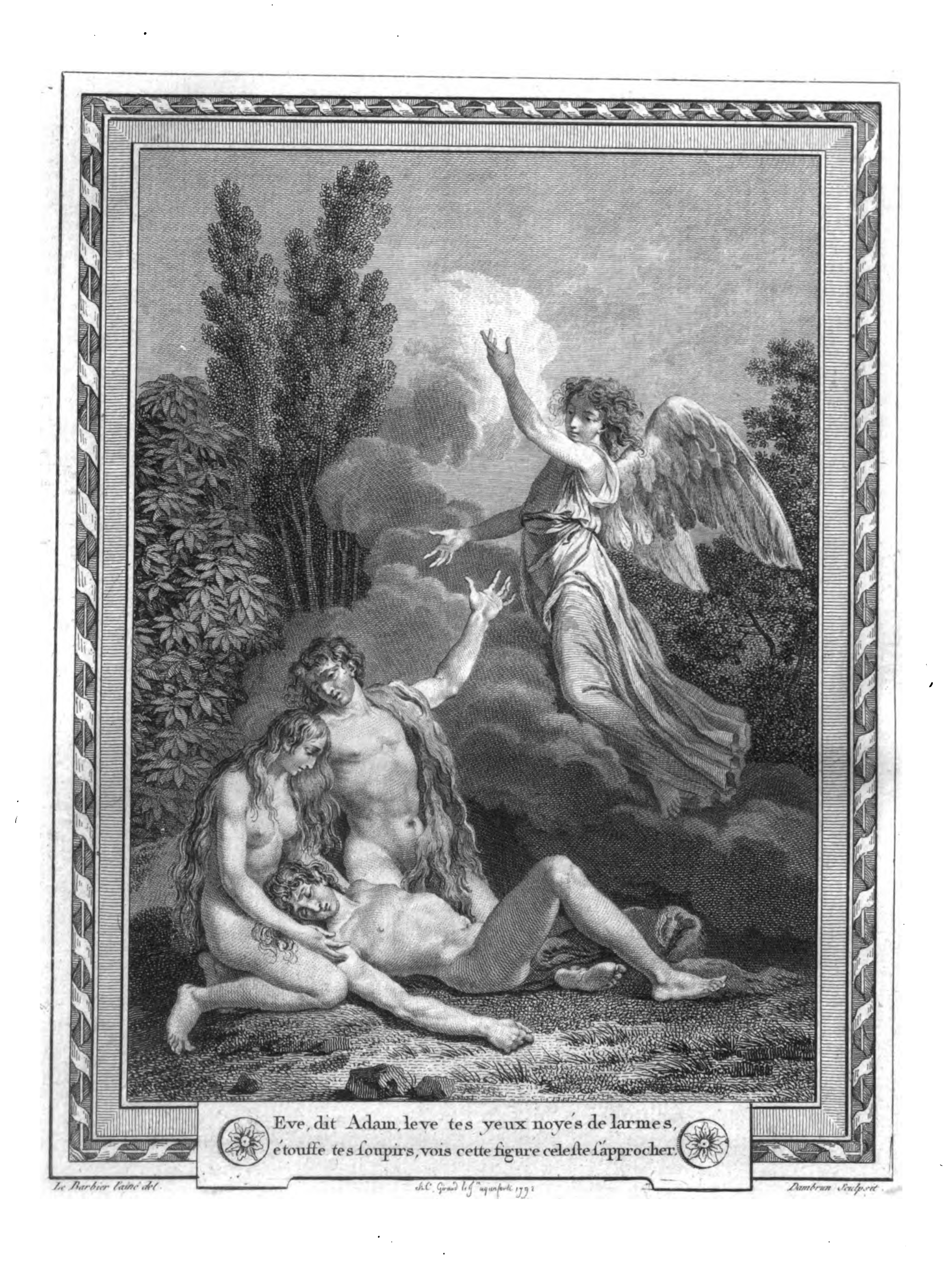
ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

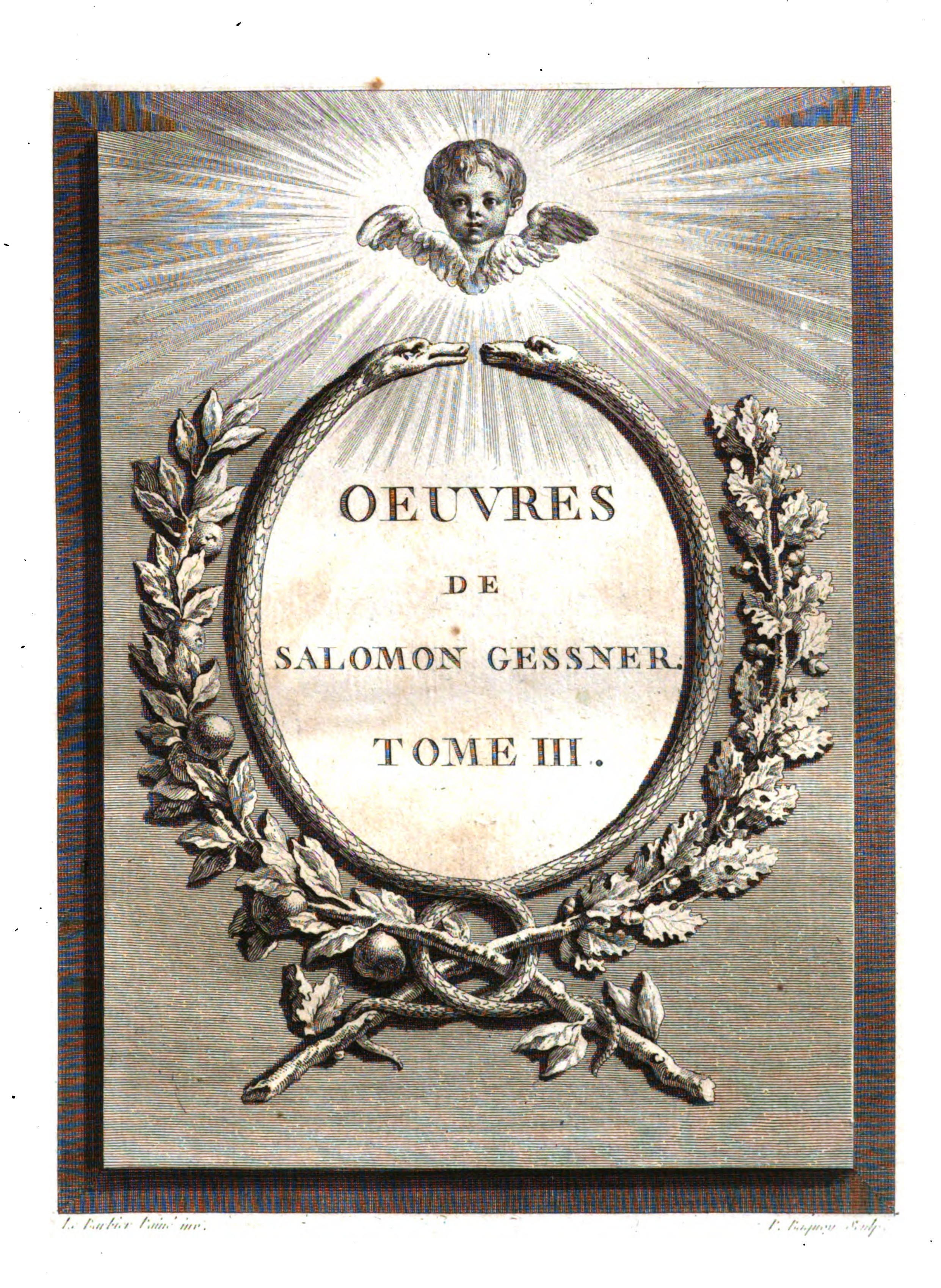
TOME TROISIÈME.





Eve, dit Adam, leve tes yeux noyés de larmes, étouffe tes ſoupirs, vois cette figure celeſte ſ'approcher.

Le Barbier l'ainé del. Dambrun Sculpsit.


OEUVRES
DE
SALOMON GESSNER.
TOME III.
L. Barbier l'ainé inv.
P. Baquoy Sculp.



Abel Vola á bras ouverts au-devant de Caïn, le presse en pleurant, ſans pouvoir exprimer ſes transports.

Le Barbier l'ainé inv. P. Baquoy Sculp.



LA MORT D'ABEL.

POËME.

CHANT PREMIER.

Je voudrais chanter en vers ſublimes les aventures de nos premiers parents après leur triſte chûte, & célébrer celui qui le premier rendit ſa pouſſière à la terre, immolé par la fureur de ſon frère. Repoſe-toi déſormais, doux chalumeau avec lequel je chantais autrefois l'agréable ſimplicité & les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon ſecours, noble enthouſiaſme qui remplis l'ame du Poëte rêvant ſeul dans une paiſible retraite, ou dans l'obſcurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbriſſeaux, tandis que durant le ſilence de la nuit la lune éclaire le monde de ſon pâle flambeau. Dès que le ſaint tranſport s'empare de lui, ſon

imagination prend un essor vigoureux, &, traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénètre jusques dans l'empire éloigné du possible : elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit & le beau qui enchante. Chargée de riches trésors, elle revient construire & arranger ses divers matériaux, pendant que la raison économe, combinant tout, en règle l'usage. C'est celle-ci qui choisit & rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du Poëte, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames ! constance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime & l'amour de ceux dont le goût épuré fait priser chaque beauté, & pour exciter des sentiments de vertu dans les cœurs sensibles ! Il est bien juste que la postérité honore & couronne l'urne d'un Poëte qui a consacré ses talents aux mœurs & à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un conquérant pourrissent dans la poussière, & que le mausolée superbe d'un prince sans mérite vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvertes d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter : mais c'est déja un effort louable de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, & tous mes instants de loisir.

LES heures paisibles ramenaient l'aurore au teint de rose, & rabattaient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée; le soleil dardant ses premiers rayons de derrière les noirs cèdres de la montagne, teignait d'un pourpre étincelant les nuées qui nageaient dans le vague des airs encore faiblement éclairés; lorsqu'Abel & sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau; tissu de jasmin & de roses entrelacés. L'amour le plus tendre & la vertu la plus pure répandaient un doux sourire dans les beaux yeux bleus de Thirza, & des graces attrayantes sur l'incarnat de ses joues, pendant que les ondes de sa blonde chevelure descendaient sur son cou d'albâtre, ou se jouant sur ses épaules, ornaient sa taille fine & déliée : c'est ainsi qu'elle marchait à côté d'Abel. Le front élévé du jeune homme était ombragé par les boucles de ses cheveux bruns qui ne passaient pas ses épaules. Un air de réflexion & de pensée se mêlait agréablement à la sérénité de ses regards: il marchait avec cette grace aisée qu'a un Ange lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux mortels, & que, chargé d'un bon message de la part du Seigneur, il doit apparoître à quelque homme pieux qui implore le ciel dans la solitude. Il est à la vérité voilé d'un corps de forme humaine; mais le voile est d'une beauté si ravissante, qu'on voit à travers briller l'Ange. Thirza le regarda avec un tendre sourire, en lui disant : O mon bien-aimé, maintenant que les oiseaux se réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau cantique que

tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des chants? O! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un ſaint tranſport, en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres des ſentiments que j'éprouvais, mais que je ne pouvais pas rendre. Abel lui répondit en l'embraſſant : O ma Thirza, ce que ta belle bouche demande va t'être accordé. Dès que je lis ton deſir dans tes yeux, je m'empreſſe de le remplir. Aſſeyons-nous ſur cette tendre mouſſe, & je chanterai le cantique. Ils s'aſſirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le ſoleil du matin dorait l'entrée, & Abel commença ainſi ſon cantique :

Retire-toi, ô ſommeil, des yeux de tous les êtres : fuyez, ſonges volages. La raiſon commence à reparaître ; & rend la clarté à l'ame, ainſi que le ſoleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te ſaluons, aimable ſoleil, toi qui paraîs derrière les cèdres : tu répands les couleurs & les charmes ſur toute la nature, & chaque beauté vient nous ſourire avec des graces rajeunies.

Retire-toi, ô ſommeil, des yeux de tous les êtres : fuyez, ſonges volages, vers les ombres de la nuit. Où ſont-elles les ombres de la nuit? Elles ſe ſont retirées dans le fond des forêts & dans les antres des rochers pour nous y attendre : nous les y trouverons dans d'épais berceaux avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas où le matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas ſur les ſommets éclatants des rochers & ſur le front brillant des montagnes, quelles exhalaiſons ſe

mêlent à l'air ferein du matin, ainfi que la fumée des holocauftes s'élève de deffus l'autel! C'eft la nature qui célèbre l'ouverture du jour, & qui fait au Dieu Créateur des facrifices d'actions de graces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit & qui conferve tout. C'eft pour le louer que les fleurs naiffantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorans : c'eft pour lui que les chœurs divers des oifeaux chantent du haut des airs, ou du fommet des arbres, à la vue du foleil levant : c'eft pour l'honorer que le lion fort de fa caverne, & fait retentir les déferts de fes terribles rugiffements. Loue, ô mon ame, le Dieu Créateur & Confervateur. Que le cantique des hommes s'élève vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures. Que l'homme te loue pendant que les oifeaux fommeillent encore fur les fommets & dans les bocages. Que mes chants folitaires les préviennent dès la naiffance du crépufcule, & invitent tout ce qui exifte à louer le Créateur. O que ta création eft magnifique! Tu nous y développes gracieufement les vues de ta fageffe & de ta bonté. Chacun de mes fens puife des tranfports dans cette mer infinie de beautés, & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle balbutier fes louanges? Qu'eft-ce qui t'a obligé, ô Tout-Puiffant, de fortir du filence facré qui environnait ton trône ; d'appeller des êtres du néant, & de tirer de la nuit cet univers immenfe? Ce fut ta bonté infinie : tu voulais faire naître & rendre heureux des êtres hors de toi. O toi, matin, quand le foleil dégagé des vapeurs de l'horifon, chaffe la nuit devant fes pas, quand

enſuite la nature brille d'une beauté rajeunie, & que toutes les créatures qui étaient livrées au ſommeil, ſe réveillent pour tes louanges, alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur était porté au-deſſus de la terre naiſſante. Un vaſte ſilence régnait ſur la ſurface inhabitée de notre globe, lorſque le Créateur fit entendre ſa voix : auſſi-tôt une armée infiniment variée en beautés s'élance dans les airs, portée ſur des aîles bigarrées, où cherche les ombres des forêts : ſon chant perçant retentit à travers les bois étonnés, & l'air bruyant répète les louanges du Créateur. Même prodige lorſqu'il fut porté de nouveau au-deſſus de la terre, & qu'il y appella les animaux. Il fit entendre ſa voix, auſſi-tôt les mottes ſe développant, formèrent des figures innombrables. La terre animée ſe mit à ſauter ſur la verte prairie, ſous la forme d'un cheval vif qui ſecoue ſa crinière en henniſſant. Moitié terre encore & moitié animal, le fort lion, impatient de ſe dégager, eſſaya ſes premiers rugiſſements. Plus loin s'agitait une colline, & la voilà qui s'avance d'elle-même, devenue éléphant. Ainſi des voix innombrables s'élevèrent tout-à-coup vers le Créateur. C'eſt de cette manière, grand Dieu, que tu tires chaque matin tes créatures de leur ſommeil, image du néant : elles ſe réveillent, & ſe voyant environnées des tréſors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra (car l'avenir ſe découvre à mes yeux) où l'eſpèce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des autels ſur chaque colline ; & quand

le ſoleil du matin réveillera les nations, les hymnes & les cantiques retentiront dans tous les coins du monde depuis l'orient juſqu'à l'occident.

Ainſi chanta Abel aſſis à côté de ſa bien-aimée, qui, ravie par un tranſport religieux, ſemblait encore écouter lorſqu'il eut fini. Alors lui ayant paſſé ſes bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement en lui diſant : O mon bien-aimé, comme tes chants élèvent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé, non-ſeulement tes tendres ſoins protègent mon corps plus faible que le tien, mais mon ame même prend l'eſſor ſous ta direction. Quand elle s'égare de ſon ſentier, quand elle ne voit plus que de l'obſcurité autour d'elle, & qu'elle tombe dans un ſaint étonnement, alors tu la ſoutiens, tu écartes les nuages, & tu convertis ſa ſurpriſe en admiration & en enthouſiaſme. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas rendu graces à la bonté éternelle !.... A chaque heure, je la remercie avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créée pour moi, & moi pour toi : d'accord en tout ce que l'ame peut penſer & ce que le cœur peut deſirer, nous ſommes faits l'un pour l'autre.

Tandis qu'elle parlait, le tendre amour verſait des graces inexprimables ſur chaque parole & ſur chaque geſte. Abel ne lui répondit point ; mais les larmes de joie qui coulèrent ſur ſes joues tandis qu'il la regardait tendrement, & la ſerrait contre ſon ſein, exprimaient mieux ſes ſentiments que n'euſſent pu faire des paroles.

Hélas ! telle était la félicité de l'homme, lorſqu'encore

content du néceſſaire, il ne demandait à la terre que les fruits qu'elle lui accordait libéralement ; lorſqu'il n'implorait le ciel que pour la vertu & la ſanté. Son mécontentement n'avait pas encore multiplié ces vœux inſatiables qui inventèrent des beſoins ſans nombre, & qui enſevelirent ſon bonheur ſous des maux éclatants. Que leur fallait-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu & des charmes ? Au lieu qu'à préſent (malheur, hélas, trop fréquent !) des amans vertueux que le ciel avait formés l'un pour l'autre, ſe conſument en regrets, ſans eſpérance de pouvoir jamais s'unir enſemble, ou parce que l'indigence menace leurs jours de diſette & de misère, ou parce que l'orgueil & la fauſſe ambition des parens traverſent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étaient encore aſſis, lorſqu'Adam & Eve entrèrent. Ils avaient écouté devant le berceau le cantique d'Abel & les diſcours amoureux de Thirza. Ils embraſsèrent tendrement leurs enfants : leur bonheur & leur vertu répandirent ſur leurs joues les ſymboles de la plus vive joie que l'amour paternel puiſſe faire goûter à des parens ſatisfaits. Mehala, épouſe de Caïn, avait ſuivi juſqu'au berceau les traces de ſa mère. Le chagrin que lui cauſait l'humeur altière & emportée de ſon époux, avait imprimé ſur ſon front un air ſérieux. Une douce langueur était peinte dans ſes yeux noirs, & la pâleur couvrait ſes joues, qu'accompagnaient des boucles rembrunies. Elle avait pleuré à côté du feuillage pendant que Thirza embraſſait ſon époux, & lui exprimait la joie qu'elle

qu'elle avait d'être créée pour lui : mais ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un souris gracieux sous le berceau, & salua avec une tendre affection son frère & sa sœur. A cette même heure, Caïn passa devant le berceau. Il avoit aussi entendu le chant d'Abel ; il avait vu avec quelle tendresse leur père commun l'avait embrassé : il lança des regards furieux sur le berceau, & dit : Comme ils sont transportés, comme ils l'embrassent, parce qu'il a chanté je ne sais quelle chanson ! Il fait bien de composer des chansons & de les fredonner pour s'empêcher de dormir, quand il est sans rien faire, assis à l'ombre près de son troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du soleil, il ne me reste, dans mes rudes travaux, ni temps, ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, & dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat & oisif, qui mourrait s'il supportait un seul jour mes travaux, il est sans cesse baigné de leurs larmes, ils passent leur vie à l'embrasser. Je hais ces tendresses efféminées, mais..... Aussi n'en suis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour.... Comme leurs larmes de joie coulent en abondance !

Ayant dit ces mots, il continua de marcher vers ses champs. On l'avait entendu dans le berceau : Mehala, devenue encore plus pâle, se laissa tomber à côté de Thirza en pleurant amèrement ; & Eve, appuyée languissamment sur son époux, pleura aussi de la dureté de son premier-né. Cepen-

dant Abel leur dit : O mes chers parents, je vais aux champs trouver mon frère, l'embraſſer amicalement : je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inſpirer ; je vais le tenir ſerré dans mes bras juſqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, juſqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas ! j'ai ſondé le fond de mon ame, je l'ai interrogée pour ſavoir par quelle voie je pourrais gagner l'amour de mon frère, & me frayer le chemin de ſon cœur. J'ai réuſſi quelquefois ; j'ai rallumé ſon amour éteint : mais, hélas ! le chagrin & le mécontentement au front farouche revenaient bientôt éteindre ce feu naiſſant, & étouffer ſa ſainte flamme.

Le père lui répondit conſterné : Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raiſon pourra me ſuggérer. Caïn, Caïn ! ah que tu remplis mon ame de ſoucis cuiſants ! Les paſſions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte ſi terrible, & en arracher tout ſentiment de bienfaiſance & de vertu ! Ah malheureux que je ſuis ! quels ſombres preſſentiments accompagnent les regards que j'haſarde dans l'avenir ſur mes derniers neveux ! O péché, péché deſtructeur ! quelle funeſte déſolation tu répands dans l'ame des mortels ! Ainſi parla Adam, & ſortant du berceau, enſeveli dans une profonde méditation, il alla aux champs trouver ſon premier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit ſon travail, & lui parla ainſi : Quel air ſérieux, mon père ! Ce n'eſt pas avec ce front ſévère que tu viens d'embraſſer mon frère : déja je lis le reproche dans tes yeux.

Tú le lis, lui dit Adam après lui avoir donné le ſalut paternel, tu le lis dans mes yeux; tu ſais donc que tu le mérites. Oui, Caïn, tu mérites des reproches : c'eſt le chagrin, c'eſt l'amertume dont tu abreuves l'ame de ton père, qui me conduiſent auprès de toi.

Et non pas l'amour, interrompit Caïn : ce ſentiment eſt réſervé pour Abel.

C'eſt auſſi l'amour, Caïn, lui répondit Adam, le Ciel m'en eſt témoin. Ces larmes, ces chagrins, ces ſoucis inquiets qui m'agitent & qui agitent auſſi celle qui t'a enfanté avec douleur, ſont les effets de l'amour le plus affectueux : c'eſt ce même amour qui obſcurcit nos jours par l'affliction, & nous fait paſſer les nuits à gémir ſans relâche. O Caïn, Caïn! ſi tu nous aimais, ton ſoin le plus tendre ſerait d'eſſuyer nos larmes, & d'écarter l'horreur ténébreuſe qui couvre nos jours. Ah! ſi tu conſerves encore dans ton cœur du reſpect pour le Tout-Puiſſant, qui voit dans l'intérieur, ſi la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur, je t'en conjure par ce reſpect, par cet amour, rends-nous notre repos, rends-nous notre joie éteinte : ne nourris pas plus long-temps cette ſombre humeur, & cette haine invétérée contre un frère qui t'aime, & qui fait tous ſes efforts pour arracher de ton ame cette ivraie qui l'infecte. O Caïn! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce ſont ces larmes de joie que nous fait verſer ſa piété pure, & ces doux tranſports que nous inſpire ſa vertu ſans tache. Les Anges qui nous environnent applaudiſſent à chaque bonne action qu'ils

contemplent, & le Tout-Puiſſant les voit du haut des cieux avec une gracieuſe complaiſance. Voudrais-tu changer la nature invariable de ce qui eſt beau & bon ? Nous ne le pouvons pas; & quand nous le pourrions, Caïn, quelle triſte faculté que de pouvoir réſiſter à cette noble joie, à ces douces impreſſions qui entraînent notre ame dans le raviſſement! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point ſur les joues un ſourire gracieux; l'agitation de l'ame & le tumulte des paſſions ne font pas germer la joie dans le cœur.

Caïn répondit : Serai-je donc éternellement perſécuté par ces fâcheux reproches ? Si l'agréable ſourire n'eſt pas toujours peint ſur mes lèvres, ou ſi des larmes de tendreſſe ne coulent pas toujours ſur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices déteſtables ? Né d'un caractère plus viril, j'ai toujours choiſi les entrepriſes les plus hardies & les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au ſérieux empreint ſur mon front, de ſe réſoudre en larmes de tendreſſe, ou de ſe changer en ſourire. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe.

Adam lui répondit avec une majeſtueuſe gravité : Tu te trompes toi-même; tu te caches ſoigneuſement d'affreux ſentiments que tu ferais mieux d'étouffer. O Caïn, ce n'eſt pas une mâle gravité qui eſt empreinte ſur ton front, c'eſt le chagrin, c'eſt le mécontentement qui ſe découvre dans toutes tes actions : ces paſſions ont répandu un nuage épais ſur tout ce qui t'environne. C'eſt-là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée;

c'eſt-là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te ſatisfaire ? Parle, nous le ferons. Ah ! ſi nous pouvions rendre tes jours ſereins comme une belle matinée du printemps, nos vœux les plus ardents ſeraient accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente ? Toutes les ſources du bonheur ne te ſont-elles pas ouvertes ? La nature entière ne t'offre-t-elle pas toutes ſes beautés ? Tout ce qui eſt bon, utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage la nature, l'eſprit & la vertu, ne t'eſt-il pas offert comme à nous ? Mais tu négliges tous les biens ſans en jouir, & après cela tu te plains de la misère. Eſt-ce que tu ſerais mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laiſſer à l'homme déchu ? Envierais-tu le ſort des Anges ? Sache que des Anges ont pu être mécontens : ils voulurent être des dieux, & perdirent le Ciel. Eſt-ce que tu murmurerais contre la conduite du Créateur par rapport au pécheur ? Quoi ! tandis que l'aſſemblage général des êtres créés loue ſon Créateur, un mortel tiré de la fange, un vermiſſeau oſerait lever ſa tête de la pouſſière, & murmurer contre celui dont la ſageſſe infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre deſtin eſt ouvert ; qui connoît ce qui eſt, ce qui ſera, & qui ſait comment le mal diſtribué ſagement ſur la terre doit y faire fleurir le bien. O mon fils, de la gaieté dans l'ame. Mon cher fils, que le mécontentement & le chagrin ne troublent plus tes penſées, n'obſcurciſſent plus tes regards, & te laiſſent voir d'un œil

ferein tous les plaisirs innocents que la nature te prépare.

Qu'ai-je à faire de ces exhortations, dit Caïn en détournant un front sourcilleux. Ne le sais-je pas bien que si je pouvais être gai, tout ce qui m'environne serait riant comme une belle aurore ? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, & au torrent impétueux de rester paisible ? Je suis né de la femme, & dès mon origine condamné au malheur. Le Seigneur a versé sur moi sa plus grande coupe de malédictions ; les sources de plaisir & de bonheur où vous puisez ne coulent pas pour moi.

Cependant des pleurs inondaient le visage du père. Hélas, mon fils ! oui, sans doute ; il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui sont nés de la femme : mais, mon bien-aimé, le Seigneur aurait-il versé plus de malédiction sur la naissance du premier né, qu'il n'en a versé sur nous lorsque nous avons péché ? Non, il ne l'a ni fait, ni pu faire, ce Dieu infiniment bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misère ; le Seigneur n'appelle aucune créature du néant pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme par sa faute peut être malheureux, qu'il peut ne pas savoir jouir, & se faire de la vie un supplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux desirs criminels, il devient misérable, & tout ce qui était bon de sa nature lui tourne en poison. Tu ne peux pas commander à l'orage de n'être pas furieux, & au torrent impétueux de rester paisible ; mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent, & rendre la clarté

à ton ame. Alors elle commandera impérieusement à ces passions qui la gourmandent ; elle modérera la cupidité : ira fouiller au fond de ton ame : tous tes sentiments mis au creuset seront épurés ; les vains souhaits & les desirs impurs disparaîtront comme les brouillards du matin disparaissent devant le soleil. J'a vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie sur tes joues ; la joie se répandait sur toute ton ame quand ta raison approuvait tes actions vertueuses. Parle toi-même, Caïn, n'étais-tu pas heureux alors ? ton ame n'était-elle pas alors comme le pur azur des cieux, sans tâches & sans nuages ? Rappelle à toi ce rayon de la divinité, cette saine raison, directrice des mœurs ; & la vertu, sa compagne inséparable, ramènera la joie dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils, écoute mes exhortations. La première chose que te commande ta raison remise dans ses droits, c'est d'aller embrasser ton frère. Comme sa joie s'épanchera en larmes ! avec quelle tendresse il te serrera contre sa poitrine !

Je l'embrasserai, mon père, reprit Caïn, quand je serai de retour des champs : maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embrasserai : mais .... de la vie mon ame, qui est née forte & mâle, ne s'accoutumera à cette mollesse efféminée qui vous le rend si cher, & qui vous arrache tant de larmes de joie ; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le Paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes .... Mais que fais-je, misérable ! Est-ce que je m'échapperais en reproches ? Non, mon père : je t'honore, ô mon père, & je me tais.

Ainsi parla Caïn, & il s'en retourna à son travail. Adam était resté immobile, pleurant amèrement, & levant les mains vers le ciel. Ah Caïn, Caïn, lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas, ces sanglans reproches : mais ne devais-tu pas épargner ton père, & t'interdire ce blâme outrageant qui ébranle mon ame comme un tonnerre ? Ah malheureux que je suis ! c'est ainsi (car je le pressents déja), c'est ainsi que mes derniers neveux, quand ils se traîneront dans la fange du péché, & que le châtiment inséparable du crime se fera sentir dans toute sa rigueur, s'éleveront contre ma poussière, & maudiront le premier pécheur. Ainsi parla Adam, en se retirant des champs, contristé, la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levait les yeux au ciel en gémissant tout haut, & portait ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Caïn le regardait, & s'écria, pénétré de douleur à son tour : Comme il lève tristement les mains vers le ciel ! comme il se lamente ! comme il gémit !... Je lui ai fait des reproches insultants, à ce bon père .... Où m'emporte mon aveugle rage ? Un enfer déchire mes entrailles. Ah, malheureux que je suis ! je porte une horreur continuelle dans leur ame, j'empoisonne, je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes ; je devrais demeurer parmi les monstres sauvages qui exercent brutalement leur fureur dans les déserts. Le voilà déja loin de moi, & je l'entends encore gémir. Comme il chancelle ! accablé par la douleur !..... Si je courais après lui ? Si j'allais embrasser ses genoux, & lui demander ma grace

grace par tout ce qu'il y a de plus ſacré ? Oui . . . je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors ; c'eſt dans mon propre cœur, faible & mal gardé, que s'élèvent ces noirs orages qui foudroient tous mes plaiſirs & les leurs. Revenez, ô raiſon, ô vertu ! triomphez des paſſions fougueuſes qui vous offuſquent, & éteignez cet enfer qui déchire mon ame. Voilà mon père arrêté là-bas comme ſans ſentiment, les mains élevées au-deſſus de ſa tête : il paraît implorer le Ciel. Je cours me jetter à ſes pieds, ô miſérable que je ſuis.

Et ſans délai Caïn courut à ſon père, qui, appuyé ſans force contre une ſouche, rêvait triſtement & pleurait, les yeux baiſſés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vue : il ſe jetta ſur la pouſſière devant lui, embraſſa ſes genoux ; un torrent de larmes ſortit de ſes yeux : il leva ſes regards ſur ſon père, en lui diſant : Pardonnes-moi, ô mon père ! . . . Encore ne ſuis-je pas digne de t'appeller mon père ; je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir, vois mes regrets, & me pardonne. Miſérable que je ſuis ! j'étais ſourd à tes exhortations : mais, ô mon père, lorſque tu t'en retournais en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémiſſement a ſaiſi mon ame & l'a éclairée d'un trait ſubit ; je viens à préſent . . . je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité ; mais vois auſſi ma déſolation. Je demande humblement pardon, ô mon père, à Dieu, à toi-même, à mon frère, à tous ceux que j'ai offenſés.

Lève-toi, mon fils, lève-toi, que je t'embraſſe, dit le

père en ſanglottant, & le ſerrant affectueuſement contre ſa poitrine. Celui qui habite dans le Ciel, voit avec une bénigne complaiſance ces larmes que tu verſes. Mon fils, mon bien-aimé, embraſſe-moi... O que mon chagrin s'eſt rapidement converti en joie! Heure ſolemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon premier né nous rend la paix, dans laquelle il m'embraſſe avec des larmes d'attendriſſement! Embraſſe-moi encore: ſoutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler. Mais ne différons pas, mon bien-aimé; allons trouver ton frère, qu'il t'embraſſe auſſi.

Ils allaient trouver le frère aux pâturages, lorſqu'Abel, à côté de ſa mère avec Mehala & Thirza, ſortit des bocages. Ils avaient ſuivi ſecrètement Adam pour écouter leur entretien, ſi intéreſſant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au-devant de Caïn, le preſſe en pleurant, ſans pouvoir exprimer ſes tranſports. Mon frère, mon frère, dit-il d'une voix entrecoupée par ſes ſanglots, & tu m'aimes! Ah fais que je l'entende de ta bouche. Tu m'aimes!... ô joie inexprimable!

Oui, mon frère, je t'aime, répondit Caïn en l'embraſſant. Peux-tu.... pouvez-vous tous oublier mes offenſes, me pardonner, d'avoir ſi long-temps chaſſé le repos loin de vous, & répandu ſur vos jours l'affliction & la douleur? Mon ame, comme un éclair, s'eſt dégagée de cette obſcurité, & a diſſipé cette tempête furieuſe. Cette herbe maudite qui étouffait dans mon ſein le germe du bien eſt foulée à mes

pieds, & ne se relevera jamais. Pardonne-moi, mon frère, & garde-toi de jetter la vue dans la funeste obscurité du passé.

Ah ! j'y consens, repartit vivement Abel, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse : qu'il ne soit plus question entre nous du passé. Quoi ! nous n'oublierions pas le chagrin d'un songe léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, & que des torrens de joie nous environnent ! Ah Caïn ! que ne puis-je t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports ! Je perds la voix, je pleure ; je te serre contre ma poitrine, & pleure encore.

Pendant que les frères s'embrassaient, Eve, témoin de cette scène si touchante fondait en larmes ; & lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à sa voix : Non, mes enfants, dit-elle, non mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la première fois le doux nom de mère sortir de la bouche de mon premier né, jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écoulées tout-à-coup de dessus ma tête, tant je me sens légère, & déchargée du poids des ennuis qui m'accablaient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes & agréables. La joie & la concorde sont au milieu de ceux qui reposaient dans mon flanc, qui ont sucé mes mamelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde qui porte de doux raisins : le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte des fruits si délicieux. Embrassez-vous, mes enfants, embrassez-moi ; que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces

pleurs précieux que l'amour fraternel a fait couler. Elle dit, & remplie d'un transport inexprimable, elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Mehala & Thirza, & de nouvelles larmes accompagnèrent encore ces nouveaux embrassements. Alors l'épouse de Caïn dit à sa sœur avec un soupir de joie : Ah, ma bien-aimée, ah quels délices ! que ce jour soit un jour solemnel. Viens cueillir les plus belles fleurs, pour les répandre sur la table dans le berceau ; allons choisir les meilleurs fruits que portent nos arbres & nos arbustes : que ce jour soit pour nous un jour de délices, qu'il s'écoule dans de doux transports. Elles se hâtèrent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles espaliers ; la joie leur prêtait des ailes.

Caïn & Abel se tenant par la main, & près d'eux Adam & Eve, enivrés d'une satisfaction parfaite, s'avançaient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arrivèrent, les sœurs avaient déja paré la table du berceau de divers fruits entremêlés de fleurs odorantes ; mélange agréable d'éclat, de couleurs & d'odeurs suaves. Ils s'assirent pour ce repas délicieux : la joie, la gaieté, les doux entretiens amenèrent rapidement la fraîche soirée.

Fin du Chant premier.





Le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, et j'ai enfanté ce fils.

Le Barbier l'aîné Inv. 1792. L. M. Halbou Sculp.

CHANT SECOND.

TANDIS que la première famille du monde goûtait une joie pure dans le berceau, le père des hommes prit la parole en ces termes : Vous ſentez à préſent, ô mes enfants, quelle ſérénité ſe répand dans notre ame après une bonne action ; vous ſentez qu'on n'eſt heureux véritablement que quand on eſt vertueux. Par la vertu nous nous égalons aux purs eſprits, nous nous portons, pour ainſi dire, dans le ciel, tandis qu'au contraire ſi nous nous laiſſons ſubjuguer par la paſſion, elle nous dégrade, & nous entraîne dans de ſombres labyrinthe où l'inquiétude, la détreſſe, la misère & le repentir nous épient & s'emparent de nous. O Eve, euſſions-nous cru, lorſque nous tenant par la main nous quittâmes triſtement le Paradis, que tant de félicité nous fût réſervée dans cette terre maudite ? Hélas ! j'ai toujours préſentes à l'eſprit les circonſtances de ce triſte banniſſement.

Adam ſe tut, & Abel lui dit : O mon père, ſi rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle ſoirée ſous ce riant berceau, ſi tu ne t'es pas propoſé d'aller, à la tendre lueur du crépuſcule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condeſcendre à ma prière, fais-nous le tableau des jours qui ſe ſont écoulés depuis l'époque de votre fatale tranſmigration en cette vaſte terre, juſqu'au moment préſent.

Tous alors regardèrent Adam avec une attention muette, impatiens de ſavoir ce que produirait la prière d'Abel. Y a-t-il quelque choſe, lui dit-il, que je puiſſe te refuſer en ce jour de joie ? Je vais vous raconter ces temps de grace & de miséricorde, ſignalés par les promeſſes & les eſpérances donnés à l'homme pécheur. Dis-moi, chère Eve, où commencerai-je cette importante hiſtoire ? Sera-ce à l'inſtant où nous tenant par la main, nous nous éloignâmes du Paradis ? Mais, ô ma bien-aimée, déja je vois tes yeux inondés de pleurs. Commence-là, dit-elle, cher époux, à l'endroit où jettant mes derniers regards ſur le paradis avec un torrent de larmes, je me laiſſai tomber dans tes bras accablée de regret & de déſeſpoir. Mais ce que je ſentis alors, laiſſe-le-moi décrire moi-même ; car je craindrais que pour ménager ma foibleſſe tu n'eſquiſſaſſes trop légèrement cette ſcène ſi touchante. Déja l'épée de l'Ange qui nous conduiſait hors du Paradis avec une compaſſion obligeante, flamboyait loin derrière nous : ſa voix nous rappellait encore le ſouvenir des promeſſes & de la grace exceſſive d'un Dieu offenſé. Déja nous étions deſcendus ſur la terre, & nous marchions à travers des deſerts arides. Là il n'y avait plus d'Eden : ce que nous traverſions n'était pas tapiſſé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garnis d'arbres ou d'arbriſſeaux fertiles ; on n'en voyait que de loin en loin, ſur un terrain ſec, comme on voit des îles ſemées à de grandes diſtances dans les mers. Nous marchions en ſilence, & la terre n'était devant nous qu'un triſte & vaſte déſert. Adam me tenait la

main. Je jettais ſans ceſſe en pleurant des regards déſolés ſur le ſéjour de délices que nous perdions ; mais je n'oſais lever les yeux ſur la déplorable victime de ma ſéduction, qui partageait mon déſaſtre. Il marchait à côté de moi la tête penchée vers la terre, tantôt laiſſant errer ſa vue ſur les campagnes, tantôt la fixant ſur moi. Je fondais auſſi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermaient la bouche ; il ne pouvait que me preſſer langoureuſement contre ſa poitrine. Arrivés au penchant d'une colline dont le ſommet commençait à nous dérober la vue du paradis, je m'arrêtai ſaiſie d'un accablement qui me rendait immobile, & le contemplant douloureuſement, je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas ! c'eſt peut-être pour la dernière fois que je le vois, ce paradis, mon lieu natal, ou, cher époux, ſi tu me permets encore de t'appeller de ce nom, ayant demandé avec inſtance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureuſement exaucé, & ta perte naquit de ton propre flanc. Belles fleurs que ma main ſoigneuſe a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos ſuaves émanations ? Vous, charmans boſquets, qui eſt-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feuillages odorants ? Arbres féconds en fruits de toute eſpèce, à qui réſervez-vous vos riches dépouilles ? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air embaumé qu'on y reſpire eſt trop pur pour une malheureuſe ſouillée de crime ; c'eſt un ſéjour trop ſaint pour une pécherеſſe. O funeſte dégradation ! Chéris des eſprits céleſtes, ſortis ſi purs, ſi heureux des mains du Créateur, que notre chûte a tous deux eſt affreuſe ! A tous deux, hélas ! car

tu es tombé toi-même, séduit par ta perfide épouse. O toi, cher & déplorable complice, sur qui j'ose à peine lever les yeux, n'use point, hélas, du droit que je t'ai donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique soutien ; ne m'abandonne pas, je t'en conjure par le Dieu que nous servons, par les promesses mêmes que son indulgente bonté nous a faites dans notre misère présente. Il est vrai, je ne mérite de ta part que haine & exécration : mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines où je t'ai plongé : qu'un regard, un signe m'expliquent tes vœux & tes volontés. Je joncherai de fleurs tous les lieux où tu auras établi ta demeure ; j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis ; & je m'estimerai heureuse si pour-lors tu récompenses mes faibles services d'un regard de compassion. Ayant cessé de parler, je me laissai tomber dans ses bras : il me serra affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, & me dit : O épouse tendrement chérie ! ne rendons pas par des reproches amers nos maux plus amers encore : nous en avons tous deux mérité bien plus que nous n'en souffrons. Notre Dieu, en nous punissant, a tempéré ses vengeances par des promesses. Il est vrai qu'elles sont voilées d'une sainte obscurité ; mais, à travers cette obscurité même, la bonté divine perce & se fait sentir. S'il n'eût écouté que sa juste colère, hélas ! que serions-nous devenus ? Non, ma bien-aimée, il ne faut pas que des plaintes importunes & des reproches amers nous rendent indignes de sa grace,

&

& profanent nos lèvres ; ne les ouvrons que pour des actes de piété & des actions de graces. Son regard pénétrant perce les plus obscures ténèbres ; & comme il découvre au fond des ames les péchés les plus secrets, il verra de même dans les nôtres notre humiliation, notre reconnaissance, nos hommages, & nos efforts imparfaits pour le bien. Embrasse-moi, chère Eve, donnons cet innocent intermède à notre misère. Que nos secours mutuels servent à l'adoucir; luttons de concert contre notre ennemi commun, l'affreux péché, & tâchons de nous réhabiliter dans notre dignité primitive, autant que notre corruption actuelle le permet. Que la paix & le tendre amour soient toujours au milieu de nous : & nous prêtant une main secourable, nous supporterons avec moins de tristesse & d'accablement le fardeau qui nous est imposé, & nous irons courageusement au-devant de la mort, qui, comme il paraît, ne s'avance que lentement. Maintenant descendons vers les peupliers qui servent d'avenue à ce rocher : le soir vient, & ce lieu sera commode pour y passer la nuit. Adam cessa de parler ; je l'embrassai à mon tour ; ensuite ayant essuyé les larmes de mes yeux avec les tresses de ma chevelure, nous descendîmes au pied de la colline, & gagnâmes le bois de peupliers qui bordait le pied du rocher.

Eve se tut, & jetta un tendre souris sur Adam, qui reprit ainsi le fil de l'histoire : Nous avançâmes, mes enfants, sous ces peupliers, & ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : sa cavité formait une grotte. Vois, dis-je

à votre mère, vois combien de commodités la nature nous offre : vois cette grotte riante, & cette ſource pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte. Mais, chère Éve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux ſurpriſes nocturnes des ennemis. Quels ennemis? demande Eve avec émotion. N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui eſt créé, que les liens d'amitié ſont rompus entre les êtres vivants, & que le plus faible eſt la proie du plus fort? Là-bas dans la campagne, j'ai vu un jeune lion pourſuivre avec des rugiſſements épouvantables un chevreuil effaré ; j'ai vu la guerre parmi les oiſeaux de l'air. Nous n'avons plus de droit de commander en maîtres aux animaux, à moins que ce ne ſoit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouaient autour de nous d'un air careſſant & ſoumis, le tigre tacheté, & le lion à longue crinière, pouſſent contre nous d'effrayans rugiſſements, & ont dans les yeux un feu menaçant. Il eſt vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur, & que nous nous garantirons des plus féroces par notre art & par notre adreſſe. Je vais toujours entrelacer des brouſſailles devant l'entrée de la grotte. Je me mis auſſi-tôt à l'œuvre. Eve cependant, timide, & ſans me perdre de vue, alla cueillir des fleurs & des feuilles pour nous en former un lit, & mit à contribution pour notre table les arbres & les arbriſſeaux d'alentour. Sa proviſion faite, elle revint avec hâte, & la poſa devant moi ſur l'herbe tendre.

Alors nous nous assîmes dans la grotte sur des sièges tapissés de fleurs, & nous commencions notre repas frugal, l'assaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout-à-coup obscurcir le soleil couchant, & gagna jusque sur nos têtes. Le sombre voile dont il couvrit la terre semblait être pour ses habitants & pour toute la nature un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éléva ensuite, mugit à travers les montagnes, & bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, & les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur & l'effroi. Eve épouvantée s'élança dans mes bras, & se tenait serrée contre ma poitrine, respirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient le juge: qu'il est terrible! Il vient nous apporter la mort; à nous & à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam, Adam!... à ces mots elle resta tremblante & sans voix, toujours appuyée sur moi. Rassure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée: mettons-nous à genoux devant la grotte, & adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages, & précédé d'éclairs & de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérais avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi dès que je pus ouvrir les yeux au sortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature! Et sur-le-champ nous nous prosternâmes devant la grotte, où, le visage pâle & les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le souverain Juge porté au-dessus de nos têtes nous dirait par son tonnerre: Mourez, ingrats; & que la terre qui vous a portés s'anéan-

tiſſe devant ma fureur. Le ciel cependant ſe fondait en eau ; mais il ne ſortait plus de flammes des nuées, & le tonnerre ne mugiſſait plus que dans le lointain. Alors je levai la tête en diſant : Le Seigneur a paſſé près de nous, chère Eve ; il ne détruira pas la terre, & nous ne mourrons pas aujourd'hui : car que deviendrait ſa promeſſe s'il nous détruiſait, & dans nos perſonnes, nos deſcendants ? La ſageſſe éternelle ne ſe repent pas des promeſſes qu'elle a faites. Nous nous raſſûrâmes : l'orage ſe diſſipa, & le ſoleil couchant répandit ſur les nuages un éclat admirable, tel que celui qui brillait lorſque des légions d'Anges étaient portées ſur des nuages légers au-deſſus d'Eden, & que leur trace répandant ſur leur route un long ſillon de lumière, rendait les nuages étincelants comme la flamme. Les campagnes humectées répoſaient en ſilence ; les couleurs renaiſſaient plus vives, & le ſoleil couchant lançait ſur nous ſes derniers rayons. Nous célébrâmes avec un ſaint étonnement cette ſcène touchante. C'eſt ainſi que le premier orage paſſa par-deſſus nos têtes. Bientôt la lumière rougeâtre du ſoir fit place au ſombre crépuſcule, & les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons de la lune. Alors nous ſentîmes pour la première fois ſur nos membres frappés l'effet des fraîcheurs de la nuit, comme nous venions de ſentir, quelques heures auparavant, l'ardeur brûlante du ſoleil à ſon midi. Nous nous enveloppâmes dans les peaux dont notre Juge bienfaiſant avait daigné ceindre nos reins avant que nous ſortiſſions du Paradis, pour preuve qu'il n'avait pas retiré de deſſus nous ſa main

ſecourable. Nous nous étendîmes dans la grotte ſur un lit d'herbages & de fleurs, & nous attendîmes le ſommeil dans un doux embraſſement. Il vint, mais non pas avec autant de facilité, non pas avec autant de douceur qu'il venoit lorſque nous étions encore innocents. Alors notre imagination ne ſe rempliſſoit que d'images riantes & agréables : mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte & les remords, qui y mêlaient des fantômes bizarres. La nuit était tranquille, notre ſommeil l'était auſſi : mais pourtant quelle différence d'avec cette nuit délicieuſe où je te conduiſis, ô Eve, pour la première fois dans le berceau nuptial ! Les fleurs étaient encore plus odorantes que de coutume : jamais les accents de l'oiſeau nocturne n'avaient retenti avec tant d'harmonie : jamais la lune n'avait brillé d'un éclat ſi pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images qui réveillent ma douleur aſſoupie ? Déja le ſoleil du matin élevait à lui la roſée limpide, lorſque nos paupières s'ouvrirent. Déja les oiſeaux célébraient par leurs chants le retour de la lumière. Le nombre en était petit ; car la terre n'avait encore d'autres animaux que ceux qui, après la malédiction, s'étaient enfuis du Paradis ; le jardin du Seigneur ne devait point voir régner la mort dans ſon enceinte. Nous allâmes devant la grotte faire notre adoration, après quoi je dis à Eve : Allons plus loin : je vois, en parcourant des yeux cette contrée immenſe, qu'il nous eſt libre de promener notre choix ſur beaucoup d'autres habitations, dont les productions ſeront plus abondantes, & les beautés plus diverſifiées. Vois-tu cette rivière ſerpenter à

travers une verte prairie ? La colline qui la borde préſente de loin à la vue un jardin plein d'arbres, ſur ſon dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve en preſſant ma main de la ſienne, je te ſuivrai par-tout où tu me conduiras. Et nous pourſuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions, lorſqu'Eve vit preſque au-deſſus de ſa tête un oiſeau faible, dont le plumage ſemblait hériſſé, voler avec peine en pouſſant des cris plaintifs, tournoyer quelques inſtants dans l'air, & s'abattre enſuite ſans force parmi les brouſſailles. Elle approcha, & en vit un autre étendu ſans mouvement ſur l'herbe, que celui-ci ſemblait pleurer. Eve l'examina long-temps courbée ſur lui; puis le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyait un ſommeil : il ne ſe réveille pas; dit-elle avec effroi, & le poſant ſur l'herbe d'une main tremblante, il ne ſe réveillera même jamais. A ces mots, elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle, en apoſtrophant celui qui pouſſait des cris lamentables, c'était peut-être là ta compagne. C'eſt moi, malheureuſe, qui ai attiré la malédiction & la misère ſur chaque créature; c'eſt moi qui te fais ſouffrir, innocente volatille! Ses pleurs redoublèrent; & ſe tournant vers moi : Quel accident eſt-ce là, me dit-elle? quel engourdiſſement affreux! Je ne lui vois plus de ſentiment, ſes membres roidis refuſent leur ſervice. Parle, Adam, ne ſerait-ce point la mort? Ah, c'eſt elle: j'en frémis; un friſſon glacé me pénètre juſqu'aux os. Ah, ſi la mort dont nous ſommes menacés eſt de même, ô qu'elle eſt terrible! Si elle me ſéparait donc auſſi de toi, & que

frappé toi-même... O... Adam ! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, courbée vers la terre, dans l'abattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant : N'accrois pas, ô chère épouse, tes craintes & ta douleur. Mettons notre confiance dans celui qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie : songeons que lorsqu'il monte sur son tribunal formidable, environné de l'ombre du mystère, la miséricorde & l'amour sont toujours à ses côtés. Pourquoi, guidés par une imagination lugubre, aller chercher des malheurs dans l'avenir ? Notre raison ne verra donc que nos maux ! Est-il juste que nous détournions les yeux de dessus les monuments de sa sagesse & de sa bonté, au risque de nous plonger plus profondément dans la misère par notre aveuglement ? C'est cette sagesse & cette bonté qui ont réglé le sort qui nous est destiné, ainsi marchons en assûrance sous sa direction, & respectons ses décrets sans les pénétrer.

Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, & nous traversâmes les buissons féconds qui couronnaient le pied du côteau. Sur le sommet, au milieu d'arbres fruitiers, s'élevait un haut cèdre, dont le feuillage épais entretenait au loin la fraîcheur, augmentée par une source pure qui serpentait à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvrait aux regards une perspective immense, où l'œil se perdait dans un air nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du Paradis, une habitation au moins commode. Pour le Paradis même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous sous votre

ombrage, cèdre majeſtueux. Et vous, arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits ſans reconnaiſſance; ils ſeront la récompenſe de ma culture & de mes travaux. O Dieu tout-puiſſant, daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton ciel; prête une oreille bénigne aux ſupplications, aux louanges, aux actions de graces que nous ne ceſſerons jamais de diriger vers ton trône céleſte, à travers les ſommets touffus de ces arbres. Car ce ſera ici que nous prendrons notre nourriture à la ſueur de notre corps; ce ſera ſous ces ombrages, ô chère Eve, que tu enfanteras avec douleur: c'eſt d'ici que nos petits-fils doivent ſe répandre ſur la terre; & c'eſt ſous ces mêmes arbres que la mort, qui s'approche, doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu! verſe ta bénédiction ſur la demeure profane du pécheur! Et en même temps Eve priait auſſi à mon côté, les yeux mouillés de larmes, & pieuſement élevés vers le ciel.

Alors je commençai à conſtruire une cabane à l'ombre du cèdre; je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur en les entrelaçant de branchages deliés. Eve conduiſait la ſource à travers les fleurs, ou arrangeait des arbriſſeaux en eſpaliers, ou ſoutenait avec des baguettes des fleurs penchées, ou cueillait des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la ſueur de notre viſage. J'allais vers la rivière chercher des roſeaux pour couvrir notre cabane, lorſque je vis cinq brebis blanches comme de petites nuées du midi,

&

& un jeune bélier qui paſſaient au milieu ſur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiraient pas comme le tigre & le lion qui auparavant jouaient à mes pieds ; mais ils ne s'enfuirent pas , & je les menai devant moi avec un roſeau ſur notre côteau pour les y faire paître. Eve, occupée à conſtruire un berceau du ſuperflu des buiſſons, ne vit pas d'abord le petit troupeau, mais il ſe décela par des bêlements. Alors elle tourna la tête, & laiſſa tomber de ſurpriſe les branchages. Son premier mouvement fut la crainte, elle s'arrêta ; mais bientôt elle s'écria avec joie : Oh ! ils ſont doux & carreſſants comme dans le paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie, vous demeurerez avec nous. Oui, je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos beſoins des prés fleuris, des plantes odorantes, & une claire fontaine. Quel plaiſir ce ſera de vous voir bondir ſur l'herbe autour de nous, tandis que nous ſoignerons nos arbres & nos arbuſtes ! Elle dit, & careſſait de la main leur épaiſſe toiſon.

Cependant la cabane fut conſtruite, & nous prenions le frais à l'entrée, enſevelis dans une profonde rêverie, lorſqu'Eve rompit le ſilence par ces mots : Que cette contrée eſt belle & diverſifiée ! qu'elle eſt fertile en production de toutes eſpèces ! Qui nous empêche de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déja cette colline ? Alors notre demeure reſſemblera au paradis, comme le paradis reſſemblait au ciel, à ce que nous ont dit les Anges qui nous honoraient de leurs viſites : c'en ſera du moins une ombre. Ah ! que ce charmant

séjour réunissait de beautés diverses ! La nature y versait richement ses plus douces influences ; l'agréable & l'utile y étaient prodigués avec la même profusion. Les prés émaillés des plus belles couleurs donnaient d'abondants pâturages : de riants bocages présentaient à la vue l'assemblage aimable des fleurs & des fruits : des cabinets de verdure, des allées cintrées, des bosquets touffus offraient des asyles délicieux : tous les sens trouvaient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas ! en comparaison d'un si beau sol, tout paraît n'être autour de nous que des landes arides : il semble que la terre maudite ne puisse plus rien produire, ou qu'appauvrie, elle n'accorde qu'à différents climats ses diverses productions. Ah Adam ! j'ai déja vu comme la mort & la corruption (car c'est sans doute la même chose) s'étendent sur toute la nature : j'ai vu des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées sur leurs tiges ; j'ai vu des arbrisseaux morts, tristement dépouillés de fleurs & de fruits. D'autres plus jeunes, à la vérité, germaient à côté ; des fruits plus frais réparent ceux qui sont tombés, & la semence que répandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles. C'est ainsi, Adam, c'est ainsi qu'un jour nous nous fanerons nous-mêmes, & ferons place à nos enfants, qui fleuriront à leur tour.

Elle se tut, & moi, attendri jusqu'au fond de l'ame, je pris ainsi la parole : Hélas, chère Eve ! notre plus grande perte n'est pas celle de ces richesses terrestres : on peut s'en passer. Ce qui m'afflige, ce qui me désespère, c'est de nous voir

bannis de cette heureuse contrée où il plaisait à Dieu de se montrer visiblement ; où tempérant l'éclat de sa divinité, il marchait dans les bocages, quand un silence respectueux célébrait sa présence. J'osais souvent alors lui parler, profondément prosterné, & le Tout-Puissant daignait écouter sa créature, & même lui répondre. Mais, hélas ! nous avons perdu cette prérogative des purs esprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle parmi les pécheurs ? Cet Être suprême habitera-t-il une terre qui a mérité sa malédiction ? Il est vrai que du haut de son trône il jette sur nous un œil de compassion, & que sa grace excède tous les souhaits que notre misère nous permet de former. Il vient même ici des Anges exécuter ses ordres, mais invisiblement & sans éclat ; ils abandonnent soudain ce lieu de corruption, où ne peuvent séjourner que des êtres disgraciés du souverain Maître.

C'est ainsi que nous nous entretenions, assis l'un près de l'autre ; & ensevelis dans une profonde rêverie, nous regardions tristement la terre devant nous, lorsqu'une nuée éclatante descendit sur la terre, & appuyant sa base sur la colline, s'ouvrit pour laisser sortir une figure radieuse. C'était un Ange. Nous volâmes au-devant, nous courbâmes respectueusement nos corps devant lui, & l'Esprit céleste nous parla ainsi: « Celui qui a son trône dans le ciel, a entendu vos discours: « Va, m'a-t-il dit, apprendre à ces créatures affligées, que » ma présence n'est point bornée par l'enceinte des cieux: » elle s'étend sur tout ce que j'ai créé. Qu'est-ce qui fait » que le soleil continue de darder ses rayons, que les étoiles

» ne s'arrêtent point dans leurs cours, que la terre produit
» ses fruits à l'ordinaire, & que le jour & la nuit se succèdent
» régulièrement ? Qu'est-ce qui conserve les êtres, les fait
» vivre & respirer ? Ma présence. Qu'est-ce qui te préserve
» toi-même de tomber en corruption ? C'est que je suis
» auprès de toi, où je démêle tes plus secrètes pensées ».

Comme la sphère lumineuse, qui environnait le messager céleste, s'étendait jusque sur moi, plein d'un saint saisissement, & levant vers lui mes yeux éblouis : Que les graces du Seigneur, lui dis-je, sont incompréhensibles ! Il jette des regards de pitié sur notre misère, & nous fait visiter par ses Anges. J'en suis, hélas, tout confus, & n'ose qu'à peine t'envisager, ô esprit lumineux ! Mais permets-moi de te dire mes sombres appréhensions. Je ne doute point de la présence de Dieu parmi ses créatures ; je le vois, je le sens perpétuellement, & je n'ai garde de prétendre que l'Être le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péché : mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore ; que dégradé, sa misère n'empire, & qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Être suprême que des notions confuses & ténébreuses. Car puisque je suis tombé, mes enfants pourront tomber aussi, & tomber plus profondément. Il viendra un temps où je ne serai plus avec eux pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement : mais la voix de la nature ne sera-t-elle pas alors trop faible pour eux, lorsque Dieu continuera de

cacher ſa face aux humains? Ah ! cette penſée m'eſt un fardeau peſant comme une montagne.

Père des hommes, me répondit gracieuſement l'Eſprit céleſte, celui en qui & par qui tout vit & reſpire, n'abandonnera pas ta poſtérité. Souvent, à la vérité, leurs péchés monteront jusqu'à lui, criant vengeance, lui feront ſaiſir ſon tonnerre, & manifeſter ſes jugements. Les pécheurs alors ſe traîneront dans la pouſſière, & diront : Le voilà ce Dieu terrible. Mais plus ſouvent encore il ſe manifeſtera par ſa miſéricorde. Quand ils ſe ſeront écartés de ſa voie, il ira les appeller avec bonté, il ſuſcitera parmi eux des ſages qui éclaireront leur intelligence : ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, & reviendront des voies ingrates de l'extravagance & de la ſtupidité dans les ſentiers de la juſtice & de la droite raiſon. Des Prophètes autoriſés par ſa miſſion, leur annonceront long-temps d'avance les jugements & les graces du Très-Haut, renfermés dans le tréſor d'un avenir éloigné, afin qu'ils voient que c'eſt la ſageſſe éternelle qui gouverne les reſſorts impénétrables du deſtin. Il leur parlera ſouvent par des Anges, ſouvent auſſi par des prodiges ; & il y aura des juſtes pour qui ſa bonté infinie le fera deſcendre lui-même de ſon trône, juſqu'à ce qu'enfin le grand myſtère du ſalut des hommes ſe développe, & que la race de la femme écraſe la tête du ſerpent.

L'Ange ſe tut. Son ſouris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois. O ami céleſte, lui dis-je, ſi tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainſi, (& tu le

permets sans doute : car pourrais-tu haïr celui que l'Éternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine se manifeste avec tant d'éclat, que les cieux en sont dans l'admiration, & que l'ame humiliée dans la poussière ne balbutie qu'imparfaitement sa reconnaissance, faute de termes suffisants pour l'exprimer ?) oserai-je te demander, esprit lumineux, s'il ne t'est pas permis de tirer ces augustes mystères de la sainte obscurité qui les voile ; de m'apprendre au moins ce que signifie cette grande promesse, que la race de la femme écrasera la tête du serpent, & quelle est la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme quand il lui a dit, Tu mourras ? L'Ange répondit : Je ne te cacherai rien de ce qu'il m'est permis de te dévoiler. Apprends donc, ô Adam, qu'à l'instant que tu eus péché, Dieu dit aux esprits bienheureux : « Adam m'a désobéi, & il mourra ». Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le trône de l'Éternel, & il se fit d'une extrémité du ciel à l'autre un silence profond qui remplit d'effroi toute la cour céleste. Mais ce silence ne dura que peu de temps. Le nuage ténébreux s'écarta comme un rideau de devant le trône. Jamais Dieu ne s'étoit manifesté aux Anges avec tant de magnificence, si ce n'est en cet instant mémorable où sa voix créatrice appellant les astres du néant, leur dit : Soyez faits, & continua de parcourir en créant toute l'immensité de l'espace. Tandis que tout était dans l'attente de ce qui allait suivre, sa voix retentissante comme le tonnerre, fit entendre ces mots pleins de bonté : « Je ne détourne point mes regards de dessus le » pécheur : la terre rendra témoignage de ma miséricorde

» infinie. La femme donnera naiſſance à un vengeur qui » écraſera la tête du ſerpent. L'enfer n'aura pas lieu de ſe » réjouir de ſa victoire, & la mort perdra ſa proie. Cieux, » célébrez ce jour »! Ainſi parla l'Éternel. L'éclat éblouiſſant de ſa gloire aurait terraſſé les Archanges mêmes; ſi quelque léger voile n'en eût tempéré ſur-le-champ la vivacité. Les cieux célébrèrent tout ce jour-là le grand myſtère de la bonté divine. Mais comment Dieu pourra-t-il, ſans bleſſer ſa juſtice, faire grace au pécheur? Voilà ce qui eſt incompréhenſible pour l'Archange même. Il doit ſuffire que Dieu l'ait dit. Nous ſavons & il t'eſt permis de ſavoir que la mort a perdu ſa puiſſance, qu'elle ne fera que dégager l'ame de ſes liens. Le corps, cette enveloppe de boue qui l'enferme, retournera dans la pouſſière dont il fut formé: l'ame épurée s'élevera au ſéjour céleſte pour y être infiniment heureuſe comme nous le ſommes. Ecoute, Adam, l'ordre de ton Dieu: « Je veux t'être favorable à toi & à ta race; je » veux qu'il y ait entre moi & toi un ſigne qui ſoit le » ſceau de cette grande promeſſe. Bâtis un autel ſur cette » colline, immolle deſſus un jeune agneau, & de ma part » j'enverrai un feu dévorant qui conſumera la victime. Tous » les ans tu renouvelleras le même ſacrifice, & tous les » ans j'enverrai la même flamme pour le conſumer ». Voilà, dit l'Ange, continuant de parler, voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au Très-Haut que la créature ſache de ſes décrets. Seulement il m'a permis encore de vous montrer avant de vous quitter, que vous n'êtes pas ſi ſeuls

qu'il vous ſemble ſur ce globe, & que cette terre, toute maudite qu'elle eſt, eſt encore habitée par de purs eſprits à qui l'Éternel a ordonné de veiller pour vous défendre & vous conſerver. L'Ange à l'inſtant toucha nos paupières, & nos yeux deſſillés virent des beautés que je n'entreprends pas de décrire : nulle expreſſion ne peut rendre les traits majeſtueux que je vis. Toute la contrée était peuplée d'enfants des cieux, plus beaux que n'était Eve lorſque nouvellement créée elle ſortit des mains de l'Éternel, & qu'elle me réveilla d'une voix gracieuſe en me tendant les bras avec tendreſſe. Quelques-uns recueillaient de légers brouillards de la terre, & les portaient en-haut ſur leurs aîles déployées, pour en faire de douces roſées & des pluies rafraîchiſſantes ; d'autres repoſaient près des ruiſſeaux gazouillans, veillant à ce que la ſource ne tarit pas, de peur que les plantes ne fuſſent privées de leur humide nourriture. Pluſieurs étaient diſperſés dans la plaine : là ils préſidaient à la croiſſance des fruits, répandaient ſur des fleurs naiſſantes la couleur de feu, l'aurore ou l'azur, & leur inſinuaient des parfums agréables en les fomentant de leur halaine. Pluſieurs erraient, diverſement occupés dans l'ombre des bocages, & de leurs aîles brillantes faiſaient éclorre à chaque pas de doux zéphyrs, qui tantôt voltigeaient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planaient agréablement ſur les fleurs, & allaient enſuite ſe rafraîchir ſur la ſurface frémiſſante des ruiſſeaux ou des lacs. D'autres eſprits ſe repoſaient de leurs travaux, & aſſis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantaient

chantaient en chœur en s'accompagnant, à la louange du Très-Haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne ſaurait entendre. Pluſieurs ſe promenaient ſur notre colline même & parmi nos berceaux, où par leurs doux regards ils ſemblaient compatir à notre ſort. Mais bientôt le voile levé devant nos yeux ſe rabattit, & cette ſcène raviſſante diſparut.

Ce ſont là, nous dit l'Ange, les eſprits tutélaires de la terre. La nature fourmille de beautés trop ſublimes pour être goûtées par les ſens des mortels. Le Créateur en a fait de diverſes pour les différents ordres d'êtres penſants ; & ces merveilles cachées à vos yeux ſont le raviſſement & l'admiration de claſſes innombrables d'eſprits. Ces mêmes enfants des cieux que vous avez vus, ont auſſi pour fonction d'aider la nature, dans ſon attelier ſecret, à opérer les productions diverſes que les ordres de Dieu exigent d'elles de toute éternité. Ils ſont auſſi chargés de veiller à la ſûreté de l'homme, de diriger ſes actions, & de détourner ſouvent de deſſus lui des malheurs dont il eſt menacé ſans le ſavoir. Ils l'aſſiſtent dans toutes ſes routes, quelque tortueuſes qu'elles ſoient, & font que d'un mal apparent il réſulte, en ſa faveur, un bien réel. Ils ſont les paiſibles témoins de tes plaiſirs domeſtiques, & accompagnent tes actions les plus ſecrètes d'un ſourire d'approbation, ou d'une marque de dédain. C'eſt d'eux que le Seigneur ſe ſervira, ſoit pour répandre l'abondance dans les pays qu'il aura bénis, ſoit pour porter la famine & la déſolation chez les nations qui ſe ſeront écartées de lui, lorſqu'il lui plaira de les rappeller par la voie des

châtiments. L'Ange, en finiſſant ce diſcours qu'il avait prononcé avec une douceur attendriſſante, rentra dans ſon nuage ; & nous, pleins d'un raviſſement inexprimable, nous nous proſternâmes en terre pour rendre à l'Éternel nos hommages & nos actions de graces.

Auſſi-tôt après je bâtis l'autel ſur le ſommet de la colline, & depuis Eve fit ſon occupation de conſtruire alentour une eſpèce de nouveau paradis. Ce qu'elle trouvait de fleurs dans la prairie & ſur les côteaux, elle venait les planter aux environs de l'autel, & les arroſait le matin & le ſoir avec l'eau claire de la ſource qui murmurait près de là. O eſprits tutélaires qui m'environnez, dit-elle alors, achevez cet ouvrage de mes mains, ſans votre ſecours mes ſoins ſont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étaient ſur leur lieu natal : car cette enceinte eſt conſacrée au Seigneur. Et moi je plantais ce grand cercle d'arbres qui environne l'autel d'un ſaint & paiſible ombrage.

Nous paſsâmes l'été dans ces ſortes d'occupations, brûlés par un ſoleil ardent. Déja l'automne couronné de fruits divers, tirait à ſa fin ; les aquilons rigoureux commençaient à ſouffler, & les montagnes ſe couvraient de frimats. Nous vîmes avec douleur la nature ainſi contriſtée. Nous ignorions qu'il fallait que la terre débile, après s'être épuiſée par ſes bienfaits, réparât ſes forces par le repos de l'hiver : car avant la malédiction, on avait en une même ſaiſon le printemps, l'été & l'automne ; & ſous ces diverſes dénominations c'était toujours une température agréable & riante.

Cependant le deuil de la nature augmenta encore. Les fleurs mouraient penchées ſur leurs tiges ; ou ſi quelques-unes ſurvivaient de place en place aux environs de l'autel, elles ſemblaient, à leur air flétri, s'affliger de leur deſtruction prochaine. Les arbres ſe dépouillaient de leurs fruits les plus tardifs, & finiſſaient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta : ils ſoufflèrent des orages, des torrents de pluies, & la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette déſolation générale avec une frayeur inquiète. Si par haſard, diſions-nous, ce ne ſont là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que ſa dégradation lui a laiſſé encore. Elle en avait peu, en comparaiſon du paradis : cependant il lui en reſtait aſſez pour répandre ſur nos jours des douceurs & des commodités. Mais ſi la malédiction doit s'appeſantir de plus en plus ſur la terre, qu'un jour notre ſort ſera triſte & malheureux ! Au milieu de ces penſées nous nous exhortions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, & à mettre notre eſpérance dans le Seigneur avec une reſpectueuſe adoration. Cependant nous fîmes des proviſions de fruits, nous ſéchâmes au feu ce que la corruption & la pourriture nous auraient enlevé, & moi je garnis la caverne en-dehors, pour qu'elle nous mît à l'abri des frimats & des pluies. Pendant ce temps le petit troupeau errait languiſſamment ſur la colline, broutant quelques brins d'herbes repouſſés ; & moi, pour le préſerver d'une diſette totale, j'allais ſur les prés &

ſur les côteaux faire ſa proviſion de fourrage que je ſerrais ſoigneuſement. Les jours s'écoulaient triſtement & lentement parmi les ouragans & les pluies : mais à la fin le ſoleil vivifiant ſe remontra, & ramena la ſérénité ſur l'horiſon ; des vents plus doux chaſsèrent du haut des montagnes les brouillards humides. La nature rajeunie ſemblait ſourire. Une douce verdure revêtit la terre ; un mêlange varié de fleurs diverſes embelliſſait les prairies, & diſputait d'éclat avec le ſoleil ; les arbres & les arbriſſeaux ſe paraient de feuilles nouvelles ; toute la nature ranimée était dans la joie. Ainſi reparut ſur la terre, couronnée de fleurs & de feuillages, l'aimable printemps, ce gracieux matin de l'année. Rien n'égalait ſurtout la belle enceinte dont j'avais environné l'autel. Eve y voyait avec un raviſſement inexprimable renaître les fleurs qu'elle y avait apportées des environs. J'eſſairais en vain, mes enfants, de vous dépeindre nos tranſports. Qu'ils étaient vifs ! Ils nous conduiſirent au pied de l'autel. Le ſoleil éclairait le ſaint lieu de l'éclat le plus pur. Là chaque créature paraiſſait conſacrer ſes louanges au Seigneur : les fleurs d'alentour rempliſſaient l'air des odeurs les plus ſuaves, & les arbres étendaient l'ombrage de leurs branches fleuries juſques ſur l'autel ; les inſectes aîlés qui ſe logent ſous l'herbe, exprimaient leur joie par de doux ſifflements, & les oiſeaux chantaient ſans ceſſe du haut des arbres. Nous nous jettâmes à genoux : des larmes de joie échappées de nos yeux, ſe confondirent ſur le gazon qu'elles mouillèrent avec la roſée du matin, & notre ardente prière s'éleva vers le Maître

de la nature, vers ce Dieu de grace & de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets mêmes de sa juste vengeance.

Je commençai alors à cultiver un petit champ sur la colline, & à répandre dans la terre féconde des graines conservées de l'automne précédent. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes ramassés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hasard ou la réflexion me firent découvrir des expédients propres à faciliter mon travail : mais souvent aussi j'ai fait des méprises, faute de connaître les temps & les lieux propres à la culture ; souvent mon imagination est restée en défaut, lorsque j'attendais de sa perspicacité l'art de simplifier mes opérations. Elle ne m'eût été même d'aucune ressource, si les Anges tutélaires ne l'eussent éclairée.

Un jour, de grand matin, comme je jettais la vue sur l'autel que j'avais construit, je vis la flamme du Seigneur qui brûlait dessus à l'heure du crépuscule, & le soleil levant dorait la colonne de fumée qui s'élevait dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'accomplissement de la promesse ; voici la flamme du Seigneur descendue sur notre autel ; allons-y sur-le-champ. Ce jour est consacré au Seigneur ; que tout autre travail cesse maintenant. Va cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur le sacrifice, & moi je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je sortis en effet, & j'égorgeai le plus beau des agneaux, la première créature vivante que j'ai mis à mort. O mes enfants, qu'il m'en coûta pour le faire ! Un frémissement me saisit, les mains me tombaient.

ſans fórce, & je n'aurais jamais pu m'y réſoudre, ſi l'ordre exprès du Seigneur n'eût ſoutenu mon courage. Je ſouffre encore par l'idée ſeule de l'innocent animal cherchant à s'échapper, ſe débattant ſous le couteau, luttant pour ſa vie, & annonçant les derniers inſtants de ſon exiſtence par des mouvements qui me glacèrent d'horreur, juſqu'à ce qu'enfin il reſta immobile & ſans vie. A cette vue d'affreux preſſentiments s'emparèrent de mon ame : mais ſans m'y arrêter alors, j'étendis la victime ſur l'autel. Eve répandit deſſus des fleurs odorantes, & nous nous proſternâmes devant l'autel avec crainte & reſpect. Nos louanges & nos actions de graces montèrent vers le Seigneur, qui vérifiait ſi ſolemnellement ſes ſaintes promeſſes. Un profond ſilence régnait autour de nous, comme quand la terre célèbre la préſence de Dieu ; & dans ce calme parfait, il nous ſemblait entendre des hymnes immortels que les Anges diſperſés autour de nous mêlaient à nos prières. Bientôt la flamme conſuma la victime ; enſuite elle s'éteignit ſur l'autel, & un parfum céleſte remplit la contrée.

Peu de temps après le jour ſolemnel de la réconciliation, j'allais, mes enfants, ſur le déclin du ſoleil, me repoſer de mon travail à côté de ma bien-aimée : je monte la colline, & l'ayant cherché vainement dans la cabane & dans l'ombre des berceaux, je la trouvai ſans force, aſſiſe près de la fontaine, & toi, mon premier né, couché ſur ſon ſein. Tandis qu'elle vacquait à ſes travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avaient ſurpriſe près de la fontaine. Elle

verſa des larmes de joie ſur toi, enſuite elle leva les yeux vers moi en ſouriant. Je te ſalue, dit-elle, père des hommes : le Seigneur m'a aſſiſtée dans mes douleurs, & j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn en le mettant au monde . . . . . O toi, cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naiſſance ; que tous tes jours ſoient conſacrés à ſes louanges. Ah que celui qui naît de la femme eſt foible, & incapable de s'aider ſoi-même ! Mais élève-toi comme une jeune fleur s'élève dans le printemps ; que ta vie ſoit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né, dans mes bras : Je te ſalue, dis-je à Eve avec des larmes de joie, je te ſalue, mère des hommes, que le Seigneur qui t'a aſſiſtée dans tes douleurs, ſoit loué. Je te ſalue, ô Caïn, le premier des humains, qui coûtes des douleurs à ta mère, qui le premier entre dans la vie pour aller au-devant de la mort. O Dieu ! continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta faible créature, & verſe ta douce bénédiction ſur l'aurore de ſa vie. Qu'il me ſera doux d'inſtruire ſa jeune ame des merveilles de ta grace ! Soir & matin je veux accoutumer ſes jeunes lèvres à tes louanges. O mère des humains, des races ſans nombre fleuriront autour de toi. Ce myrte était comme toi ſolitaire, juſqu'à ce que de tendres rejetons ſoient ſortis de la tige maternelle ; & à chaque fois que le printemps les a ornés d'une nouvelle parure, ſes premiers rejetons en ont produit d'autres : à préſent ce myrte unique forme un petit bocage aromatique qui s'étend fort loin.

De même, chère épouse, (puisse cette perspective adoucir l'amertume de ta douleur présente !) de même nos enfants se multiplieront autour de cette colline. Nous verrons de son sommet leurs paisibles cabanes garnir la plaine. Nous les verrons eux-mêmes, si la mort tarde assez pour nous le permettre, nous les verrons, comme les abeilles diligentes, se prêter un secours mutuel, amasser autour d'eux les vivres, les commodités & même les douceurs de la vie. Souvent nous descendrons de cette hauteur pour visiter nos petits-fils, & sous leurs ombrages fertiles nous leur raconterons les merveilles du Seigneur, nous les exhorterons à la vertu & à la piété. Quand ils goûteront de la joie, nous la partagerons avec eux, & nous les consolerons dans la tristesse. Du haut du côteau nous verrons alors mille autels domestiques fumer alentour, & la fumée des holocaustes environnera notre demeure de saints nuages, à travers lesquels perceront nos prières ferventes pour la race humaine ; & quand le jour solemnel de la réconciliation sera revenu, quand la flamme du ciel sera descendue sur le premier & le plus saint des autels, alors ils s'assembleront sur la colline, & nous avancerons au milieu d'eux pour sacrifier, tandis qu'ils seront prosternés autour de nous dans un vaste cercle. C'est ainsi, Caïn, que je m'écriai dans un doux transport ; & je baisai tes joues avec la joie la plus tendre. Ensuite ta mère te reprit dans ses faibles bras ; & l'ayant aidée à se relever, je la conduisis dans notre demeure. Bientôt la force & la vivacité animèrent tes petits membres ; les ris & la gaieté pétillaient dans tes yeux

yeux & ſur tes joues. Déja tu étais en état de ſauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats, déja tes petites lèvres commençaient à balbutier de jeunes penſées, lorſqu'Eve mit au monde Mehala, qui depuis, mon fils, eſt devenue ton épouſe. Plein de joie tu ſautas autour de la nouvelle née, tu la baiſas, & tu la couvris de fleurs nouvellement cueillies. Eve enſuite t'enfanta, ô Abel, & ne tarda pas après à te mettre au monde une compagne. O quelle joie raviſſante nous tranſporta lorſque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaiſirs innocents, comme vos jeunes ames qui ſe développaient, éſſayaient leurs forces, & parvenaient peu-à-peu à leur maturité ! Alors nos ſoins attentifs s'employaient à cultiver vos penchants, de manière que tournés tous au bien, ils répandiſſent une agréable odeur de vertu, ainſi que de pluſieurs fleurs diverſes combinées avec art, ſe forme un bouquet odoriférant. Car lorſque vous jouiez encore d'un air enfantin ſur mes genoux, je voyais déja que l'homme né dans le péché avait autant beſoin d'être cultivé, que la terre maudite à cauſe du péché. Ce n'eſt que par les ſoins vigilants qu'on peut faire germer les talents & les nobles inclinations. Mais enfin j'ai le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croiſſance, ainſi que de jeunes arbriſſeaux ſe transforment avec le temps en grands arbres. Loué ſoit le Seigneur, qui a ſignalé ſi merveilleuſement ſur nous tous ſa miſéricorde & ſa bonté ! Par amour, par reſpect, par reconnaiſſance, ſoyez-lui fidèles en tout temps, & la grace & la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures.

Adam finit là son récit. Ainsi qu'un jeune époux à côté de sa bien-aimée écoute, au lever de l'aurore, le doux chant du rossignol; tout se tait alentour; les tendres accents qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénètrent jusqu'au fond de l'ame, mais le chant venant à cesser, ils écoutent encore long-temps vers les branches où l'oiseau chantait : ainsi, lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfants lui prêtaient encore une oreille avide. Les différentes scènes de son récit les avaient émus diversement, & leur avaient arraché tantôt des larmes, tantôt des signes de joie. Ils rendirent tous graces au père des hommes. Caïn lui rendit graces comme les autres; mais plus ferme, seul il n'avait ni pleuré ni souri.

Fin du Chant second.





L'Ange lui donna les fleurs et les plantes; et disparut.

Le Barbier L'ainé, Inv. Baquoy Sculp.

CHANT TROISIEME.

Tous alors ſortirent du berceau. Abel embraſſa tendrement ſon frère : la lune éclairait leurs pas, & chaque couple prit le chemin de ſa cabane. Abel embraſſa ſa bien-aimée, en diſant : Quelle joie ſe répand dans mon ame ! Mon frère..... ah ! mon frère n'eſt plus courroucé contre moi, il veut m'aimer. Ah que les larmes qui ont mouillé aujourd'hui ſes joues, m'ont ravi ! Non, la roſée n'eſt pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un ſoleil ardent. La tempête furieuſe de ſon ame s'eſt calmée, le repos & la joie ſont revenus habiter parmi nous. O toi qui as veillé avec une bonté infinie ſur nos deux parents lorſqu'ils ont commencé à habiter ſeuls la grande terre, ah ! défends au tumulte de rentrer jamais dans ſon ame pour la troubler.

Thirza embraſſa ſon époux, & verſa des larmes de joie, en diſant : Ah ! une douce pluie ne rafraîchit pas tant les prairies altérées, le retour du printemps après les triſtes frimats de l'hiver, n'a pas cauſé tant de joie aux auteurs de nos jours, que m'en ont cauſé les larmes de mon frère, le retour de ſon amour. Heureux inſtant ! La fraîcheur & la ſérénité ont rajeuni les traits de nos parents ; la félicité, les délices ont inondé leur ame, Heure fortunée ! La nature m'en ſemble plus belle ; & toi, lune tranquille, ton flambeau m'en paraît plus brillant. C'eſt ainſi que la joie s'exhalait de leurs lèvres.

Caïn prit auſſi le chemin de ſa cabane, accompagné de Mehala ſon épouſe. Elle le regarda tendrement, & preſſa ſes mains de ſes lèvres, en lui diſant : Mon bien-aimé, quel ſérieux glace tes regards ! Le calme de retour dans ton cœur n'eſt-il pas capable de répandre de la ſérénité dans tes yeux, & de dérider ton front ? Je ſais que ta gravité naturelle a toujours modéré en toi le ſentiment du plaiſir, ou l'a concentré dans ton cœur : cependant, cher époux, quel contentement, quels tranſports animaient tes yeux & ſe peignaient ſur ton viſage lorſque tu embraſſais ton frère avec tant d'affection ! Alors l'Éternel du haut de ſon trône t'a béni, & les anges qui nous environnent ont verſé ſur nous des pleurs de joie. Daigne le permettre, mon bien-aimé, daigne le permettre à mon tendre amour, à mon raviſſement ; laiſſe-moi te preſſer contre mon ſein. Elle dit, & le preſſa tendrement contre ſon ſein.

Caïn ne réſiſta pas aux tendres empreſſements de ſon épouſe ; mais il lui dit : Votre joie exceſſive m'offenſe ; oui, elle m'offenſe. Ne ſemble-t-il pas que vos tranſports veuillent dire : Caïn s'eſt corrigé ; auparavant c'était un homme vicieux, méchant, qui haïſſait ſon frère. Eh non, je n'étais ni vicieux, ni méchant. Quelle étrange idée ! Quoi ! je haïſſais donc mon frère, parce que je ne le perſécutais pas toujours d'embraſſements & de larmes ! Je n'ai jamais haï mon frère, non jamais ; j'ai ſeulement vu avec peine ſes careſſes molles & efféminées par leſquelles il m'enlevait l'affection d'Eve & d'Adam .... Et le moyen d'être inſenſible à cela ? .... Mais

au ſurplus, Mehala, ce n'eſt pas ſans cauſe que la gravité ride mon front. Quelle imprudence a notre père de nous raconter l'hiſtoire honteuſe de ſa chûte, & tous les déſaſtres dont elle eſt cauſe ! Qu'avons-nous beſoin de ſavoir & d'entendre répéter ſi ſouvent que s'eſt par ſa faute & celle d'Eve que nous avons perdu un paradis de délices ; que c'eſt par leur fait que nous ſommes malheureux ? Si nous l'ignorions, notre misère en ſerait plus ſupportable, & nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous reſterait pas d'idée. Mehala étouffa dans ſon cœur ſes remontrances & ſes plaintes ; & regardant ſon époux pour lire dans ſes yeux ſi elle pouvait haſarder de lui répondre, elle lui dit avec tendreſſe : Laiſſe-moi, je te conjure, mon bien-aimé, je ne ſaurais retenir ces larmes qui m'échappent, laiſſe-moi t'implorer pour toi-même. Tiens toujours éloignés de toi ces ſombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de diſſiper. Rends la ſérénité à ton ame, & ne vois pas toujours de la misère & de la calamité ou tu ne devrais voir que de la miſéricorde & la grace divine. Ne fais pas un reproche à ce père qui nous aime, à cette tendre mère de nous raconter les merveilles que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu : ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnaiſſance & une ferme confiance. Ils ſont ſi ſenſibles ſur tout ce qui peut nous être un ſujet de peine ou de ſouffrance, qu'il y aurait de la barbarie à leur reprocher notre misère. Surmonte, mon bien-aimé, ſurmonte le chagrin qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur, & obſcurcir

tes jours & les miens d'une sombre tristesse. Elle se tut, & le regarda tendrement, les yeux mouillés de larmes. Alors un souris affectueux tempéra son sérieux : Je le surmonterai, dit-il, le chagrin qui veut prendre de l'empire sur moi : embrasse-moi, ma bien-aimée : je ne veux plus qu'il obscurcisse tes jours & les miens. Il dit, & l'embrassa.

Déja depuis long-temps un génie, que l'enfer appellait *Anamalech*, observait ses démarches & ses discours. Cet Anamalech n'était à la vérité qu'un démon subalterne ; mais en orgueil & en ambition il ne le cédait pas à Satan. Souvent dans l'enfer il s'était dérobé à ses compagnons, qu'il méprisait, pour rester dans la solitude. Là, parmi les ruisseaux infects de soufre qui traversaient ce terrain brûlé, & des rochers énormes qui cachaient leurs noirs sommets dans la nue orageuse, il frémissait de son indigne repos. L'affreuse réverbération des flammes réfléchies de dessus les montagnes contre les nues, jettait une lueur obscure sur le sentier où se portaient ses pas errants. Dans le temps que l'enfer avec un bruit tumultueux célébrait le triomphe & les louanges de son roi, qui, revenu du globe terrestre, racontait orgueilleusement du haut de son trône, comment il avait séduit les premiers humains, & forcé le maître du ciel à lancer contre eux des arrêts de mort & de malédiction ; alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le sein d'Anamalech. La gloire & les honneurs, dit-il en lui-même, ne sont donc faits que pour lui, & pour ceux qui entourent fastueusement son trône! & moi je roderai obscur dans les recoins ténébreux des

enfers parmi la vile populace des démons ! Non. Je me ſens capable d'actions dont l'enfer même ſera étonné ; & alors .... je veux que Satan, oui, Satan lui-même, ne prononce mon nom qu'avec reſpect. Occupé de ces projets, il trâmait ſourdement dans la ſolitude la déſolation du genre humain, & roulait dans ſon noir cerveau divers plans de ruine & de deſtruction. Ses odieux deſſeins ne réuſſirent que trop ; il ne parvint que trop à rendre ſon nom impoſant aux puiſſances infernales mêmes. Ce fut lui qui, dans la ſuite des temps, engagea un roi pervers à maſſacrer des milliers d'enfans dans Bethléem. Il vit avec un ſouris amer des hommes cruels, des démons déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briſer contre les murailles qui en reſtaient teintes, ou le glaive tranchant dans les mains, les égorger & les démembrer dans les bras mêmes de leurs mères déſeſpérées. L'infâme Anamalech planait alors, en ſouriant, ſur les toîts de la ville infortunée. Les cris de ces tendres victimes étaient à ſes oreilles une mélodie agréable. Il ſe repaiſſait avec une joie infernale des plaintes lugubres des mères inconſolables ; il ſe plaiſait à voir ces cadavres enfantins tronqués, ouverts, & défigurés par de larges bleſſures, rouler ſous les pieds chancelants de leurs meurtriers, & leurs pères & mères ſe traînant à terre, pouſſer des ſanglots plaintifs parmi le ſang innocent.

Je veux, dit-il, je veux monter ſur la terre ; je veux voir ce que c'eſt que cette menace faite à l'homme, *Tu mourras.* J'en accélérerai l'effet, je tuerai. Puis il paſſa

la porte de l'enfer, & ſuivit le ſentier que Satan avait tracé à travers l'ancienne nuit & l'empire tumultueux du chaos. Ainſi un brigantin bien équipé vogue à pleines voiles ſur la mer immenſe : il aborde des côtes de l'Heſpérie ; il y ſurprend les tranquilles habitants de quelque bourg, dont il enlève la vive jeuneſſe. Alors les pères & les mères, les frères & les ſœurs, l'épouſe inconſolable, ſe lamentent ſur le rivage, en pourſuivant des yeux les raviſſeurs qui s'éloignent. Le génie infernal vole long-temps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur faible de crépuſcule vers les frontières de l'univers créé. Comme un malfaiteur qui médite quelque meurtre nocturne, marche pendant l'obſcurité vers quelque cité royale qu'il voit de loin éclairée de lumières innombrables, s'y gliſſe avec crainte & évite la clarté ; l'eſprit impur était ſaiſi d'une crainte pareille en traverſant les ſphères immenſes qui ſervent d'avenue au globe de la terre. Arrivé ſur ce globe, il ne fut pas long-temps à y trouver la demeure des hommes ; ſon regard perçant la lui découvrit aiſément : enſuite il s'y abattit du haut des airs parmi des bocages ombragés. Voici donc, dit-il en y abordant, cette terre qui a été maudite. J'ai vu, en planant, le paradis gardé par l'épée flamboyante. C'eſt un beau ſéjour ; il reſſemble aux campagnes du ciel. Ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur reſte n'eſt pas un enfer. Peut-être par des ſupplications baſſes & plaintives ont-ils adouci la colère de leur Dieu ? peut-être leur corps plus groſſier eſt-il expoſé à des tourmens & à des douleurs

douleurs qui ne ſauraient agir ſur des eſprits plus purs & ſur des ſubſtances éthérées. Car ici je pourrais être heureux, ſi l'enfer ne me ſuivait pas en tout lieu. Mais je vois des Anges répandus ici de place en place : tâchons d'échapper à leur attention, de peur qu'ils ne traverſent mes entrepriſes. Voici là-bas ſur la colline cette famille de pécheurs. Mais ils ne me paraiſſent pas être malheureux. C'eſt peut-être que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort.... Aſſûrons-nous-en par un exemple. Peut-être pourra-t-on les engager eux-même à des forfaits ;... car, à ce qu'il paraît, leur cœur eſt ouvert à la ſéduction. Satan a bien réuſſi auprès du chef de cette famille par un artifice aſſez commun, lorſqu'ils étaient encore parfaits : à préſent qu'ils ne le ſont plus, & que la malédiction céleſte les a dégradés, combien ſera-t-il plus aiſé de renverſer leurs principes moraux ! Oui, je le prévois, nous les engagerons à des actions ſi noires, que les Anges ſaiſis d'horreur ſeront contraints de quitter la terre, & que celui qui les créa les exterminera de ſon foudre, ou les précipitera dans l'abîme. Alors de nos rives affreuſes, goûtant la ſeule joie qui puiſſe nous toucher, avec tranſport nous les verrons, ces dignes habitants de la terre, tomber & rouler dans les vagues enflammées de l'enfer. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche & ridé : ſi j'en crois les traits de ſon viſage, j'opérerai par lui de grandes choſes. Je vais le trouver, & ſonder ſes penſés & ſes inclinations. Il dit, & s'étant adroitement caché, il rodait parmi les hommes, ne ſongeant qu'au meurtre & à la ſéduction.

Cependant il venait de paſſer à côté de Caïn & de ſa compagne, & il avait entendu ce qu'ils ſe diſaient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane qu'il s'arrêta, & redit aprés eux avec un ſouris moqueur : Tiens toujours éloignés de toi ces ſombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de diſſiper ; ſurmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame.... Et quittant l'ironie pour laiſſer parler ſa rage : Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais ſur ton terrain ingrat ; je ſaurai l'y détruire ; & ces nuages de la mélancolie qu'on a crus ſi bien diſſipés, je les raſſemblerai au-deſſus de ta tête, auſſi épais & auſſi ſombres que ceux qui environnent de ténèbres éternelles les ſommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ? Toi-même tu travailles à les amaſſer, je n'ai qu'à t'aider. Qu'il me ſera doux de te ſeconder ! Oui, laiſſe-moi faire ; je veux les accumuler ſur ton front, afin que la déſolation & la misère, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre, & qu'alors vos jours ſoient couverts d'une obſcurité encore plus noire que celle qui obsède perpétuellement l'enfer.

L'aimable aurore commençait à dorer l'horiſon, & inſpirait les chants & la gaieté : Caïn prit ſes inſtrumens pour s'en retourner aux champs. Déja Abel l'avait ſalué tendrement, & voulait conduire ſes troupeaux ſur les pâturages couverts de roſée ; Mehala & Thirza, ſe tenant par la main, allaient s'avancer vers le jardin au milieu duquel était placé l'autel, lorſqu'Eve ſortit de ſa cabane avec des geſtes de déſolation. Inquiètes & ſaiſies toutes deux, elles s'approchèrent, & lui

dirent avec émotion : Ah, ma mère !.... vous pleurez ! eh pourquoi pleurez-vous ? Eve redoubla d'abord ses pleurs ; puis tâchant de suspendre sa douleur, elle les regarda tendrement, & leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : Hélas ! mes enfants, n'avez-vous pas entendu les tristes gémissements qui venaient de notre cabane ? Des souffrances aiguës ont surpris cette nuit votre père ; le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il est pénétré jusqu'aux os. Il s'efforce de le dissimuler ; il voudrait retenir tous les soupirs qui s'échappent de son cœur ; il voudrait étouffer ses plaintes, & me consoler. Ah, mes enfants ! de tristes frayeurs se sont emparées de mon ame, & mon cœur déchiré se refuse à toute consolation. Lors même qu'il repose le plus tranquillement, il paraît abîmé dans les réflexions : un instant après il gémit avec anxiété, une sueur froide baigne alors son front, & les larmes retenues s'échappent comme un torrent de ses yeux. O pressentiment affreux, tù es appesanti sur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfants, soutenez-moi ; mon malheur m'accable : retournons dans la cabane. Elle s'appuyait, en pleurant, sur l'épaule de Mehala ; & suivie du triste cortège de ses enfants éplorés, elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnèrent tristement le lit du père. Il reposait plus tranquillement : son visage & ses gestes annonçaient que son ame, malgré les assauts de la souffrance & des douleurs, était toujours restée la maîtresse ; & accompagnant d'un doux souris un regard tendre qu'il jetta sur ses enfants

affligés : O mes bien-aimés, leur dit-il, la main du Seigneur a répandu la douleur ſur ma pouſſière ; je ſens mes entrailles ſe déchirer. Louanges ſoient à l'Éternel, qui règle tout ſagement. Peut-être ordonne-t-il que ces douleurs ſervent à rompre les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il eſt ſorti, je m'y ſoumets ; j'attendrai, en l'adorant, l'heure fatale, & je louerai le Seigneur de la vie & de la mort, juſqu'à ce que ma pouſſière diſparaiſſe. Alors l'ame délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui, mon Dieu, tu as conſervé à l'ame cette nobleſſe de ſentiment. Il eſt bien juſte que je ſois le premier qui rende ſa pouſſière à la terre : mais, ô Dieu conſolateur, daigne me ſoutenir de ton aſſiſtance, & fais-moi endurer les maux préſents par la ferme eſpérance d'un avenir plus heureux. Mais ſur-tout ne m'abandonne pas lorſque l'heure fatale de la mort s'avancera ſur ma tête, & que le dernier frémiſſement ſe fera ſentir dans mes os. Vous, Eve, que j'aime comme moi-même ; & vous, mes chers enfants, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes & vos lamentations. Hélas ! comme vous voilà enſevelis dans une triſteſſe ſombre & profonde ! Mes bien-aimés.... ceſſez ces plaintes & ces lamentations qui me font ſouffrir. Peut-être mes maux ne ſont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'approche de moi lentement ; peut-être auſſi le Seigneur les retirera-t-il de deſſus moi. Mais quoiqu'il en ſoit, préparez vos ames à tout ; accoutumez-vous d'avance à une réſignation ſoumiſe & ferme, pour

le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon qui entoure mon ame, & de m'enlever du milieu de vous. Là les sanglots interrompirent son discours: il se tut, regarda fixement & dans un profond silence chacun des assistants: mais il arrêta sur-tout ses regards sur Eve, dont la vûe redoubla sa tristesse, puis reprenant son discours : Hélas! dit-il, sans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, sera quelque chose d'affreux pour ceux qui en seront les témoins; mais elle sera plus affreuse encore pour qui en sera la victime. Veuille ce Dieu secourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me secourir à cette heure terrible! Il le fera, ses bontés passées nous en sont des gages. Pour vous, mes enfants, ajouta-t-il en finissant, sortez; laissez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur; priez-le pour moi avec ferveur : cette crise effrayante va peut-être finir par un doux sommeil, qui rendra la vigueur à mes membres fatigués.

Là, le père des hommes se tut, & ses enfants éplorés s'inclinèrent pour baiser sa main affaiblie. Oui, mon père, s'écrièrent-ils, nous allons, prosternés devant le Seigneur, le supplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuisées par la souffrance. Hélas! puisse notre prière être exaucée! puisse le Seigneur, avant ton réveil, calmer les douleurs aiguës qui te déchirent! & le cœur plein d'amertume, ils sortirent de la cabane. Eve seule y resta. Je voudrais sommeiller, dit Adam en lui adressant la parole, mais la voyant baignée de larmes: Eh quoi, tu pleures, chère épouse! ajouta-t-il. Crains que

ton attendriſſement augmentant ma peine, ne chaſſe le repos loin de moi. Enſuite il enveloppa ſon viſage dans des peaux, pour cacher à ſa compagne le chagrin qui dévorait ſon ame inquiète. Eſt-ce là, ſe demandait-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi ? Je le crois : ah ! grand Dieu, qu'elle me paraît terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant, quelque affreuſe qu'elle me paraiſſe, ce ſerait une conſolation bien douce pour moi, ſi mon triſte ſort pouvait acquitter les miens, ſi par ma mort j'exemptais tous mes deſcendants d'un ſort pareil à celui-ci. Mais, non : ils me ſuivront ; les mêmes horreurs, le même voile de ténèbres s'étendront ſur tous ceux qui ſeront enfantés par la femme : car d'un tronc empoiſonné par le péché, que peut-il naître autre choſe que des péchéurs, & des pécheurs ſujets à la mort ? J'ai tué toute ma poſtérité. Tous tant que nous ſommes, nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous chériſſent, de ceux qui nous adouciſſent cette vie par mille délices. O Eve, épouſe tendrement aimée ! que de larmes tu verſeras ſur ma cendre ! Ah triſte & effroyable perſpective ! Mais ma pouſſière inanimée ne frémira-t-elle pas lorſque de jeunes orphelins, demeurés ſans appui, pleureront la perte de leurs parents enlevés au milieu de leur courſe ; ou que des pères & mères décrépits ſe verront arracher par une mort précoce les ſoutiens de leur vieilleſſe ; lorſque des frères arroſeront de leurs larmes le tombeau de leurs ſœurs, l'épouſe celui de ſon époux, & l'amante celui de ſon amant ? Faites grace alors

à ma mémoire, ô mes enfants ! ne maudiſſez pas ma tranquille pouſſière. Il eſt bien juſte que les approches de la mort ſoient accompagnées de frémiſſements & d'horreur ; il eſt bien juſte que nous ſentions tous les poids de la malédiction à la dernière heure qui nous arrachera de cette vie de péché. C'eſt la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de ſon état de malédiction & la rendre heureuſe, ſi, malgré le peu de pouvoïr qui lui reſte pour le bien, elle a lutté contre ſes vices, & ſi elle a taché de s'élever à la vertu. Ainſi, mes enfants, il ne faudra pas que vous maudiſſiez ma cendre. Notre ſéjour ſur la terre n'eſt pas proprement une vie, ce n'en eſt que l'aurore. Ecroulez-vous, montagnes accablantes qui peſez ſur moi. C'eſt en mourant que je retournerai à la vie : j'en attends l'inſtant, comme un tendre père qui s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printemps, attend, au lever du ſoleil, que ſes chers enfants ſe réveillent, & viennent goûter ſes embraſſements. Telles étaient les penſées d'Adam livré à lui-même, lorſqu'un doux ſommeil vint s'emparer de ſes ſens, & lui rendit le calme & le repos.

Pendant ce temps-là, Eve aſſiſe à ſes côtés pleurait amèrement, & diſait à voix baſſe, pour ne pas troubler le ſommeil de ſon époux : Que de maux j'éprouve ! O malédiction, ſuite du péché, appeſantis ſur moi ſeule ton fardeau, double les maux que tu répands ſur moi ! Tout ce que vous ſouffrez de douleurs & de maux, ô vous tous, vient de moi ſeule : c'eſt moi qui ai péché la première : hélas !

les maux que vous ſupportez ſont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, ſi tu mourais! (ah! je frémis de cette idée; un friſſonnement général, une ſueur froide me ſaiſiſſent: les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables?) ſi tu allais mourir par ma faute, ô Adam! ſi c'étaient actuellement les angoiſſes de la mort qui t'environnaſſent, ah! ne me regarde pas avec mépris ou avec colère. Et vous, mes enfants, ne maudiſſez pas votre mère; je ne ſuis que trop à plaindre. Il eſt vrai qu'aucun reproche n'eſt encore échappé de vos lèvres; mais, hélas! chacun de vos ſoupirs, chacune de vos larmes n'eſt-elle pas un reproche douloureux? O Dieu tout-puiſſant! prête l'oreille à mes prières plaintives, ôte-lui ſes ſouffrances: ou ſi ce ſont les avant-coureurs de la mort, ſi ſon corps doit retourner à la terre (affreuſe idée!) pour-lors ne me ſépare pas de lui, laiſſe-moi mourir avec lui, à ſes côtés: retire mon ame la première, pour que je ne voye point ſa mort; j'ai péché la première. Eve ſe tut, & toute inconſolable, elle pleurait à côté d'Adam aſſoupi.

Caïn était ſorti dans les champs; ſes larmes avaient eu le temps de ſécher. Je ne pouvais, diſait-il en s'en allant, je ne pouvais m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon père; ſes gémiſſements & ſes diſcours avaient pénétré mon ame. Cependant.... il ne mourra pas, je l'eſpère. O Dieu, fais qu'il ne meure pas, ce bon père que j'aime! Oui, je ne pouvais m'empêcher de pleurer: mais pour pleurer comme mon frère, il faudrait que je fuſſe plus efféminé que je ne le

le ſuis. Dira-t-on encore que je ſuis d'une humeur farouche? Ou ne dira-t-on pas au moins qu'Abel aime plus ſon père que moi, parce que je n'ai pas ſangloté comme lui? J'aime mon père, je l'aime autant que fait Abel; mais je ne puis pas commander à mes larmes de couler.

Abel, de son côté, accablé de douleur, allait à ſes pâturages : les larmes coulaient encore de ſes yeux, lorſqu'il ſe jetta à terre; & baiſſant ſon front juſque ſur l'herbe, qu'il humectait de ſes pleurs, il adreſſa cette prière au Seigneur :

Je te loue dans la plus profonde humilité, ô toi qui règles le deſtin des mortels avec une ſageſſe & une bonté infinies. J'oſe, dans nos tribulations, élever mes prières juſqu'à toi : car tu as permis au pécheur de t'implorer, tu nous a permis cette douce conſolation dans nos maux. Je ne dois pas ſans doute eſpérer que tu réformes les voies de ta ſageſſe, pour écouter les vœux d'un vermiſſeau plaintif. Tes voies ſont ſages & bonnes, ô mon Dieu! je ne te demande abſolument que la force de ſouffrir, & de la conſolation dans nos peines. Mais ſi nos vœux ne ſont pas en contrariété avec les voies de ta ſageſſe, rends-nous notre père commun; rends à notre mère ſon époux qu'elle te demande; rends lui celui qui partageoit ſon bonheur & ſa misère, & dont le ſort était ſi étroitement lié au ſien, que la vie de l'un eſt celle de l'autre. Rends à des enfants inconſolables un père chéri; remets l'heure de ſa mort à des jours éloignés. Commande par un ſimple ſigne, & les maux les plus affreux diſparaîtront auſſi-tôt; la joie, le raviſſement & les actions de graces

s'éleveront vers ton trône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie reste encore long-temps avec nous, qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, & qu'il dicte tes louanges à nos fils & à nos filles dès l'âge où ils articuleront à peine. Que si les décrets de ta sagesse ordonnent qu'il meure, ne t'offense pas, ô mon Dieu, de ma douleur & de mon frémissement.... Mais si ta sagesse a résolu qu'il meure, pardonne à ma douleur le désordre de mes paroles, & souffre que mes entrailles soient émues. S'il doit mourir, prête-lui ton assistance à l'heure terrible où sa poussière se dissoudra. Pardonne alors nos cris & nos lamentations; permets à notre douleur d'éclater, ou modère-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, & que nous louions ta sagesse dans l'abîme même de la misère.

Telle avait été la prière d'Abel, prosterné à terre avec une profonde humilité. Il entendit du bruit, & des odeurs suaves répandues dans la contrée portèrent leurs parfums jusqu'à lui. Il tourna la tête, & il apperçut près de lui un Ange-Gardien tout rayonnant de beautés: des roses couronnaient son front serein, son sourire était gracieux comme l'aurore, & il dit d'une voix douce comme l'haleine du zéphyr: Ami, le Seigneur a écouté favorablement ta prière; il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, & de vous apporter dans vos maux la consolation & le secours. La sagesse éternelle qui veille sans cesse au bien-être de chaque créature, & qui a soin de l'insecte rampant, comme

de l'Archange brillant de lumière, a bien voulu ordonner à la terre de produire dans ſon ſein des remèdes ſalutaires pour le ſervice de ſes habitants, dont le corps eſt ouvert aux douleurs, & à toutes les influences malfaiſantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux, comme autant de degrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs & ces plantes; ce ſont des ſpécifiques propres à rétablir la ſanté de ton père: fais-les bouillir dans de l'eau de fontaine; qu'il en boive, & il ſera guéri.

L'Ange lui donna les fleurs & les plantes, & diſparut. Frappé d'un étonnement inexprimable, Abel était reſté immobile. O Dieu, s'écria-t-il, qui ſuis-je, pour que tu exauces auſſi favorablement les gémiſſements d'un pécheur qui n'eſt que cendre & pouſſière? Comment le mortel peut-il te rendre de ſuffiſantes actions de graces? Comment peut-il exalter dignement ta bonté? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur; les Anges mêmes par leurs hymnes ne le pourraient pas. Soudain il court à ſa cabane; la joie lui prête des aîles, & il prépare avec une impatience avide la boiſſon ſalutaire. Enſuite il vole à la cabane du père, où Eve était aſſiſe après de ſon lit, baignée de larmes, où Thirza & Mehala ſe tenaient triſtement debout à ſes côtés. Elles virent avec ſurpriſe ſon empreſſement, la joie peinte dans ſes yeux, & le ſourire ſur ſes lèvres. O mes bien-aimées, dit-il, eſſuyez vos larmes: le Seigneur a exaucé notre prière, il nous a ſecourus: car un Ange m'eſt apparu comme je priais dans

dans le jardin ; il m'a donné des ſimples cueillies de ſa main céleſte : Fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, & rends à ton père la ſanté. Elles écoutèrent ce récit avec étonnement, & témoignèrent leur reconnaiſſance par des louanges & des actions de graces. Le père avait pris la boiſſon odorante, & déja en éprouvant l'effet, il ſe leva ſur ſon ſéant, & rendit graces au Seigneur avec une ardente piété : enſuite prenant la main du fils, il la preſſa tendrement contre ſes joues & la mouilla de ſes larmes, diſant : O mon fils, mon cher fils ! ſois béni, toi par qui le Seigneur m'envoie du ſecours, toi dont la vertu plaît au Seigneur, toi dont il exauce les prières ; ſois béni encore une fois, mon fils bien-aimé. Eve & ſes filles s'approchèrent auſſi, & embraſſèrent celui par qui le Seigneur avait envoyé ſon ſecours.

A cet inſtant même Caïn revint des champs. Des ſoucis inquiets me tourmentent, avait-il dit ; je vais monter à la cabane de mon père. Peut-être a-t-on beſoin de mon ſecours, peut-être qu'il meurt, hélas ! & que je ſerai aſſez malheureux pour ne pas recevoir la dernière bénédiction de ſes lèvres. Et, dans cette penſée, il était revenu des champs. En arrivant il vit avec ſurpriſe régner la joie & les tendres embraſſements, il entendit comme le père béniſſait le fils. Mehala, ſi-tôt qu'elle l'eut apperçu, courut à lui, l'embraſſa, & lui raconta comment le Seigneur avait envoyé du ſecours par Abel. Caïn s'approcha du lit du père, lui baiſa la main en diſant : Je vous ſalue, ô mon père : loué ſoit le Seigneur, qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon père, n'avez-vous

point de bénédiction pour moi ? Vous avez béni celui par qui le Seigneur vous a envoyé du secours ; bénissez-moi, mon père, je suis votre premier né. Adam le regarda tendrement, & lui serrant la main dans la sienne : Je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn ! sois béni de Dieu, ô mon premier né : que la grace du Seigneur soit toujours sur toi ; que ton cœur jouisse d'une paix tranquille, & ton ame d'un repos inaltérable. Ensuite Caïn se tourna vers son frère, & l'embrassa (comment eût-il pu ne le pas faire ? tous les autres l'avaient fait) : puis il sortit de la cabane ; mais ce fut pour aller se confiner dans l'enfoncement d'un bocage obscur, où accablé de mélancolie, il s'écria : Une paix tranquille,.... un repos inaltérable dans l'ame ! Eh comment aurais-je cette paix, ce repos ?.... N'a-t-il pas fallu que je demandasse la bénédiction, qui coulait volontairement de ses lèvres lorsqu'il s'est agi de bénir mon frère ? On me laisse mon rang de premier né : grand avantage ! Malheureux que je suis ! je n'ai de supériorité qu'en fait de misère & d'indifférence. C'est par lui que le Seigneur a envoyé du secours à notre père : tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auraient-ils de la considération pour moi, qui suis le rebut du Seigneur & de ses Anges ? Ils ne m'apparaissent pas à moi ; ils passent avec dédain sans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuise à travailler aux champs, & que la sueur coule sur mon visage basané : ils passent, & c'est pour aller le trouver, lui dont les mains délicates se jouent dans les fleurs, lui qui se tient

oisif près de son troupeau, lui qui verse quelques larmes qu'il a de trop, à l'occasion de ce que le soleil couchant colore de pourpre les nuages, ou que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur à moi d'être le premier né, puisque cet état ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction. Toute la nature lui sourit ; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage ; je suis en tout le seul malheureux. C'est en roulant dans son cerveau mélancolique ces noires pensées de haine & d'envie, qu'il errait dans le fond de ce bocage.

Le soleil se retirait derrière les monts d'azur, & teignait, en descendant sous l'horison, les nuées en couleur de feu, lorsqu'Adam de son côté parla ainsi : Le soleil se retire derrière les monts ; je veux aller devant la cabane, avant que le jour finisse, louer le Seigneur qui m'a secouru. Et il sortit de son lit plein de force & de vigueur. Eve & ses filles l'accompagnaient. Le soleil du soir répandait sur ces régions une lumière douce. Adam se jetta à genoux, & parcourant avec des yeux transportés la contrée ainsi éclairée : Me voici, dit-il à Dieu avec une fervente effusion de cœur, me voici, mon souverain Maitre, prosterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues ? Vous aviez atteint jusqu'à mes os, vous brûliez mes viscères comme un feu ; mais au milieu de mes souffrances mon ame s'est élevée au ciel, elle a mis sa confiance dans le Seigneur : le Seigneur m'a regardé du haut du ciel, & a exaucé nos prières ; aussi-tôt les douleurs ont cessé de me déchirer, la

force & la gaieté sont venues ranimer mes membres. La mort n'avait pas encore de droit sur ma cendre ; je devais encore te louer dans ce corps mortel ; & donner en ma personne à l'univers de nouvelles preuves de ta clémence & de tes miséricordes sur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon, depuis le crépuscule du matin jusqu'à celui du soir. Tant que mon ame sera entouré de son enveloppe terrestre, elle bégayera tes louanges & sa reconnaissance ; mais dès qu'elle en sera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout l'éclat de ta magnificence. O vous, Anges brillants de lumière, jettez les yeux sur cette demeure de pécheurs, ce séjour de la mort. Cette terre dont les fondements s'ébranlèrent, d'où le printemps disparut dès que le péché l'eut souillée, dès que Dieu eut détourné ses regards de dessus nous, cette terre est le théâtre des merveilles de sa bonté infinie. Soyez-en les témoins, & dans une sainte ivresse, louez-en l'Auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas ! ne peut qu'esquisser, que balbutier son ravissement. Je te salue, aimable soleil, je te salue, avant ton coucher. Lorsque tes rayons du matin commençaient à briller derrière les cèdres, je gémissais accablé par la douleur : lorsqu'ils éclairèrent ma cabane, je te saluai par des soupirs : lorsque le soir tes rayons brillent derrière les montagnes, prosterné à genoux, je rends graces au Seigneur, qui m'a déja secouru, qui a dissipé mes douleurs. Je vous salue, montagnes élevées ; & vous, collines répandues dans les plaines, mon œil vous verra

encore quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un & l'autre crépuſcule. Je vous ſalue, oiſeaux qui chantez les louanges de l'Éternel. Votre chant récréera encore mon oreille, il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous, fontaines murmurantes, mes membres ſe repoſeront encore ſur vos bords émaillés de fleurs, où le bruit de vos douces ondes fait naître un ſommeil bienfaiſant. Et vous, bocages, buiſſons, berceaux, je me promenerai encore ſous vos ombrages, vous verſerez encore votre agréable fraîcheur ſur ma tête, lorſqu'enſeveli dans de profondes méditations, j'errerai dans vos charmants labyrinthes. Je te ſalue, ô nature entière; mais j'adore uniquement ton modérateur tout-puiſſant, qui a ſoutenu mon vil limon prêt à s'écrouler.

C'eſt ainſi que le père des humains louait le Seigneur. La nature paraiſſait attentive à ſa prière, & les créatures ſemblaient le féliciter ſur ſon retour à la vie. Le ſoleil, ne donnant plus qu'une lumière adoucie, dardait encore ſes derniers rayons à travers les feuillages, prêt à aller ſe cacher derrière les montagnes : les fleurs diſtribuaient leurs parfums ſur les jeunes zéphyrs, comme pour les charger de les exhaler ſur lui; & les oiſeaux, comme à l'envie, lui donnaient l'agréable amuſement de leur doux gazouillement & de leurs folâtres badinages. Caïn & Abel arrivèrent ſous le feuillage, & virent avec une joie délicieuſe leur père rendu à leurs vœux. Sa prière finiſſait : il ſe leva & embraſſa ſa femme & ſes enfants : des larmes de joie coulaient de ſes yeux;

yeux : après quoi il s'en retourna dans sa cabane. Cependant Abel dit à Caïn : Mon cher frère, quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur, de ce qu'il a exaucé nos gémissements, & de ce qu'il nous rend notre précieux père ? Pour moi je vais à cette heure où la lune se lève, m'acheminer vers mon autel, pour y offrir au Seigneur en sacrifice le plus jeune de mes agneaux. Et toi, mon cher frère, es-tu dans la même idée ? Voudrais-tu aussi sur ton autel faire un sacrifice au Seigneur.

Caïn le regardant d'un air chagrin : Oui, dit-il, je vais aller aussi à mon autel offrir en sacrifice au Seigneur ce que la pauvreté des champs me donne. Abel lui répondit gracieusement : Mon frère, le Seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre.

Caïn répartit : Il est vrai, le feu tombera tout d'abord du ciel pour consumer ton holocauste : car c'est par toi que le Seigneur a envoyé du secours ; pour moi, il m'a dédaigné : mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice. Je suis aussi pénétré que toi de reconnaissance ; notre père rendu à nos vœux m'est précieux comme à toi : qu'au surplus le Seigneur agisse avec moi, misérable vermisseau, selon son bon plaisir.

Abel alors se jetta tendrement au cou de son frère, en disant : Ah ! mon frère, mon cher frère ! est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin de ce que le Seigneur

s'eft fervi de moi pour porter du fecours à mon père ? S'il s'eft fervi de moi, c'eft une commiffion dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frère, écarte, je t'en fupplie, ces fâcheufes idées. Le Seigneur, qui lit dans nos ames, fait bien y découvrir les penfées injuftes & les murmures fourds. Aime-moi comme je t'aime. Va offrir ton facrifice ; mais ne permets pas que des difpofitions impures en fouillent la fainteté, & compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces, & qu'il te bénira du haut de fon trône.

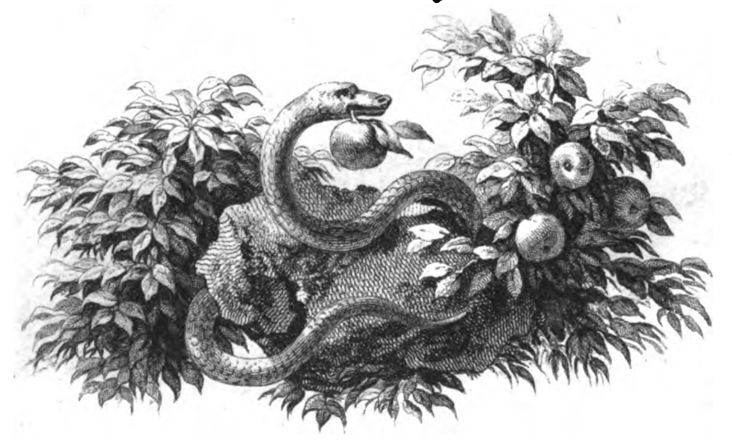
Cain ne répondit point : il prit le chemin de fes champs, & Abel, le regardant avec trifteffe, prit celui de fes pâturages, chacun s'avançant vers fon autel. Abel égorgea le plus jeune de fes agneaux, l'étendit fur l'autel, le parfema de branches aromatiques & de fleurs, & mit le feu à l'holocaufte ; puis échauffé d'une piété fervente, il fe mit à genoux devant l'autel, & fit à Dieu fes actions de graces, fe répandant en louanges les plus vives & les plus affectueufes. Cependant la flamme du facrifice s'élevait en ondoyant à travers les ombres de la nuit : le Seigneur avait défendu aux vents de fouffler, parce que le facrifice lui était agréable.

De fon côté, Caïn mit des fruits de fes champs fur fon autel, alluma fon facrifice, & fe profterna devant fon autel. Auffi-tôt les buiffons s'agitèrent avec un bruit épouvantable ; un tourbillon diffipa en mugiffant le facrifice, & couvrit le malheureux de flammes & de fumée. Il recula de l'autel en tremblant, & une voix terrible qui fortit de l'obfcurité

effrayable de la nuit, lui dit : Pourquoi tremble-tu, & pourquoi la terreur eſt-elle peinte ſur ton viſage ? Il en eſt encore temps, corrige-toi, je te pardonnerai ton péché ; ſinon ton péché & ſon châtiment te pourſuivront juſque dans ta cabane. Pourquoi hais-tu ton frère ? Il t'aime, te complaît & t'honore. La voix ſe tut, & Caïn ſaiſi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna à travers la nuit. Le vent furieux chaſſait encore après lui la fumée infecte du ſacrifice : ſon cœur friſſonnait, & une ſueur froide coula de ſes membres. Cependant, en promenant ſes regards, il vit dans la campagne les flammes du ſacrifice de ſon frère qui s'élevaient en tournoyant dans les airs. Déſeſpéré par cette vue, il tourna ſes regards ailleurs, & dit en grinçant les dents : Le voilà, le favori, qui offre ſon ſacrifice. Fuyez, mes yeux, ce ſpectacle outrageant : ſi j'en étais plus long-temps le témoin, toute la rage des enfers entrerait en mon cœur ; non, je ne pourrois pas m'abſtenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection. Mais tournons notre fureur ſur nous mêmes. Venez, ô mort, ô deſtruction, venez finir les maux d'un infortuné. Ah, mon père ! faut-il que tu ayes péché ! Je devrais peut-être me préſenter à tes yeux avec ce pâle déſeſpoir peint ſur mon viſage, afin que tu viſſes le comble de ma miſère, afin que tu preſſentiſſes tous les malheurs de tes deſcendants. Non, ſoyons malheureux ſeul, & ne nous vengeons pas ſur un père, en lui préſentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le ſaiſirait, il en expirerait en ma préſence, & j'en ſerais bien plus

malheureux. La colère du Seigneur s'eſt appeſantie ſur moi ; il m'a maudit, il me dédaigne : je ſuis la plus malheureuſe créature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les inſectes rampants ſont pour moi dignes d'envie. O Dieu miſéricordieux, ſi tu pouvais étendre ton indulgence ſur moi ! Laiſſe fléchir ta colére, ou me réplonge dans le néant.... Mais que dis-je, cœur endurci que je ſuis ! Si tu te corriges, m'a-t il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choiſis le pardon ou la misère, misère éternelle, misère inexprimable. Oui, j'ai péché ; oui, mes iniquités s'élèvent au-deſſus de ma tête, & te crient vengeance, ô Dieu juſte ! Que ta vengeance eſt juſte auſſi ! Plus on s'éloigne des voies de la perfection & de la ſageſſe, plus on devient malheureux. Il faut bien que je ſois coupable, puiſque je ſuis malheureux. Je les quitterai ces voies perverſes. Détourne tes yeux, ô mon Dieu, de deſſus mes iniquités paſſées ; préſerve-moi d'en commettre de nouvelles ; prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou.... anéantis-moi.

Fin du Chant troiſième.





A la vue de son crime, Caïn épouvanté, etoit d'une pâleur mortelle.

Le Barbier, l'ainé. Inv. 1792. L. M. Halbou Sculp.

CHANT QUATRIEME.

L'AIR était encore humide de la rosée de la nuit, les oiseaux assoupis gardaient le silence, & le soleil levant n'avait pas encore doré les sommets des montagnes & les brouillards errans du matin. Caïn sortait de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Mehala, sans savoir qu'il l'entendait, avait pleuré sur lui, & son occupation pendant la nuit entière avait été de lever les mains au ciel en priant & gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résonnait dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. O nuit odieuse, disait-il, quels sombres nuages rodaient autour de moi! Quel effroi! quelle terreur! Cependant mon imagination allait se calmer, mes visions affreuses allaient disparaître, lorsque ses sanglots & ses lamentations m'ont éveillé. Hélas! le sommeil ne me quitte que pour me plonger dans la désolation. Ne puis-je donc jamais jouir d'une heure de repos? Qu'avait-elle à pleurer sur moi? Elle ne sait pas encore que mon sacrifice a été rejetté. Ses pleurs m'accablent; je ne puis tenir à ses gémissements, à ses cris; ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un sourire d'approbation accompagne tout ce que fait mon frère; il n'y a que moi que la tristesse poursuit en tous lieux. Je t'aime, Mehala, je t'aime plus que moi-même: pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertumes le peu d'heures destinées à mon repos?

Il s'arrêta ſous un buiſſon qui par le pied tenait à un roc. O doux ſommeil, dit-il, rends-moi ici ta faveur bienfaiſante. Malheureux que je ſuis! fatigué juſqu'à l'épuiſement, je t'attendais dans ma cabane; & à peine avais-tu déployé tes douces aîles ſur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici ſans doute perſonne ne troublera mon repos, à moins que les êtres mêmes inanimés ne me pourſuivent juſque dans les retraites les plus écartées. O terre, qui, depuis ta malédiction trop ſévère, exiges des travaux ſi rudes.... travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus long-temps malheureux.... en ce moment au moins laiſſe-moi, par quelques inſtants de repos, réparer ma laſſitude extrême: je n'attends pas d'autre bonheur, & n'en connais pas de plus grand. Il dit, & ſe coucha ſur l'herbe parfumée, où bientôt le ſommeil déploya ſur lui ſes ſombres aîles.

Anamalech avait ſuivi ſes pas en ſecret, & ſe trouvait à côté de lui. Un profond ſommeil s'eſt emparé de ſes yeux, dit-il; je vais me coucher à ſon côté, & pour arriver à mon but, je troublerai ſon ame par des objets fantaſtiques. Venez, ſonges légers, ſecondez-moi, raſſemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur & l'égarement, l'envie à la dent corroſive, la colère emportée, & toutes les paſſions tumultueuſes. Ainſi dit l'eſprit impur, & il ſe blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeait, un bruit épouvantable ſe fit entendre ſur la cime des montagnes; un vent mugiſſant agitait les buiſſons, & rabattait les boucles des cheveux de Caïn le long de ſon front & de ſes joues. Mais en vain les

buiſſons mugirent, en vain les boucles de ſes cheveux battirent ſon front & ſes joues; le ſommeil s'était appeſanti ſur ſes yeux, rien ne put les lui faire rouvrir.

Il vit en ſonge une vaſte campagne parſemée de pauvres chaumières. Il vit ſes fils & ſes petits-fils diſperſés dans la plaine, où ils s'expoſaient réſolument au ſoleil du midi qui dardait ſes rayons brûlans ſur leurs cous hâlés. Aſſidus à leurs durs travaux, tantôt ils recueillaient les fruits néceſſaires à leur ſubſiſtance, tantôt ils préparaient la terre à recevoir de nouvelles ſemences, ou courbés dans les ſillons, ils s'enſanglantaient les mains à extirper les ronces épineuſes qui étouffaient leurs grains naiſſans, & en interceptaient la nutrition; tandis que leurs femmes, plus réſidantes dans les cabanes, préparaient des ſobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, ſon fils aîné (car il voyait diſtinctement dans ce ſonge), il vit Eliel ſoulever de terre en gémiſſant, un peſant fardeau, & le charger ſur ſes épaules : la ſueur coulait ſur ſon viſage rembruni, & la triſteſſe était peinte dans ſes yeux. Que cette vie eſt malheureuſe! diſait-il, accablé par le faix; qu'elle eſt remplie de peines & d'incommodités! Que la malédiction eſt rudement appeſantie ſur les fils de Caïn! Celui qui créa cette terre les a-t-il tous bannis de ſes yeux après la malédiction? ou la malédiction n'a-t-elle ſu frapper que les enfants du premier né? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parents nous ont exclus, ne nous laiſſant de libre que ces déſerts arides; là-bas où ils repoſent voluptueuſement à l'ombre des bocages, la nature ſemble avoir

consacré toutes ses productions à leur molle paresse. Toutes les consolations, les adoucissements, les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux ; notre partage à nous est l'indigence & le travail. A ces mots Eliel, toujours chargé de son fardeau, se traîne vers la cabane. Caïn vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversaient en serpentant des ruisseaux d'eau vive. Dans leur course vagabonde ils s'avançaient jusque sous les cintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets touffus, & le long des routes bordées d'arbres. Leur onde réfléchissait les couleurs éclatantes de divers fruits ; & après avoir erré long-temps à travers des gazons fleuris, ils finissaient par aller se confondre avec des étangs tranquilles & ombragés. Ici dans un bois de citronniers folâtraient des zéphyrs rafraîchissans ; plus loin un bocage de figuiers déployait son vaste ombrage sur les tendres fleurs. Ce séjour réunissait dans la réalité tous les agréments dont il a plu à la fable de décorer la belle vallée de Tempé & l'agréable région de Gnide, où s'élevait en l'honneur de Vénus un temple magnifique sur de brillantes colonnes. Caïn vit dans son rêve des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute & brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat, couronné de fleurs, fredonnait une chanson tendre auprès de sa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là de jeunes garçons beaux comme les Amours, & de jeunes filles belles comme les Graces s'assemblaient sous la voûte d'un treillage garni de chevre-feuille & de myrte. Alors de doux breuvages pétillaient dans des coupes d'or, & des fruits

fruits délicieux brillaient ſur des tables couvertes de fleurs, tandis que des chants agréables & des inſtruments harmonieux retentiſſaient alentour. Il lui ſembla qu'un jeune homme ſe levait au milieu de l'aſſemblée. Que tout vous proſpère, mes bien-aimés, dit-il à ſes compagnons, que tout vous proſpère; & pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce que j'ai à vous dire. La nature, il eſt vrai, nous ſourit, elle a raſſemblé tous ſes charmes autour de notre demeure; mais elle ne laiſſe pas d'exiger de nous des ſoins & du travail, travail & ſoins trop pénibles pour nous qui nous ſommes conſacrés à des occupations plus douces. Il ſerait dur pour nos mains accoutumées à toucher les cordes ſonores de la lyre, de cultiver les champs; & nos têtes, qui tous les jours repoſent à l'ombre couronnées de roſes, ne ſçauraient endurer l'ardeur brûlante du ſoleil. O mes bien-aimés, je vais vous confier des penſées qui, je crois, m'ont été inſpirées par un ange protecteur. Lorſque l'obſcurité de la nuit ſera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs; & quand haraſſés des travaux de la journée, ils ſeront enſevelis dans un profond ſommeil, allons les ſurprendre, les lier, & menons-les priſonniers dans nos demeures, afin que ces hommes groſſiers, qui ne ſont pas comme nous initiés dans les beaux arts, ſupportent ſeuls les travaux de la campagne, & que leurs femmes & leurs filles ſoient employées à ſervir les nôtres. Mais je vous l'ai dit, choiſiſſons la nuit pour cette expédition. Il eſt pourtant vrai que nous leur ſommes ſupérieurs en nombre: mais qu'avons-nous beſoin de riſquer de dangereux combats?

Ainsi parla le jeune homme, & la foule témoigna son applaudissement par des acclamations de joie. Aussi-tôt une nouvelle scène vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutait déja. Il était nuit. Des cris d'épouvante & de désolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui, toutes en flammes, éclairaient les roches & les campagnes. A la lueur de l'embrâsement, il vit ses fils attachés, & leurs femmes & leurs enfans marchant devant les fils d'Abel, comme un troupeau timide d'agneaux bêlants.

Tel fut le songe de Caïn. Il en frémissait encore dans son sommeil, lorsqu'Abel, qui l'avait apperçu dans le bocage au pied du rocher, s'approcha de lui; & jetant sur lui des regards pleins d'affection, il dit, avec cette douceur qui lui était propre : Ah mon frère, puisses-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur gros de tendresse te puisse exprimer ses sentiments, & que mes bras puissent te serrer étroitement ! Mais plutôt modérez-vous, désirs empressés : retenez vos haleines, zéphyrs du bocage; & vous, petits oiseaux, ne fredonnez qu'à demi-voix, de peur d'interrompre ou de troubler le précieux repos de mon frère. Peut-être que ses membres fatigués ont encore besoin des influences restaurantes du sommeil. Mais..... comme le voilà étendu, pâle...... défait...... inquiet !...... La fureur paraît peinte sur son front. Eh pourquoi le troublez-vous, songes effrayans? Laissez son ame tranquille. Venez, images agréables; peintures des douces occupations domestiques & des tendres embrassements, peignez-vous à son esprit. Que tout ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la nature,

rempliſſe ſon imagination de charmes & de délices : qu'elle ſoit riante comme un jour de printemps ; que la joie ſoit peinte ſur ſon front, & qu'à ſon réveil les hymnes écloſent de ſes lèvres. A ces mots il fixa ſon frère avec des yeux animés d'un tendre amour & d'une attente inquiete.

Tel qu'un lion redoutable dormant au pied d'un rocher, qui, tout endormi qu'il eſt, glace d'effroi, par ſa crinière hériſſée, le voyageur tremblant, & l'oblige à prendre un détour pour continuer ſon chemin : ſi, d'un vol rapide une flèche meurtrière vient à lui percer le flanc, il ſe lève ſoudain avec des rugiſſements affreux, & cherche ſon ennemi en écumant de rage : le premier objet qu'il rencontre ſert de pâture à ſa fureur ; il déchire un enfant innocent qui ſe joue avec des fleurs ſur l'herbe. Ainſi ſe leva Caïn, les yeux étincelants & le viſage pâle de fureur. Un orage de colère ſe formait, la nuée était prête à crever : il frappa du pied contre terre : Ouvre-toi, ô terre, s'écria-t-il, ouvre-toi, & engloutis-moi profondément dans tes abymes. Je n'éprouve que des malheurs ; & pour comble d'horreur, ô fatale perſpective ! je vois que le ſort affreux qui me pourſuit doit être un jour tranſmis ſur la tête de mes enfants. Mais non, tu ne t'ouvriras pas, je t'implore en vain ; le vengeur tout-puiſſant t'en empêchera : il faut que je ſois miſérable ; il le veut ; & de peur que mes maux futurs ne me laiſſent jouir du préſent, il écarte lui-même le rideau pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Maudite ſoit l'heure à laquelle ma mère, en m'enfantant, a donné la première preuve de ſa triſte fécondité !

Maudite ſoit la région où elle a ſenti les premières douleurs de l'enfantement! Périſſe tout ce qui y eſt né! Que celui qui veut y ſemer perde ſes peines & ſa ſemence, & qu'une terreur ſubite faſſe treſſaillir tous les os de ceux qui y paſſeront!

Telles étaient les imprécations du malheureux Caïn, lorſqu'Abel, pâle comme on l'eſt au bord du tombeau, riſqua de s'avancer à pas chancelants. Mon frère? lui dit-il d'une voix entrecoupée par l'effroi..... Mais non..... Dieu!..... je friſſonne..... Un des ſéditieux réprouvés, que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a ſans doute emprunté ſa figure, ſous laquelle il blaſphême..... Où eſt-il mon frère? Ah! fuyons! Où eſt-tu, mon frère, que je te béniſſe?

Le voici, s'écria Caïn avec une voix de tonnerre, le voici, beau favori, mignon chéri du vengeur éternel & de toute la nature, toi dont la race de vipère ſera un jour la ſeule heureuſe dans le monde: car il le faut bien. Il était juſte qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe bénie, des ſerviteurs ſoumis, des bêtes de ſomme, afin que ces hommes délicats n'épuiſaſſent pas à des travaux rudes, des corps conſacrés à la volupté...... Ah! toute la rage de l'enfer eſt dans mon cœur. Ne pourrai-je.....

Caïn! mon frère! dit Abel en l'interrompant, avec une émotion dans la voix, & une altération dans le viſage, qui exprimaient tout à-la-fois ſa ſurpriſe, ſon inquiétude & ſon affection, quel ſonge affreux a troublé ton ame? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embraſſer, pour te bénir avec le jour naiſſant: mais quelle tempête intérieure

t'agite ? que tu reçois mal mon tendre amour ! Quand viendront, hélas ! les jours fortunés, les jours délicieux où la paix & l'amitié fraternelle rétablies feront revivre dans nos ames le doux repos & les plaisirs rians, ces jours après lesquels notre père affligé & notre tendre mère soupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn, tu ne comptes donc pour rien ces plaisirs de la réconciliation, auxquels tu parus toi-même être sensible, lorsque, tout transporté de joie, je volai dans tes bras ? Est-ce que je t'aurais offensé depuis ? Dis-moi si j'ai eu ce malheur. Mais tu ne cesses pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de sacré, laisse-toi calmer, souffre mes innocentes caresses. Tout en disant ces derniers mots, il se mit en devoir d'embrasser les genoux de Caïn. Mais celui-ci recula en arrière :.... Ah serpent ! dit-il, tu veux m'entortiller !.... Et en même temps ayant saisi une lourde massue qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses pieds, le crâne fracassé. Il tourna encore une fois ses regards sur son frère, le pardon peint dans les yeux, & mourut. Son sang coula le long des boucles de sa blonde chevelure, aux pieds mêmes du meurtrier.

A la vue de son crime, Caïn épouvanté était d'une pâleur mortelle ; une sueur froide coulait de ses membres tremblans. Il fut témoin des dernières convulsions de son frère expirant. La fumée de ce sang qu'il venait de verser montait jusqu'à lui. Maudit coup ! s'écria-t-il. Mon frère !.... réveille-toi.... réveille-toi, mon frère ! Que son visage est

pâle ! que ſon œil eſt fixe ! comme ſon ſang inonde ſa tête ! . . . . Malheureux que je ſuis ! . . . . Ah qu'eſt-ce que je preſſens ? . . . . des horreurs infernales. Son déſeſpoir lui faiſait pouſſer des hurlemens. Il jeta loin de lui la maſſue ſanglante, & de ſon poing fermé il ſe frappait violemment le front : puis ſe baiſſant ſur la malheureuſe victime de ſa rage, il voulut la relever de terre. Abel!.... mon frère!.... criait-il au cadavre ſans vie, Abel ! réveille-toi.... Ah ! l'horreur des enfers vient me ſaiſir. Comme ſa tête dégouttante de ſang eſt penchée ! quelle défaillance ! . . . . O mort ! . . . . c'en eſt donc fait pour toujours ! mon crime eſt ſans remède. Où fuir ? & comment fuir ? Mes genoux chancelans ſe refuſent à moi. Puis pouſſant des hurlemens effrayants, il ſe traîne languiſſamment dans le bocage voiſin.

Le ſéducteur, d'un air triomphant, ſe tenait près du mort, avec une orgueilleuſe alégreſſe. Il ſe dreſſe fiérement ſur ſon corps giganteſque. Son aſpect était auſſi effrayant que la noire colonne de fumée qui s'élève de décombres à demi conſumés d'une cabane ſolitaire, dont les habitants travaillaient paiſiblement dans les champs, tandis que la flamme dévorait toutes leurs commodités domeſtiques, toutes leurs richeſſes. Anamalech ſuivit le criminel des yeux avec un ſouris infernal; puis jetant ſur le cadavre un regard de complaiſance : Quel doux ſpectacle ! dit-il : qu'il eſt agréable de voir pour la première fois la terre abreuvée de ſang humain ! Je n'ai jamais vu couler avec autant de plaiſir les ſources ſacrées du ciel, avant cette époque fatale où le

maître de la foudre nous en précipita : jamais les harpes harmonieuſes des archanges n'ont réſonné à mes oreilles avec autant de charmes que ce râlement, que ces derniers ſoupirs d'un frère aſſaſſiné par ſon frère. O toi, la plus moderne des productions divines, magnifique & dernier chef-d'œuvre ſorti de la main toute-puiſſante du Créateur, comme te voilà étendu ridiculement! Leve-toi, beau jeune homme, ami des anges, leve-toi; le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adoration. Mais il ne ſe meut point. C'eſt ſon propre frère qui l'a étendu là avec ſi peu de ménagement. Que dis-je? c'eſt moi-même qui ai conduit le bras du fratricide Caïn. C'eſt par de nouvelles actions, dont Satan lui-même s'honorerait, que j'entends me diſtinguer parmi la claſſe obſcure des démons.... Il eſt temps que je m'en retourne au pied des trônes infernaux: qu'il me ſera doux d'entendre les cris d'alégreſſe célébrer mes louanges! Là, tandis que les voûtes de l'abyme retentiront d'applaudiſſemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obſcure d'eſprits malheureux qu'aucune entrepriſe d'éclat n'a encore anoblis. Dans ſon triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer ſa victime: mais les traits hideux du déſeſpoir diſſipèrent tout-à-coup ſon ſouris ironique, & effacèrent l'orgueil imprimé ſur ſon front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le ſaiſir, & une mer de tourmens ſe déborda ſur lui. Alors il maudit l'heure de ſon exiſtence, il maudit l'éternité pleine de tourmens, & s'enfuit.

Cependant les derniers ſoupirs du mourant & ſes derniers

gémiſſements étaient montés devant le trône du Tout-puiſſant, & demandaient vengeance à la juſtice éternelle. Le tonnerre ſe fit entendre du lieu très-ſaint; les harpes d'or ceſsèrent de réſonner, l'alleluia éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit ſous les voûtes élevées du ciel. A ce bruit formidable ſuccéda la voix majeſtueuſe du Très-haut, ſortant de la nuée d'argent qui environne le trône. Elle appella un archange. L'eſprit de lumière s'avance, ſe voilant la face de ſes ailes éclatantes, & Dieu dit : Voilà que la mort a pris ſa première proie ſur l'eſpèce humaine. Ta fonction ſera déſormais d'aſſembler les ames des juſtes. J'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorſqu'il tomba. Dorénavant tu te tiendras à côté du juſte que glace la froide ſueur de la mort, pour l'aſſurer de ſa béatitude éternelle, dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante ſur ſa vie paſſée, redoute ſa ſéparation. Tu calmeras ſes frayeurs, & lui inſpireras la confiance : tu détourneras ſes yeux de deſſus ma juſtice rigoureuſe, pour ne les laiſſer tomber que ſur ma clémence. Va dès cet inſtant ſur la terre au-devant de l'ame du mort; & toi, Michel, accompagne ſon vol, & annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. Tel fut l'arrêt de l'Eternel; & le tonnerre retentit trois fois ſous les voûtes élevées du ciel. Auſſi-tôt les archanges traversèrent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleſte, & ayant paſſé rapidement les portes du ſéjour divin, qui s'étaient ouvertes d'elles-mêmes à leur aſpect, ils virent des ſoleils ſans nombre, & s'abattirent enfin ſur la terre.

Auſſi-tôt

Auſſi-tôt l'ange de la mort appela l'ame d'Abel de ſa dépouille ſanglante. Elle s'avança avec un ſouris gracieux. Les parties les plus ſpiritueuſes du corps la ſuivoient, & mêlées aux exhalaiſons balſamiques dérobées par les doux zéphyrs aux fleurs qui croiſſaient par-tout où portait l'éclat rayonnant de l'ange, elles environnaient l'ame, & ſe formaient en un corps éthéré. Elle vit avec un tranſport qu'elle n'avait jamais ſenti, l'ange qui venait au-devant d'elle.

Je te ſalue, dit l'Eſprit céleſte, avec un front où ſe peignait la bonté, je te ſalue, ô ame bienheureuſe dégagée de ta dépouille terreſtre. Reçois mes embraſſements. Que je me félicite d'être celui de tous les anges que Dieu a choiſi pour t'introduire dans la béatitude ! des millions d'autres eſprits t'y attendent. Conçois, ſi tu peux, ton bonheur, ce que c'eſt que de contempler Dieu face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il ſçait récompenſer la vertu. Que je t'embraſſe encore une fois, ô toi qui le premier as dépoſé la pouſſière qui t'enveloppait, pour te revêtir de lumière.

Permets que je t'embraſſe à mon tour, ami céleſte, reprit l'ame, qui reſta confondue avec l'ange par le ſentiment raviſſant de ſa béatitude. O quelle félicité inexprimable !.... Lorſque mon ame qui eſt ſortie de ſon limon y était encore attachée, & qu'à la clarté douce & bénigne d'une lune ſans nuage, j'allais tranquille & ſolitaire, méditant ſur les grandeurs de mon Dieu & ſur les charmes de la vertu ; élevé au-deſſus de moi-même par ces ſublimes objets,

j'éprouvais déja, ſans le ſavoir, un crépuſcule obſcur de la béatitude que je goûte à préſent. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus piquans, ces charmes de la vertu ! Combien les images des attributs divins ſe ſont agrandies à mes yeux ! Quelles penſées nouvelles !.... Elles ſont agréables comme la vue d'un beau jour de printemps, brillantes & ſublimes comme les aſtres qui roulent dans l'immenſité de l'eſpace. A ces mots l'ame embraſſa encore l'ange, & continua ainſi : Me voilà poſſeſſeur aſſuré de l'éternité. Je pourrai donc ne plus faire autre choſe que d'exalter les bontés de Dieu, qui récompenſe à jamais d'une félicité inexprimable celui qui aimait ce qui eſt beau & bon.

Ainſi s'entretenaient les deux bienheureux, ainſi leur amour réciproque s'épanchait en de tendres embraſſements. Viens, dit l'ange à l'ame, ſuis mon vol, quitte la terre : tu n'as rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y reſtent. Ne les regrette pas ; encore quelques années, & ils te ſuivront. Quant à préſent, les chœurs des archanges t'attendent ; réponds à leurs empreſſements. Viens prendre poſſeſſion de ces nouveaux amis ; viens célébrer avec eux dans de ſaints tranſports de joie le nom ſacré de l'Eternel.

Je te ſuis, reprit l'ame du juſte. Dans quel torrent de délices & de félicité tu m'emportes, cher & reſpectable ami, dont la nature eſt d'une excellence ſi ſupérieure à la mienne ! Et vous, mes bien-aimés que je laiſſe dans la pouſſière, quand un jour les années de votre vie ſe ſeront écoulées ſur vos têtes, quand l'heure de votre diſſolution ſera arrivée,

le célefte introducteur des ames ira au-devant de vous, & moi je tâcherai de l'accompagner : profterné au pied du trône du Très-Haut, je lui demanderai cette grace infigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures & faintes s'élancer de la fange où elles font enfevelies, dans le féjour de la béatitude ! Et toi, Thirza, ma chère & tendre compagne, je te reverrai auffi, quand tu auras long-temps pleuré fur mes offements : quand l'enfant qui ne commence qu'à balbutier, fera devenu auffi vertueux que toi fous ta conduite, tu fubiras la mort à ton tour. Quel raviffement quand alors ton ame, quittant fon corps glacé, viendra voler dans mes bras !

Ainfi parlait Abel, & s'élevant dans les airs, il commença à perdre la terre de vue. Cependant fon regard errant encore fur les cabanes, tomba par hafard fur fon frère. Le remords était empreint fur fon vifage. Il joignait les mains par-deffus fa tête, & levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche, il frappait à grands coups fa poitrine palpitante; puis plein d'un défefpoir inquiet, il fe jeta par terre dans le buiffon, & fe roula dans la pouffière. Des larmes de compaffion roulèrent dans les yeux du bienheureux; enfuite fon regard attendri fe détourna de cette fcène affreufe, & ne vit plus qu'une multitude d'anges qui s'étaient joints à fon conducteur. Les efprits tutélaires de la contrée, entaffés en groupe autour de lui, s'étaient fait une joie de l'efcorter par-delà les confins de l'atmofphère terreftre. Là, remplis d'un faint amour, ils embrafsèrent encore les céleftes voyageurs,

puis ils restèrent sur une nuée vermeille, accompagnant seulement par des hymnes leur vol à travers l'éther. La douce harmonie de la flûte & les sons argentins de la harpe se mêlaient à leurs célestes accens.

Il s'élève, chantaient-ils en chœur, le nouvel habitant des cieux, il s'élève vers sa patrie, plus beau, plus resplendissant que le printemps quand il vient sur la terre environné d'une sérénité délicieuse & de mille charmes riants. Rendez-lui hommage, brillantes constellations dispersées dans l'immensité de l'espace; rendez hommage par votre allégresse, à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphère opaque & maudite, d'avoir nourri de sa poussière des êtres pour le ciel! Quel éclat elle renvoie vers nous! Une verdure plus fraîche tapisse ses prairies, ses collines réfléchissent une lumière plus claire.

Il s'élève, le nouvel habitant des cieux, il s'élève vers sa patrie; des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel. Avec quel ravissement ils voient le premier du genre humain abandonner la terre pour prendre possession du ciel! Comme ils s'empressent à le couronner de roses qui ne se flétriront jamais! Qu'il va être heureux lorsqu'il se promenera dans les campagnes fleuries du ciel, lorsque sous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il se mêlera aux chœurs des esprits célestes pour louer avec eux celui qui est la seule source & le principe unique du bonheur!

Nous avions déja célébré par des cantiques le jour solemnel où l'ame de ce juste, descendue du ciel, entra dans son corps

pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croissait en force & en éclat, ainsi que les lis croissent dans un jardin de délices. Nous l'avons toujours accompagnée invisiblement. Quelle admirable uniformité de conduite! Nous avons vu toutes ses actions, tous ses voeux, les larmes qu'elle a versée. L'amour de la vertu était en tout son mobile & son guide. A présent qu'elle est échappée de sa prison d'argile, volez vers elle, esprits célestes, & couronnez-la de myrtes & de roses.

Voilà sa dépouille étendue sans mouvement, la voilà comme une fleur fanée. Reprends-la cette poussière, ô terre qui l'avais fournies : qu'elle produise chaque printemps des fleurs odoriférantes. A l'avenir nous célébrerons chaque année le retour de ce jour solemnel auquel le premier juste a quitté la terre.

L'hymne fini, les esprits tutélaires portés sur leur nuée brillante, se rabattirent sur la terre.

Caïn errait dans le bocage voisin : son désespoir le faisait courir çà & là. Il voulait fuir; mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne? Ainsi le voyageur qui poursuit avec d'horribles sifflements un serpent irrité, accélère en vain ses pas, & déploie inutilement sa force & son adresse pour l'éviter: bientôt l'animal vénimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille, de son corps souple & long, les reins & le cou, &, quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en dégager, lui enfonçant profondement son dard dans le sein, lui lance son poison mortel jusqu'au cœur. Quoi ! s'écriait Caïn,

j'aurais ſans ceſſe devant les yeux la préſence de mon frère ſanglant ! J'ai beau fuir ; quelque part où je porte mes pas, ſon ſang me ſuit. Que devenir ? où me cacher, malheureux que je ſuis ! Il me ſemble encore le voir tourner ſur moi ſon dernier regard, & ce regard me tue. Qu'ai-je fais ? O crime affreux ! tu me fais éprouver les ſupplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfants à naître..... Mais quel bruit entends-je ? Il ſemble que ce ſoient les gémiſſements d'un mourant. Encore ſi mes pieds, qui tremblent ſous moi, pouvaient m'emporter loin de lui, loin de ce ſang que je vois ruiſſeler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets ! Puiſſent mes genoux tremblants, teints du ſang de mon frère, m'entraîner, hélas, juſqu'au fond des abymes infernaux ! A ces mots il voulut fuir.

Un nuage noir s'abattit à ſes pieds avec un bruit épouvantable. Caïn, où eſt ton frère, dit une voix effrayante qui ſortait du nuage. Que me demande-t-on ? répond Caïn en bégayant. Mon frère ? Eh bien, mon frère, me l'avait-on donné en garde ? Et il recula en arrière, le viſage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre qui conſuma l'herbe & les buiſſons d'alentour, & des mêmes flancs ſortit un ange qui portait empreintes ſur ſon front les menaces du Seigneur. Dans ſa droite flamboyait un foudre : il étendit ſa gauche ſur le pécheur conſterné. Un nouveau tonnerre ſe fit entendre, & l'ange dit d'un ton de voix épouvantable : Arrête, tremble,

& écoute ta malédiction. « Qu'as-tu fait? dit le Seigneur. Le sang de ton frère crie vers moi : tu vas être maudit sur la terre, qui s'est ouverte, & a bu le sang de ton frère versé par tes mains. Tu auras beau la cultiver; elle sera toujours stérile pour toi, & tu y seras éternellement fugitif. » Une épouvante affreuse tenait le pécheur muet & immobile, la tête inclinée, & le visage fixé vers la terre : mais le fond de son ame était agité comme l'est l'impie athée quand Dieu, dans ses terribles jugements, faisant trembler la terre à ses yeux, il voit s'écrouler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abymer dans des gouffres profonds; quand il entend parmi le tumulte de la nature en désordre, les cris des mourants retentir à ses oreilles, & que de la terre entr'ouverte il s'élève de sombres nùages & des flammes alentour de lui : alors il se trouble, il chancelle, & tombe sur la terre ébranlée. Ainsi trembla le fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, & sans voix. Il essaya de parler, & ses lèvres ne purent proférer un seul mot; il bégayait, & n'osait élever ses regards. Mon forfait, dit-il enfin, est trop grand.... ah! beaucoup trop grand pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable! tu m'as maudit sur la terre, &.... où puis-je me cacher de devant ta face? Il faudra que je sois toujours errant & fugitif. Puisse le premier qui me rencontrera me tuer, & débarrasser la terre d'un infâme meurtrier!

« Qu'une vengeance sept fois plus terrible tombe sur celui qui te tuera, dit la voix tonnante. La sombre inquiétude &

les remords rongeurs empreints ſur ton front, te déſigneront aſſez pour que tous ceux qui t'envisageront puiſſent dire : Voilà Caïn le fratricide, & quitter promptement le ſentier que tes pieds errants auront tracé. » Ainſi l'ange annonça l'anathême au criminel, & diſparut. Des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignait; un tourbillon qui mit les buiſſons d'alentour en pièces, rendit d'horribles hurlements, tels que ceux d'un criminel qui ſe déſeſpère au milieu des ſupplices les plus affreux.

Caïn reſtait immobile, & le déſeſpoir peint dans les yeux. Des vents furieux agitaient ſa chevelure hériſſée : il leva ſes regards, couverts par des ſourcils épais, ému d'une crainte farouche, & s'exprima ainſi d'une voix tremblante : Que ne m'a-t-il anéanti, entiérement anéanti, pour qu'il n'y eût plus de trace de moi dans la création! Que ſa foudre ne m'a-t-elle atteint! que ne m'a-t-elle enfoncé dans les profondeurs de la terre! Mais il veut me réſerver à des châtiments ſans fin. Me voilà, dans cette attente, déteſté ſur toute la terre, en horreur à toute la nature.... en horreur à moi-même.... Ah! déja je les ſens, ces compagnes odieuſes du crime qui ne me quitteront plus, l'anxiété, le déſeſpoir, les remords.... qui me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver ſans ceſſe, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui, je les ſens. Maudit ſois-tu, bras trop obéiſſant qui as ſoulevé la maſſue pour le meurtre! puiſſes-tu ſécher ſur mon malheureux corps, comme une branche ſéche ſur l'arbre! Maudite ſoit l'heure à laquelle un ſonge ſorti de l'enfer

l'enfer m'a trompé ! Que les campagnes mugiſſent toutes les fois que le ſoleil renaiſſant te ramenera.... O nature ! que ne montres-tu par des ſignes hideux ton horreur pour moi ? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monſtre infernal de qui vient le ſonge qui m'a perdu, où es-tu, que je te maudiſſe ? Es-tu retourné aux enfers ? Ah puiſſes-tu y ſentir ſans fin ce que je ſens en cet inſtant ! Je ne puis te rien ſouhaiter de pis. Spectacle affreux ! je vois.... des tourbillons de flamme s'élever de l'enfer. Comme les démons jettent leurs regards ſur moi d'un air ſatisfait ! Ah ! triomphez, eſprits de ténèbres ; ſoyez contents, on ne peut pas être plus malheureux que je le ſuis.... Ou ſi vous pouvez encore ſentir la pitié, que mon état vous l'inſpire. Nul de vous ne ſouffre au fond des enfers ce que je ſouffre. Après ces mots Caïn s'était traîné vers une ſouche couchée à terre : il s'y aſſit ſans force & ſans voix. Il rêvait profondément, lorſque tout-à-coup, il s'écria en friſſonnant : Quel bruit entends-je près de moi ?.... C'eſt la voix d'Abel maſſacré. Ah ! j'entends ſes cris plaintifs ; voilà ſon ſang qui ruiſſelle ! O mon frère, mon frère ! par pitié pour mes tourments inexprimables, ceſſe de me perſécuter. Et il continua de reſter aſſis en pouſſant de profonds ſoupirs, ſans force & ſans parole.

Cependant le père des humains, accompagné de ſon épouſe, ſortit de ſa cabane. Avec quelle majeſté le ſoleil du matin lance ſes premiers rayons ! dit Eve. Comme il dore & éclaire le léger brouillard qui couvre au loin les cam-

pagnes ! Avançons dans cette belle contrée, & promenons-nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, & toi dans les champs. O mon bien-aimé, que la terre est belle, toute maudite qu'elle est ! Elle l'est autant (comparée au paradis que nous avons perdu, hélas, par ma transgression) que tu l'étais dans tes jours pleins d'innocence, en comparaison des anges qui venaient nous rendre visite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent; comme leur chants se font entendre de chaque buisson, de chaque colline; comme chaque animal domestique s'égaie autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accents joyeux, soit par des bonds récréatifs !

Adam lui répondit : O Eve, la terre est belle : quoiqu'elle soit maudite, elle porte pourtant toujours les traces visibles de la présence de Dieu, & de ses bontés infinies, que ni notre chute ni notre ingratitude n'ont pu tarir, quelque indignes que nous fussions d'en éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde & son indulgence propice sont supérieures à tout ce que notre langue faible & débile peut exprimer, à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusques dans les prés fleuris où le troupeau d'Abel foule la rosée; peut-être y trouverons-nous ce fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur.

Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, & des figues

choiſies parmi mes plus exquiſes, dans ce panier que voici. J'irai, me ſuis-je dit, trouver Caïn mon premier né; je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir lorſqu'après ſon travail il ira ſe repoſer à l'ombre de quelque arbre voiſin. Car je me flatte, cher époux, que le Ciel bénira tous les pas, toutes les démarches par où nous pourrons le guérir de cette noire idée à laquelle il s'attache, qu'il n'eſt pas aimé de nous.

Que tes tendres ſoins ſont attentifs, chère Eve! dit Adam. Je goûte comme je le dois tes ſages conſeils. Je le veux bien, allons trouver Caïn: qu'il ne diſe pas que nous ne chériſſons qu'Abel. Peut-être la ſérénité de ce beau matin rendra ſon cœur plus ouvert aux impreſſions de la tendreſſe. Tout en diſant ces derniers mots, ils doublèrent le pas; & Eve tenant toujours le panier à ſon bras, ils s'avancèrent tous deux vers la campagne en ſe donnant la main; & ils rediſaient en marchant: Quel bonheur ce ſerait ſi, dans ces inſtants favorables où la nature riante ſemble réveiller les ſentiments, nous lui en trouvions de conformes à nos déſirs!

Ils ſortaient de derrière un bocage, Eve la première. Qui eſt étendu là? dit-elle en reculant pleine d'effroi.... Adam.... qui vois-je étendu là?.... Ce n'eſt pas quelqu'un qui ſe ſoit mis à ſon aiſe pour repoſer; il a le viſage renverſé contre terre.... Cette blonde chevelure eſt celle d'Abel.... Adam! ah pourquoi eſt-ce que je friſſonne?.... Abel? Abel? réveille-toi, mon bien-aimé: tourne vers moi ton viſage gracieux, ce viſage où eſt peinte la tendreſſe filiale:

réveille-toi, cher fils, secoue ce sommeil qui me glace d'effroi. A ces mots ils s'approchèrent de plus près. Que vois-je? s'écria Adam; & il recula en frissonnant. Du sang!.... Il coule du sang de son front!.... sa tête en est inondée!.... O Abel, ô mon cher fils! s'écria Eve en lui soulevant le bras, que le froid de la mort avait déja roidi; & elle tomba pâle & à demi morte sur le cœur palpitant d'Adam. Ils étaient tous deux sans voix par l'effet du saisissement, lorsque Caïn, qui errait désespéré dans le bocage, sans savoir où tendaient ses pas, les tourna, par un triste hasard, du côté du mort; & voyant autour du cadavre le père immobile d'effroi, & la mère pâle & défigurée dans les bras de son époux: C'est moi qui l'ai tué, s'écria-t-il; tremblez, c'est moi. Maudite soit l'heure où tu m'as engendré, père des hommes! Et toi, femme, maudit soit l'instant où tu m'as mis au monde! C'est moi qui l'ai tué, répéta-t-il encore une fois, & il s'enfuit.

Ainsi qu'un couple d'amants unis par le sentiment de leurs perfections mutuelles, étant assis l'un près de l'autre; si dans le fort d'un orage survenu tout-à-coup, la foudre étend jusqu'à eux sa vapeur étouffante, ils restent appuyés l'un sur l'autre, toujours assis & paraissant toujours vivre, mais n'étant plus qu'une cendre inanimée: de même nos premiers parents restaient assis, pâles, muets & immobiles. On les eût crus morts, si ce n'est qu'ils tremblaient de tous leurs membres. Adam sortit le premier de cette funeste léthargie. Où suis-je? dit-il, d'une voix entrecoupée. Quel frisson me glace jusqu'aux viscères! Mon Dieu, mon Dieu! en quel état le voilà étendu!

Ah malheureux ! ah déplorable père que je ſuis ! Quelle horrible épouvante a frappé mon ame ! Elle met le comble à mon infortune. C'eſt ſon frère qui l'a tué ! Il l'a dit en nous maudiſſant, & s'eſt enfui ! Que n'achevez-vous, ô affreuſes images, de m'accabler ? Celui qui vient de me maudire eſt mon fils; celui qui nage ici dans ſon ſang eſt auſſi mon fils. Miſérable que je ſuis ! que de maux, que de tourments j'ai attirés ſur moi & ſur les miens ! O Abel, Abel !.... Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour ſentir toute l'étendue de tes malheurs ? Es-tu morte dans mes bras ? C'eſt donc moi, c'eſt moi ſeul qui reſte en proie à la déſolation. Cependant, ô mon Dieu ! je loue & bénis tes décrets. Mais je ſens le froid de la mort qui gagne le long de mes veines juſqu'à mon cœur palpitant; mes yeux s'éteignent. Tu différes, ô mort, de me frapper de ce que tu as de plus horrible. Qu'attends-tu ?.... O Dieu !.... O Abel.... le meilleur des fils ! Puis laiſſant retomber ſes regards ſur le cadavre, il pleura; une ſueur mortelle coulait avec ſes larmes. Tu te réveilles enfin, chère Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre ! Tes yeux ſe rouvrent, ils ſe tournent vers moi. Quel regard au milieu de tes larmes, ô compagne précieuſe de ma misère !

Adam, reprit Eve d'une voix mourante, le meurtrier ſe ſerait-il éloigné ? Je n'entends plus retentir ſes malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits.... Ah maudis-moi encore, fratricide féroce; mais ne maudis que moi. Malheureuſe que je ſuis, j'ai péché la première.... O Abel, fils ſi tendrement

aimé ! A ces mots elle ſe laiſſa tomber des bras d'Adam ſur le mort. Mon fils, mon cher fils! criait-elle en adreſſant la parole au cadavre refroidi. O Dieu ! ſes yeux immobiles ne ſe tournent plus vers moi. Mon fils, mon fils, réveille-toi. Hélas ! je l'appelle en vain ; il eſt mort. Voilà la mort, cette mort qui nous a été annoncée lorſque nous fûmes maudits après le péché. Mais, ô remords cuiſants, ô tourments inexprimables ! c'eſt moi qui ai péché la première. O toi, mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes eſt pour moi un reproche terrible : ce fut moi qui te ſéduiſis, qui te fis pécher. Demande-moi le ſang de ton fils, ô père éploré ! Malheureux enfants, redemandez-moi votre frère. Et toi, fratricide qui nous l'as ravi, maudis-moi, mais épargne ton père ; c'eſt moi qui ai péché la première. O mon fils, mon fils ! ton ſang s'élève contre moi : il m'accuſe, mère infortunée que je ſuis ! Elle ſe lamentait ainſi, & arroſait le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam regardant ſon épouſe avec des yeux remplis de douleur : Chère Eve, dit-il, tu fais ſouffrir à mon cœur des peines inexprimables. Ceſſe, je t'en conjure par nos malheurs, par cet amour ſi tendre que j'ai pour toi, ceſſe de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-même : ils me tourmentent, ils m'accablent. Nous avons péché l'un & l'autre, il eſt vrai ; les ſuites amères de notre prévarication ne nous en font que trop ſouvenir : cependant ce Dieu que nous avons offenſé, ce Dieu qui nous châtie, jette encore ſes regards d'enhaut ſur nos tribulations. Oui, mon Dieu, tu

nous permets sur cette terre maudite de t'implorer dans nos désastres; tu n'as pas entièrement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames, elle n'a de pouvoir que sur leurs dépouilles. L'ame survivra au corps; & si elle a été vertueuse, des récompenses éternelles l'attendent.... C'est sans doute une consolation, une très-grande consolation. Mais hélas ! massacré par son frère ! Ah Dieu ! c'est son frère qui l'a massacré !

Oui, cher fils, (s'écria Eve, & ses larmes recommencèrent) la mort t'a ouvert une issue pour sortir de cette vie de tribulation : ne devrions-nous pas souhaiter de te suivre ? Hélas nous restons en proie aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille sanglante ! Ces ris que faisait éclore la tendresse filiale, ont abandonné ses joues à présent flétries, livides & souillées de son propre sang : sa bouche ne nous entretiendra plus des discours des anges; son œil terne ne versera plus ces larmes de joie qu'il répandait lorsque je lui laissais voir les marques de cet amour inexprimable que m'inspirait sa vertu. Ah dans quel abyme de maux sommes-nous tombés ! O péché, péché, que tu es affreux à contempler ! sous quelles formes ideuses tu nous apparais ! Cher Abel, moi ta mère, ta malheureuse mère.... je la suis aussi de ton assassin : Abel, mon bien-aimé ! Et la parole lui manquant, elle resta étendue sans mouvement, sur le cadavre de son fils, glacé par la mort. Elle y demeurait sans donner aucune marque de sentiment, lorsqu'Adam interrompit ce silence en s'écriant : Comme me voilà aban-

donné ! Comme tout eſt déſert & lugubre autour de moi ! Toute la nature me ſemble avoir changé de face ; je ne vois plus dans ce qui m'environne qu'une conſternation générale. Il eſt mort, hélas, celui qui rempliſſait ma vie de conſolation, de doux plaiſirs, d'eſpérances heureuſes. Il n'eſt plus, le ſoutien ſur lequel ſe fondait tout mon eſpoir, il n'eſt plus. O toi cher Abel, eſt-il donc vrai que tu ſois mort ? Eſt-il bien vrai que ce ſoit Caïn .... ce monſtre fugitif, l'horreur de la nature, qui .... Grand Dieu, qui vois notre déſolation extrême, pardonne ſi nous nous lamentons, ſi nous nous traînons dans la pouſſière comme le vermiſſeau, (eh que ſommes-nous autre choſe devant toi ?) ſi nous nous traînons, dis-je, dans la pouſſière comme le vermiſſeau à qui le paſſant a écraſé la moitié du corps contre une pierre !

Ces mots finis, il demeura pâle & muet, comme une ſtatue qui repréſente la déſolation ſur un tombeau couvert de mouſſe & entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal : un ſilence effroyable, inquiet régnait alentour ; puis il ſe traîna vers Eve, & retira ſa main défaillante du cadavre, en la ſerrant ardemment contre ſon ſein. Eve, ma chère compagne, dit-il en ſe baiſſant vers elle, réveille-toi, chère épouſe, réveille-toi. Tourne ton viſage ſur moi ; retire-le de ce cadavre que tu as aſſez arroſé de larmes. Ne ſuccombe pas ſous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t-elle toute tendreſſe, tout ſouvenir pour moi, pour ton époux ? Ah lève ton viſage ſur moi, chère épouſe. Il eſt
juſte

juſte que nous ſentions les frayeurs inexprimables de la mort, les ſuites fatales de notre chute : mais de nous traîner avec abattement dans la pouſſière, c'eſt pécher ; il ſemble que ce ſoit reprocher à la juſtice éternelle de nous avoir trop punis. Laiſſe affaiblir, ô Eve, ce déſeſpoir exceſſif auquel tu t'abandonnes, de crainte que la miſéricorde divine ne nous juge indignes, par notre révolte, de toute eſpèce de conſolation. Eve auſſi-tôt détournant ſon viſage du cadavre, le tourna vers Adam ; puis levant au ciel ſes yeux humides de larmes : O Dieu, pardonne-moi, malheureuſe que je ſuis ! Pardonne-moi, ô mon époux, ô mon bien-aimé ! Ma douleur eſt inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi qui ſuis la cauſe du forfait que nous déplorons, du fratricide, de ce ſang verſé. Adam, ah laiſſe-moi pleurer ſur ta main, ſur ce cadavre ; laiſſe-moi mêler mes larmes à ce ſang.... Elle dit, & preſſa ſon viſage arroſé de larmes ſur la main d'Adam.

Ils pleuraient & ſe lamentaient ainſi tous deux appuyés l'un ſur l'autre, lorſqu'une figure éclatante traverſant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odoriférantes qui naiſſaient à chaque pas, marquaient les traces légères de ſes pieds ; ſon front ſerein annonçait la paix ; l'amitié conſolante était exprimée par la douceur de ſes yeux, & par les traits riants de ſa bouche & de ſes joues : un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine qui environnent l'aſtre de la nuit, ſe jouait en plis ondoyants ſur cette taille légère & déliée. Ainſi avançait la figure céleſte,

ranimant alentour toute la verdure de la contrée. Eve, dit Adam, lève tes yeux noyés de larmes, étouffe tes ſoupirs : vois cette figure céleſte s'approcher ; vois avec quel air d'affection & de bonté elle s'avance. Déja la conſolation porte ſon flambeau dans les ténèbres de ma détreſſe. Ne pleure pas, Eve ; lève-toi ; allons au-devant du céleſte meſſager. Eve s'appuya ſur ſon époux, & l'ange ſe trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort, mais bientôt il ramena ſes regards d'un air affreux ſur Adam & ſur Eve. L'éclat qui l'environnait illumina les deux époux ; puis il leur dit avec une voix douce & harmonieuſe : ſoyez bénis, ô vous qui pleurez ici près de la dépouille de votre fils ; ſoyez bénis. Le Tout-puiſſant a daigné me permettre de vous viſiter dans votre déſaſtre. Parmi les anges qui environnent les mortels ſur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi : toujours j'étais à ſes côtés, quand les ordres du Très-Haut ne m'obligeaient pas de m'en éloigner. Lorſque ſa belle ame portant juſqu'à l'enthouſiaſme ſon goût vif pour la vertu, s'épanchait en larmes de joie, ou en cantiques que les anges de la contrée répétaient dans leurs concerts, c'était moi qui lui inſpirait des penſées d'anges, au moins celles dont peut être ſuſceptible une ame enſevelie dans la pouſſière. Ne vous déſolez pas comme s'il n'exiſtait plus du tout : puiſque ſon ame, qui eſt immortelle, ſurvit, vous ne devez pas être inconſolables. La mort n'a fait que la dégager des liens accablants du corps : elle va jouir ſans obſtacle & ſans interruption, de tout ce que peut déſirer un

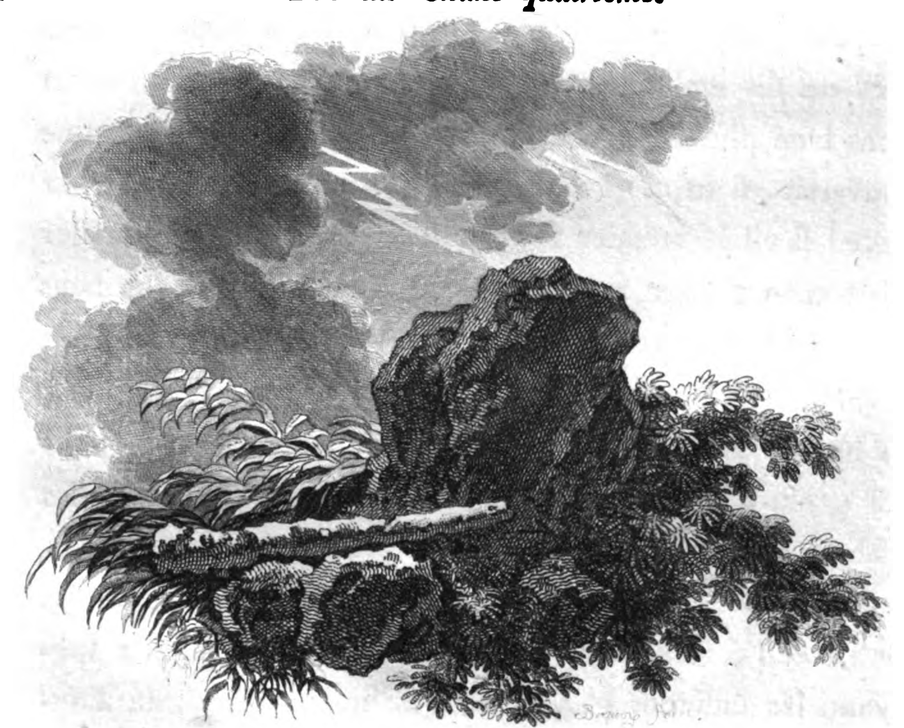
être vertueux, ſage, curieux des grandes vérités. Son bonheur eſt au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremiſe des ſens. Abel eſt avec les anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés; mais que votre douleur ne ſoit point inconſolable. Vous ne ſerez ſéparés de lui que peu de temps; bientôt la mort viendra vous enlever auſſi. Elle ſe préſentera, il eſt vrai, à chacun de vous ſous diverſes formes; mais vous la recevrez tous, ainſi que doivent faire des ames religieuſes, comme un ami long-temps attendu. Pour toi, Adam, voici ce que l'Eternel t'ordonne: « Rends ce corps corruptible à ſon origine, creuſe une foſſe, & couvre-le de terre. » Tels furent les diſcours de l'ange à Adam & à Eve. Il les enviſagea avec affection, & ſon regard arracha de leurs ames l'excès de la déſolation. C'eſt ainſi que l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué, lorſqu'après avoir long-temps foulé les ſables brûlants des déſerts, il eſt près de tomber en défaillance par l'ardeur de la ſoif; mais dès qu'il a puiſé dans la ſource cryſtalline qui coule avec un doux murmure, il ſe repoſe, plein de ſatisfaction, ſur les bords, & ſent ſes forces renaître: puis ſuivant ſon cours gazouillant qui le conduit dans une contrée agréable où la nature ſourit avec toutes ſes graces, il arrive enfin à la maiſon du père de famille, qui le reçois ſous un ombrage frais, & l'accueille avec largeſſe & bonté.

L'ame reconfortée par des ſentiments nobles & élevés, Adam jeta ſes regards ſur l'éclat éblouiſſant de l'ange. Nous

te bénissons, céleste ami, lui criait-il, tandis qu'il s'éloignait. O Dieu, que tu es propice & bienfaisant ! Tu jettes les yeux sur nous dans nos maux, & tu ordonnes aux anges de nous consoler. Quoi ! ramperons-nous dans l'abattement & le désespoir comme des réprouvés, lorsque ta présence nous environne de toutes parts, lorsque tu nous regardes gracieusement du haut de ton trône, lorsque les anges de la contrée recueillent nos moindres soupirs ? Notre ame se livrera-t-elle à la douleur sans vouloir recevoir de consolation ? Immortelle comme elle est, & marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui sied-il de s'affliger de ce que son court pélerinage est semé d'incommodités ? Nous devons, il est vrai, des larmes à notre bienheureux fils, nous sommes privés de ses embrassements dans cette vie ; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu, quelle joie mon ame éprouverait, si tu ne le bannissait pas entiérement de devant ta face ! Il est le premier sorti de mes reins, il est le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chère Eve, crois que si nous implorons Dieu pour lui sans nous rebuter, ce Dieu est assez bon pour exercer sur lui sa miséricorde. Si nous en doutions, nous serions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs ; indignes des promesses ineffables qu'il nous a faites lorsque prosternés dans le plus humble abaissement, nous attendions, non pas des promesses pour l'avenir, mais pour l'instant même un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, d'obéir aux ordres du Très-Haut : je vais porter ce cadavre à notre cabane, & rendre

à la terre la poussière du bienheureux. Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame se sent un peu soulagée de son abattement. Continue de me soutenir par tes consolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma faiblesse s'attache à toi comme le lierre à la tige des arbres. Adam prit le cadavre sur ses épaules, pleurant sous ce triste fardeau, & Eve sanglottait à son côté. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la cabane.

Fin du Chant quatrième.



Page III.



Cependant ils marchaient
à la lueur de l'Astre Nocturne,
Jettant ſouvent la Vue derriere eux

Dessiné par le Barbier l'ainé Peintre de l'academie — *Année 1792.* — *Gravé par Petit.*

CHANT CINQUIEME.

APRÈS un ſommeil troublé par de noires viſions, Thirza rouvrit ſes yeux à la lumière du jour. Elle quitta précipitamment ſon lit couvert de peau de bêtes. Ainſi ſe lève un voyageur à demi éveillé, qui, excédé de fatigue, s'était couché ſous le cintre d'un roc caverneux, lorſque ſon ange bienfaiſant lui a préſenté en ſonge que le roc fondait ſur ſa tête. Il ſe retire en tremblant, & entend avec effroi, l'inſtant d'après, le roc s'écrouler en éclats. Il y a laiſſé, en ſe ſauvant, le compagnon de ſon triſte voyage, & il ne ſçait pas encore que le malheureux eſt accablé ſous les ruines. Quels fantômes terribles, dit-elle, ont paſſé devant moi en ſonge! Quels ſpectres lugubres! Je ne ſçais rien qui leur reſſemble dans la nature. Graces te ſoient rendues, aimable clarté du jour; tu les as diſſipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés qui faites mes ſoins les plus agréables, vos parfums divers exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cervau fatigué. Et vous, ô joyeux habitants de l'air, vos tendres accents vont rétablir la ſérénité dans mon ame. Ma voix va ſe mêler à vos ramages; mes louanges & mes actions de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. « Créateur tout-puiſſant, » ſauveur propice, mon ame confondue par tes bontés n'ex- » prime qu'imparfaitement l'immenſité de tes bienfaits, & la

» grandeur de ma reconnoiſſance. Ta providence veille ſans » ceſſe, tandis que les voiles de la nuit & les pavots du » ſommeil ſont appeſantis ſur nos yeux. Ah que mes louanges » & mes actions de graces ſe mêlent avec celles de toute la » nature réparée! » A ces mots elle ſortit de la cabane, & s'avança vers les fleurs qui venaient d'être épanouies; les zéphyrs du matin leur raviſſaient leurs premiers parfums. Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette ſombre triſteſſe qui malgré moi me pénètre juſqu'au fond de l'ame? Je friſſonne intérieurement: qui peut me cauſer un ſerrement de cœur ſi extraordinaire? Il me ſemble voir des nuages obſcurs qui s'avancent ſous l'horizon en maſſes énormes, ſemblables à des montagnes: à leur aſpect toute la nature ſe tait, & les campagnes contriſtées frémiſſent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel? Chère moitié de mon ame, je cours me jeter dans tes bras, pourſuivie par des noirs ſoucis, comme on court à travers un bois épais & ſolitaire pour regagner la plaine, lorſqu'on eſt pourſuivi par la peur.

Et tout en diſant ces mots, elle doublait le pas, lorſque Mehala ſortant de ſa cabane, alla à ſa rencontre. Je te ſalue, ô ma chère ſœur, lui cria-t-elle. Où vas-tu avec tant de hâte? Pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement?

Je cours, dit Tirza, me jeter dans les bras de mon bien-aimé. Des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon ſommeil, & encore à préſent elles me pénètrent juſqu'au fond de l'ame, la ſérénité du matin ne les a pas diſſipées: mais

mais ce que n'a pu faire une belle aurore printanière, ce que n'a pu faire l'aſpect riant de la nature dans ſon plus grand éclat, la préſence de mon bien-aimé le fera; je cours me jeter dans ſes bras.

A ces mots l'épouſe de Caïn dit en ſoupirant : Hélas ! je n'ai pas cette douceur : je ne puis tirer de conſolation que de mon père qui m'aime, de ma mère qui me chérit auſſi, de toi, Thirza, & de ton époux. Oui, c'eſt près de vous que je dépoſe les ſoucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule ſur ma tête. La belle nature ne lui inſpire que de la mélancolie; il regrette les travaux qu'il lui faut ſupporter pour rendre ſes champs fructueux : mais ce qui me fait le plus gémir, c'eſt ſa haine invétérée contre ſon frère.

Mehala ſe mit à pleurer; & ſa ſœur pleurant auſſi, l'embraſſa tendrement, & lui dit : Que de larmes amères cette idée fait verſer à mon époux & à moi pendant les intervalles d'inſomnie que nos chagrins nous occaſionnent ! Notre reſſource eſt de lever nos mains au ciel, & d'implorer le Tout-Puiſſant. Ah puiſſe un rayon de ſa bonté diſſiper les ſombres nuages de ſon cœur où croît une odieuſe ivraie qui étouffe tout principe de vertu ! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, & le chagrin ne ternira plus le front de notre père, ni celui de notre tendre mère, que la dureté de leur fils ainé accable de douleur.

Mehala reprit en pleurant : Ah c'eſt là, c'eſt là auſſi le ſujet de mes prières. Hélas ! combien de fois m'arrive-t-il de paſſer plus de la moitié des nuits à pleurer avec ſanglots

pour mon époux, & à prier à voix baſſe le Seigneur de lui amollir le cœur ! Mais s'il arrive que ma prière & mes ſanglots s'exhalent aſſez haut pour le réveiller à mon côté, alors ſa voix foudroyante me glace d'effroi : il me reproche que je trouble ſon repos, l'unique bonheur que Dieu irrité lui laiſſe goûter ſur cette terre maudite. Hélas, Thirza ! voilà ce que je demande ſans ceſſe au Ciel, occupée dans la cabane aux affaires domeſtique. Mes jeunes enfants pleurent autour de moi en voyant couler mes larmes, & me demandent dans leur langage enfantin qu'ils accompagnent d'innocentes careſſes, pourquoi je pleure. Hélas, Thirza ! je dépéris par la douleur, comme une fleur à laquelle des arbres trop preſſés interceptent la roſée rafraîchiſſante & les rayons échauffants du ſoleil. Aujourd'hui encore, lorſqu'il eſt ſorti de la cabane avant l'aurore, ah qu'il était terrible ! Jamais la mélancolie n'avait été ſi fortement empreinte ſur ſon front; la fureur étincelait dans ſes yeux ſous l'abri de ſes ſourcils épais. En paſſant le ſeuil de la porte je l'entendais (& j'en friſſonnais d'horreur) je l'entendais s'exhaler en imprécations, & maudire l'heure de ſa naiſſance : c'eſt ainſi qu'il ſaluait l'aube matinale. Il eſt vrai, Thirza, comme tu en as été témoin pluſieurs fois, que ſes principes de vertu redevenant les plus forts, étouffent ces idées ténébreuſes, & rendent le calme à ſon ame. Alors il nous demande pardon de nous avoir offenſés. Mais hélas ! bientôt cette faible lueur ſe diſſipe, ainſi que dans les jours ſombres de l'hiver, le ſoleil perce avec peine l'épaiſſeur des nuages, qui bientôt ſe

rejoignent, & le cachent de nouveau à nos yeux. Espérons pourtant qu'à la fin la sérénité du printemps les écartera entiérement : ne cessons jamais de le demander à Dieu. Pour moi je nourris toujours cette espérance au fond de mon cœur.

Tandis que Mehala parlait, Thirza écoutait en pâlissant; du côté du bocage. Quels accents lugubres entends-je venir du côté des arbres? dit-elle toute frissonnante.... Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives. Ma sœur, c'est du côté de ces arbres.... Mehala, hélas ! cette scène désolante semble s'approcher d'ici.... O Dieu ! A ces mots Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam d'un pas chancelant sortait de derrière les arbres; il portait sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils. Eve, la tête penchée, marchait à côté de lui : tantôt elle tournait son visage flétri par la douleur, du côté du cadavre sanglant, tantôt elle l'enveloppait dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza était restée immobile dans les bras de sa sœur. Mehala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenait; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa faiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes unies par une tendre affection, sont allées ensemble, pendant une belle soirée de l'été, visiter les campagnes dorées d'épis vers le temps de la moisson; si la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverse : mais si revenus peu à peu de

leur frayeur, deux d'entr'elles voient à leur côté la troisième en cendre, elles retombent frappées d'un nouveau saisissement, plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut aussi la situation des deux filles d'Adam, lorsqu'en se réveillant elles virent le cadavre de celui qu'elles aimaient. Adam venait de l'étendre sur l'herbe, & retenait dans ses bras son épouse toujours prête à retomber à terre. Où suis-je? s'écria Thirza. O Dieu! où suis-je?.... Comme le voilà étendu!.... Abel! Ah pourquoi faut-il que je me sois éveillée!.... Lumière odieuse!.... ah malheureuse que je suis!.... Mehala, ah que je suis malheureuse!.... Le voilà étendu mort! O spectacle horrible! je suis frappée comme d'un coup de tonnerre.... Lumière odieuse, pourquoi faut-il que tu me sois rendue!

Thirza, s'écria Mehala d'une voix tremblante.... ah ne te laisse pas accabler de l'idée funeste qui me terrasse moi-même.... Ah Thirza! tu retombes encore!.... Réveille-toi, Thirza : approchons-nous : nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur : il n'est pas mort.... Approchons-nous; ta voix, tes embrassements le réveilleront.

Après ces mots les deux sœurs s'étant appuyées l'une sur l'autre pour se relever, se traînèrent tremblantes & sans force jusque vers le cadavre. O mon père, ô ma mère! Comme ils fondent en larmes!.... Quels frissons me saisissent! s'écria Thirza en se trouvant près du cadavre.... Abel!.... Abel!.... mon bien-aimé, cher époux, mon bonheur, ma vie, mon tout, réveille-toi.... Ah malheur extrême! tu ne

te réveilles pas ! Abel.... entends mes cris plaintifs, entends les cris de ton époufe. Puis elle fe précipita fur le cadavre, & voulut l'embraffer ; mais elle recula épouvantée en pouffant un cri aigu, après avoir vu la bleffure, & le fang qui lui couvrait le front. Elle était à terre, fans voix, fans mouvement, fans apparence de vie, pâle & froide comme un marbre inanimé. Le défefpoir était peint dans fes yeux ouverts & fixes. Mehala pleurait à côté d'elle, & les mains jointes, elle levait vers le ciel fes yeux noyés de larmes, qu'elle rabattait de moment à autre vers le cadavre.

Adam fentit fa douleur augmentée par celle de fes filles, & effaya de les confoler. O mes bien-aimées, ô Mehala, ô Thirza, leur dit-il, que ne puis-je appaifer vos maux ! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes confolations. Pendant que nous pleurions nous-même, défefpérés auprès de ce cadavre, Eve & moi, un ange revêtu d'une beauté célefte eft venu à nous, ayant commiffion d'enhaut pour nous confoler. « Pleurez, nous a-t-il dit, mais ne foyez pas inconfolables. Vous ne devez pas le regarder comme n'exiftant plus du-tout. Remettez à la terre cette pouffière qui a fervi d'enveloppe à fon ame. Quant à l'ame même, la voilà dégagée des liens du corps : celui qu'elle animait eft plus heureux que ne peut le concevoir une ame encore environnée de fon limon terreftre. Vous ne ferez féparés de lui que pour un court efpace de temps, après lequel lui étant réunis, vous goûterez avec lui des torrents de délices, dont les fens

charnels & grossiers ne sauraient vous donner une idée. » Ah mes biens-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconsolables.

Tandis que Thirza restait toujours sans mouvements & sans voix, l'épouse de Caïn, joignant ses mains au-dessus de sa tête, exprimait sa douleur en ces termes : O mon père, est-ce que tu voudrais nous interdire les pleurs ? Quelle vue affreuse que ce cadavre tristement étendu ! O toi, notre consolation, notre joie, ô Abel ! tu nous es donc ravi pour toujours ! & notre occupation la plus douce sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort ! Oui, te voilà en possession de cette béatitude dont l'attente t'a fait verser tant de saintes larmes, & après laquelle je soupire à présent plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte dans ce triste exil où nous vivons. Tu nous as été enlevé, & notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure désirée de notre mort. Caïn, Caïn, où étais-tu lorsque ton frère est mort ? Ah si du moins, avant qu'il eût rendu le dernier soupir, tu l'avais embrassé avec une tendresse fraternelle, si tu avais alors imploré le secours de ses saintes prières, avec quelle affection il t'aurait encore serré dans ses bras défaillants, & béni de ses lèvres mourantes ! Quelle douce consolation, quel heureux soulagement c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais .... ô ma mère .... quelle nouvelle douleur te rend défaillante ? .... Tu te tais .... tu parais frissonner d'horreur .... Mon père, quelle consternation se répand sur ton visage ! Funeste pressentiment ! Où est-il ? Le savez-vous,

ô mon père? le ſavez-vous, ma mère? Où eſt Caïn? où eſt mon époux?

Eve abattue s'écria : Qui ſait juſqu'où le pourſuit la vengeance divine? Ah Dieu! le malheureux! C'eſt.... Mais que vais-je dire? je tremble de parler.... Malheureuſe mère que je ſuis! Affreuſe & déteſtable idée, ne tourmente que moi, déchire mon ſein comme le feu de l'enfer. Ah mère infortunée! pourquoi... Mehala ſaiſie s'écria : Laiſſe éclater ô ma mère, laiſſe éclater ſur moi le fatal orage : auſſi bien mes ſoupçons m'arrachent déja les entrailles. O mon père, ô ma mère, ne m'épargnez plus. Caïn aurait-il.... Ah parlez, je vous en conjure.... Il l'a tué, Mehala, Thirza, il l'a tué s'écria Eve ; & auſſi-tôt l'excès de ſa douleur lui ôta l'uſage de la parole.

L'épouſe de Caïn était frappée d'une terreur muette : ſes yeux immobiles ne verſaient point de larmes, une ſueur froide coulait de ſon front, ſes lèvres décolorées tremblaient, puis elle s'écria : Il a tué Abel! Caïn mon époux a tué ſon frère! O crime horrible!.... Où es-tu, fratricide? où.... où ton forfait te pourſuit-il?.... Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frère? N'exiſtes-tu plus, malheureux? Ou ſi tu exiſtes, où es-tu à préſent? quelles contrées le déſeſpoir te fait-il parcourir? Ainſi ſe lamentait Mehala en s'arrachant les cheveux.

Barbare fratricide! s'écria Thirza. Ah!.... comment a-t-il pu maſſacrer ce bon, ce vertueux frère, qui ſans doute, ſous le coup mortel l'aura regardé avec des yeux pleins

d'amour ? Ah Caïn ! maudit.... maudit ſoit.... O ma ſœur, ô Thirza, ne le maudis pas, s'écria Mehala, ne le maudis pas : c'eſt ton frère, c'eſt mon époux. Implorons bien plutôt la miſéricorde de Dieu ſur lui. Je ſuis ſûre qu'en tombant enſanglantée, la ſainte victime de ſa fureur a jeté des regards de compaſſion ſur lui; qu'elle l'a béni; & qu'à préſent proſternée devant le trône de l'Eternel, elle demande grace pour lui. Ne le maudis pas, Thirza, ne maudis pas ton frère; que nos prières s'élèvent de la pouſſière, & ſe joignent à celles du bienheureux.

Où m'emporte l'excès de mes maux? repartit Thirza. Je ne l'ai pas maudit, Mehala, je ne l'ai pas maudit. Le malheureux!.... A ces mots elle tomba ſur le cadavre : elle baiſa ſes joues inondées de ſang, & ſes lèvres froides & livides. Elle demeura long-temps enſevelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : A que n'ai-je pu, lorſque tu tombais, baiſer encore tes lèvres pâles, entendre encore de ta bouche les expreſſions de ton amour ! Ton œil mourant ſe ſerait encore tourné vers moi; peut-être.... (& plût à Dieu que cela me fût arrivé !) peut-être aurais-je expiré en t'embraſſant pour la dernière fois. Que ne puis-je encore à préſent te ſuivre ! que mon corps n'eſt-il étendu ſans vie à côté du tien ! Mais je te ſurvis, hélas ! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux qui me fûtes ſi agréables, vous m'inſpirerez déſormais la terreur; je croirai vous entendre me redemander celui qui ſous vos cintres ombrageux m'embraſſait avec de ſi vifs

transports,

transſports. Les fontaines murmurantes me paraîtront gémir de ſa perte. Pauvre délaiſſée ! je ne vais plus faire que pleurer mon déſaſtre, ſoit à l'ombre des bocages, ſoit ſur le bord des ruiſſeaux. Il m'échappe, hélas ! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu ! .... je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces joues livides, ce ſang qui teint ſon front. Ah coulez, mes larmes, coulez ſans meſure ſur ce corps flétri. Hélas ! c'était, par ſa beauté, le plus digne logement d'une ſi belle ame. Il m'honorait trop en deſcendant juſqu'à m'embraſſer. Comme la vertu y brillait par des traits viſibles qui la rendaient aimable ! Comme elle éclatait dans ſes yeux ! comme elle ſouriait ſur ſes joues & ſur ſes lèvres ! Maintenant elle s'eſt échappée de ce corps, trop pure, trop ſainte pour commercer avec les mortels, & particuliérement avec moi. Ah coulez, mes larmes, coulez ſans meſure ſur cette enveloppe flétrie, juſqu'à ce que mon ame empreſſée de le rejoindre, laiſſe ſa pouſſière auprès de la ſienne.

C'était ainſi que Thirza ſe lamentait, arroſant le cadavre de ſes larmes. Eve ſentit ſa douleur augmenter par celle de ſes filles. O mes enfants ! s'écria-t-elle, je ne ſuis pas moins ſenſible à votre affliction qu'à la mienne propre. Vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes ſont pour moi des reproches rongeurs..... Elles me rappellent que c'eſt moi qui ai introduit le péché, la malédiction & la mort dans le monde. Ah pardonnez-moi, mes enfants, pardonnez à votre malheureuſe mère qui vous a enfantés avec douleur. Ses filles

attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement : O Eve, notre mère, par cette douleur même que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine & la nôtre, cesse d'aggraver nos tourments par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes & nos soupirs. Ah si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperait de notre sein & de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, au cri de la nature ? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs. Elles tenaient encore embrassés les genoux de leur mère, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsqu'Adam prit la parole en ces termes : O mes bien-aimées, ne différons pas plus long-temps d'accomplir les ordres de l'Eternel ; rendons à la terre, d'où elle provenait, cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes & de nos lamentations. Le temps, qui guérit tout, & la raison victorieuse adouciront notre douleur : elle sera comme les soupirs d'une épouse après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre, reprit Thirza (& elle tourna en pleurant ses regards sur son père) : mais permets-moi, ô mon père, ajouta-t-elle, de pleurer encore sur lui, & tu le rendras ensuite à la terre. Ayant dit ces mots, elle se jeta les bras ouverts sur le cadavre.

Cependant Adam creusa une fosse dans la terre, & Eve & Mehala se tinrent éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites arrivèrent les jeunes enfants de Caïn, qui s'ache-

minaient vers la triste scène, se tenant par la main. O mon cher Josia, s'écria Eliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous? Approchons-nous. Que vois-je? c'est Abel!.... Comme le voilà étendu! comme il est pâle & défait! comme sa chevelure est ensanglantée! C'est ainsi, mon frère, c'est ainsi qu'est étendu un agneau qu'on a égorgé pour le sacrifice. Mon cher Eliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure sur lui, & comme il tient son œil immobile sans tourner ses regards sur elle? Retirons-nous de là, je frissonne, cette vue m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mère éplorée. A ces mots les enfants s'étant approché d'elle, lui prirent la main en la regardant tristement. O ma mère, lui demandèrent-ils, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi Abel est-il étendu là comme un agneau de sacrifice? Mehala embrassa ses enfants, & les regardant d'un air douloureux, elle leur dit, mes chers enfants, la mort a tiré son ame de la poussière, & l'a portée dans le séjour qu'habitent les anges, pour y jouir des félicités éternelles. Il ne se réveillera donc plus? reprit le jeune Eliel pleurant avec sanglots: il ne se réveillera plus, lui qui nous aimait si tendrement, qui nous tenant sur ses genoux Josia & moi, nous apprenait de beaux cantiques, nous entretenait de Dieu, des anges, des merveilles de la nature? Quoi! il ne se réveillera jamais? Ah que notre père va pleurer quand il sera venu des champs! Et les deux enfants consternés s'enveloppèrent dans les plis du vêtement de leur mère.

Adam avait fini de creuser la fosse: Réveille-toi, dit-il à

Thirza, réveille-toi, ma bien-aimée : ne différons pas de rendre cette pouſſière à la terre : le Seigneur l'a commandé, ma Thirza. Et s'approchant d'elle, il la prit par la main avec tendreſſe. Elle avait eu une extaſe ſur le cadavre, & ſe réveillant de ſa ſainte viſion : Oui, je l'ai vu, dit-elle. Il s'avançait vers moi dans un éclat céleſte. Qu'il était éclatant de gloire ! .... « Ne pleure pas, m'a-t-il dit, ne pleure pas ; » je ſuis heureux. Bientôt tu viendras me trouver dans ce » ſéjour de bonheur & de gloire, où il n'y aura plus de mort » qui puiſſe nous ſéparer. » A ces mots il a diſparu en me jetant un ſouris divin, & un éclat céleſte a marqué les traces de ſes pieds. Thirza dit, & une conſolation ſublime illumina ſon viſage. Enterre, ô mon père, enterre, dit-elle, cette enveloppe de pouſſière. Puis elle ſe leva, & ſe mit à côté de ſa mère & de ſa ſœur ; & toutes trois ſe cachèrent le viſage dans les ondes de leur chevelure éparſe, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la foſſe, & le couvrit de terre. Maintenant, dit-il, chère épouſe, chers enfants, adorons le Très-Haut, proſternés près de ce tombeau. Et tous ſe proſternèrent auprès du tombeau, Eliel & Joſia rangés aux deux côtés de leur mère. Alors le père des humains prononça cette prière à haute voix, les bras en croix ſur la poitrine :

« O toi qui demeures au haut du ciel, Dieu créateur, juſtice éternelle, bonté infinie, tu nous vois proſternés devant toi auprès du tombeau du premier mort, tu vois des pécheurs t'implorer dans la pouſſière. Ah fais que notre prière s'élève

vers toi; jette favorablement tes regards ſur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure du péché. Nos iniquités ſont grandes, mais ta bonté infinie eſt plus grande encore. Pleins de ſouillures & d'impûretés, que ſommes-nous devant toi? Et cependant tu ne détournes pas ta face de deſſus nos têtes, & du haut de ton trône tu regardes encore notre misère d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer; tu ne nous as pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les cieux. Ce n'eſt pas ſeulement l'agréable printemps qui te loue, ce n'eſt pas ſeulement la ſérénité du ciel qui t'annonce; tu te manifeſtes auſſi par les éclats bruyants du tonnerre qu'enfante un ſombre nuage, par l'aquilon mugiſſant qui excite les tempêtes & les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, & de la joie riante du mortel heureux, & des triſtes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue la fille du péché, l'affreuſe mort; elle eſt venue dans nos cabanes ſous une forme hideuſe. Une funeſte prévarication dont la terre aurait dû marquer le fatal inſtant par des hurlements funèbres, par d'épouvantables orages, un noir forfait l'a conduite ici par la main. Le premier ſorti de mes reins.... ah j'en frémis! il a livré ſon frère à la mort. Dieu miſéricordieux, ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, ſi j'oſe t'implorer pour lui. Dieu clément, daigne ne pas rejeter entiérement le coupable de devant toi: jette tes regards ſur lui, verſe ta terreur dans ſon ame, afin qu'il tremble de ſon crime, qu'il s'humilie devant toi ſur la terre, qu'il pleure, qu'il gémiſſe, & te demande ſans ceſſe pardon:

& quand il t'aura long-temps imploré, ô mon Dieu, répands alors quelque consolation sur sa misère : exauce, je t'en conjure, la prière que j'ose t'adresser. J'ai creusé un tombeau, j'ai jeté de la terre mouillée de nos larmes sur le corps corruptible du mort. Ecoute favorablement nos vœux ; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton trône sublime. Exauce-nous, Seigneur, Seigneur, exauce-nous : nous te demandons grace pour notre premier né ; ne le laisse point périr dans ta colère. Soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre & nous être favorable. Nous sommes encore trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelle te soient rendues, tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris sa première victime : nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi dont un signe créa le ciel, dont la parole tira la terre du néant ! ils passeront, ce ciel & cette terre, mais pour toi tu es éternel. Nous vivons dans la poussière, & notre poussière se dissoudra ; mais tu restes éternellement inaltérable. Tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes, & le juste qui s'afflige de ce que sa vertu est encore mélée d'imperfections, de ce que la pureté de sa conscience est encore altérée de quelques taches qu'y imprime la faiblesse humaine. Tu les tireras l'un & l'autre de la poussière, afin qu'ils se réjouissent éternellement, & qu'ils soient purs comme des

anges. Car.... ô promesse ineffable ! la race de la femme doit un jour briser la tête du serpent. Que la terre bondisse, que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même que les maux sortis de ta main viendront fondre sur nos têtes. L'homme est déchu, il est dégradé de sa dignité première; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejeté pour toujours, & que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de bonté. Il est tombé celui que Dieu avait créé si heureux; & à l'instant de sa chûte, confus & tremblant, il attendait dans l'humiliation & la détresse, la malédiction divine & sa damnation éternelle. Car que pouvait attendre autre chose d'un Dieu irrité, une créature ingrate & rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendu ! la nature entière annonce de la part de Dieu avec solemnité, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystère sublime, mais environné, il est vrai, d'une sainte obscurité qu'un être créé ne saurait pénétrer ! Mystère ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré ses crimes, être réconcilié avec Dieu !.... Et nous nous désolerions encore par des larmes profanes dans notre demeure terrestre, de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs & d'afflictions, jusqu'à ce que la mort qui s'approche dégage l'ame de son enveloppe souillée, & l'affranchisse des fers d'une juste malédiction ! A cet heureux instant l'ame qui, malgré le limon qui l'entoure, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidellement aux saintes inspirations de l'amour divin, sort alors de sa prison, pure &

heureuse comme les anges. Ah je pénètre dans les secrets d'un heureux avenir : je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste : je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les anges allument sur l'autel en face de l'Eternel. Ils sont au milieu des anges, ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant du Tout-puissant. Ah qu'est-ce que je suis ? Comme mon ame s'élève ! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie ! elle ne suffit pas à célébrer tes louanges : elle nage dans de saints ravissements ; & quand elle penserait avec autant de force que le premier des anges, elle les exprimerait imparfaitement, elle ne pourrait que les sentir. »

Adam se tut, & resta long-temps dans un profond silence. Toute sa famille prosternée près de lui autour du tombeau, y était sans mouvement & sans voix. La nature entière, comme étonnée, observait le même silence, & le ciel serein au-dessus de leurs têtes n'avait pas le plus léger nuage.

Le soir vint : l'air était frais & le temps calme. Caïn, agité de frémissements inquiets & des remords rongeurs, avait erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigue, il s'assit du côté où la lune montait au-dessus de l'horizon, & fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de nuit : « Là-bas, dit-il, de derrière cette montagne se lève la lune avec son éclat blanchâtre, & nage dans l'atmosphère obscure : elle répand au loin sa pâle lumière, & une douce tranquillité : tout respire le repos & la fraîcheur sous cette belle voûte parsemée d'étoiles. L'homme seul est agité ; des

cris

cris & des accents lugubres s'élèvent de ces cabanes. C'eſt moi, ſcélérat, c'eſt moi qui ai porté la déſolation dans ces cabanes. Ces cris, ces accents lugubres dont l'air retentit, m'accuſent ; c'eſt mon crime qui les cauſe. Reculez-en d'horreur, conſtellations qui m'entendez ; & toi lune, pâlis, & voile ton flambeau. En ce jour, jour maudit, la terre que tu éclaires a été abreuvée pour la première fois de ſang humain ; & c'eſt moi, malheureux, c'eſt moi qui l'ai abreuvée de ce ſang, & du ſang de mon propre frère. Je ne mérite plus, aſtres bénis, votre influence favorable. Refuſe-la-moi, j'y conſens, refuſez-la aux champs que je laboure, à la contrée que j'habite. J'ai maſſacré mon frère : enveloppe-moi, ſombre obſcurité, cache-moi aux yeux de toute la nature : je veux ſous ton voile traîner par-tout ma miſère avec moi. Je fuirai dans des lieux déſerts & arides, dont aucun pied mortel n'aura foulé l'herbe flétrie ; j'habiterai parmi des rochers, d'où une eau infecte diſtillera en forme de larmes ; dans de repairs marécageux d'horribles reptiles, où des buiſſons épais, aſyles des oiſeaux de proie, me déroberont l'aſpect du ciel. Là je paſſerai le jour à me plaindre, à me lamenter, & à me traîner ſur la terre ; & quand le ſommeil aura ramené le cortège des ſonges les plus noirs, ils préſenteront tous à mon imagination effrayée, un crâne briſé, une chevelure enſanglantée. »

C'était ainſi que Caïn ſaiſi d'horreur exprimait ſes remords au milieu des ténèbres de la nuit : il ſe tut enſuite, & reſta long-temps en ſilence, abandonné à ſon affliction. L'oiſeau

nocturne effrayé de ces lugubres accents, retenait les siens. On n'entendait dans la contrée qu'un murmure sourd. Caïn promenait ses regards au loin, & reprit la parole en ces termes : « O vous collines élevées, & vous, ô bois sacrés que je comtemple, soyez sensibles à mes maux. Qu'ils sont grands! Ils le sont plus que je ne saurais dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commisération. Plaignez mon désastre, ô belle nature : hélas ! vous n'avez plus pour moi d'attraits. Plaignez-moi, ô vous créatures quelconques, qui ressentez la présence efficace d'un Dieu infiniment bon. Mais hélas ! ses bontés n'ont plus rien qui me regarde, je ne puis plus éprouver que sa justice. Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur. A ces mots sa voix resta encore suspendue quelques instants, puis il dit en soupirant profondement : Du-moins à présent voilà que je commence à pouvoir pleurer ; je ne le pouvais pas auparavant : voilà que mes larmes coulent en abondance. Ah précieuses larmes, qui m'attestez à moi-même que mon malheur est adouci ! D'abord le désespoir s'était emparé de mon ame, à présent c'est la douleur lugubre & plaintive. Ah coulez, mes larmes: reçois-les, ô terre qui as reçu le sang de mon frère. Je suis maudit sur ta surface ; mais.... reçois les pleurs que me fait verser ma douleur amère. Mais.... quelle pensée naît dans mon ame !.... elle redouble l'abondance de mes larmes.... Oui, je le veux.... maintenant que la nuit m'enveloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore.... Les bénir.... moi !.... Les

vents en couroux emporteront cette bénédiction, qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis ! je ne puis plus les bénir. J'y irai toutefois; je les veux bénir, & pleurer. Après cela.... hélas ! après cela je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Mehala, je fuirai mes chers enfants. » Alors navré de douleur, il se tut, & s'avança vers les cabanes en arrosant de ses larmes les routes désertes qu'il parcourait.

Il apperçut de loin un cabinet de verdure qu'Abel son frère avait planté sur le doux penchant d'une colline. Cette vue lui rappella qu'Abel avait dit en le plantant : Croissez & montez, tendre charmille : que nos derniers neveux se disent sous vos ombrages : C'est ici qu'Eve a reçu son premier né; c'est ici qu'elle l'a embrassé la première fois; c'est ici qu'elle a acquis le titre de mère, qui faisait sa consolation dans son triste exil. Elle nomma le nouveau né Caïn. Elle se penchait sur lui avec un ravissement inexprimable, & le baisa en disant : O cher & doux présent que le Seigneur m'a fait !

Le meurtrier, pour qui ce monument de la tendresse de son frère était un reproche de sa barbarie, détourna le visage en passant devant : une sueur froide coulait sur son front, ses genoux chancelants le portaient à peine. C'est ainsi que frissonnerait un fils dénaturé devant le tombeau d'un père que le parricide aurait fait périr lui-même en mêlant du poison dans son manger, lorsqu'il revenait des champs excédé de faim & de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du père aurait été parfumée, le bruit des feuilles des arbres

funèbres plantés autour du tombeau, feraient le ſupplice du fils. Caïn avait paſſé le cabinet de verdure, & s'approchait des cabanes. La pâle lumière de la lune les éclairait faiblement à travers les branches entrelacées des arbres, & un calme effrayant régnait alentour. Il y jeta les yeux, pleura, leva les mains au ciel, & reſta long-temps immobile & muet. Une douleur inexprimable lui tenait le cœur ſerré; aucun objet ne pouvait le tirer de ſon attitude fixe & de ſon lugubre ſilence. Que la triſteſſe repoſe profondément ici! dit-il enfin à voix baſſe. D'où proviennent ces ſifflements?.... Ne ſont-ce pas des ſoupirs? Ne ſont-ce pas les cris nocturnes de la déſolation, qui viennent des cabanes?.... Le voici.... ô famille déplorable! le voici qui tremble dans l'obſcurité, pourſuivi par l'enfer, celui qui vous a rendu vos demeures affreuſe.... celui.... ah miſérable que je ſuis! qui a chaſſé loin de vous le repos, & toutes les douceurs des liens du ſang. Et j'oſe encore reſpirer un air rempli des ſoupirs de ceux que j'ai rendus malheureux! j'oſe porter mes pas dans une contrée conſacrée à la déſolation des juſtes qui gémiſſent ſur mon forfait!.... Fuis, malheureux; ne profane pas cette ſainte contrée.... Oui, je vais fuir loin de vous; mes yeux noyés dans les pleurs ne vous verront plus que quelques inſtants : mais permettez-moi de verſer encore quelques larmes, & d'élever ces mains ſanglantes vers le ciel pour vous bénir; je fuirai enſuite. Soyez bénie, ſoyez à jamais bénie, ô famille juſtement éplorée. Malheureux que je ſuis! peu s'en eſt fallu que je n'ai profané ces ſaints noms, ces

titres refpectables qui défignent les liens facrés par où je devais leur être uni, & m'attachent inviolablement à eux. Soyez bénis encore une fois. Puiffe votre affliction vous quitter avec l'obfcurité de la nuit, & puiffe croître la mienne! ce doit être là mon partage pour toujours fur cette terre que j'ai tant maudite. Puiffiez-vous oublier pour jamais celui dont l'image fait votre fupplice! Hélas! dans quel excès de défaftre faut-il qu'un malheureux foit plongé, pour être réduit à de pareils fouhaits!

En proférant ces mots Caïn était arrêté dans l'obfcurité : il gémiffait & levait les bras au ciel, lorfque quelqu'un s'avança dans la nuit, d'un pas lent. Une fueur froide comme celle de la mort, le glaçait: tremblant il voulait fuir; mais il ne le put, & tomba fans force parmi les brouffailles.

Thirza, pendant cette trifte nuit, la première de fon veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit défert où fon époux n'était plus, le quitta, & fortit de la cabane: le vifage baigné de larmes, elle s'affit fur l'herbe mouillée de la rofée, à côté de la colline du tombeau; puis les mains jointes, elle regardait le ciel étoilé avec des yeux fixes: enfuite elle retomba fur l'herbe, & fes larmes arrofaient le tombeau. « C'eft ici, dit-elle en fanglottant, c'eft ici que repofe mon bien & toute ma félicité; c'eft ici, fous cette terre qui engloutit mes larmes. Hélas! il n'y a donc plus pour moi ni paix ni repos à attendre pendant les heures lugubres de la nuit. Ah! coulez, mes larmes, coulez : il ne me refte d'autre adouciffement que de pleurer à toutes les

heures du jour, de gémir pendant les nuits entières dans ce trifte filence de la mort. Il eft vrai.... je t'ai vu, ô mon bien-aimé, dans un éclat célefte : de quelle fplendeur tu étais revêtu ! Mais hélas ! aurai-je moins fujet de pleurer ta perte ? Je te perds pour jamais dans cette vie pleine d'afflictions, tu m'es enlevé pour jamais.... Je m'étais épuifée à pleurer auprès du précieux gage de notre amour ; un repos adouciffant vient de s'étendre fur fes paupières. Hélas ! un fourire gracieux éclate fur fon vifage. Il ne connaît pas encore les maux attachés à la condition mortelle ; il ne fait pas la perte qu'il a faite. En vain je me fuis jetée fur le lit conjugal, à préfent défert ; en vain j'ai imploré le fommeil : hélas ! la trifte folitude & les foucis cuifants fe font pour jamais établis fur ce théâtre de notre tendreffe conjugale, de ces chaftes délices que ton amour pour moi me faifait goûter dans tes bras. Elles me font donc ravies pour toujours, pour tout le temps au moins que durera cette trifte vie ! O crime affreux ! elles me font ravies par un frère !.... Où eft-il.... le malheureux ? Où fes remords l'entraînent-ils ? O toi.... mon Dieu, ne dédaigne pas les vœux plaintifs que je t'adrefferai fans ceffe pour intéreffer en fa faveur ta bonté infinie : ne le rejette pas, s'il fait pénitence, s'il fe traîne fur la pouffière, s'il implore ta miféricorde. » A ces mots prononcés douloureufement, fes foupirs & fes fanglots arrêtèrent fon difcours. « Bel aftre de la nuit, continua-t-elle en élevant fes yeux en haut, combien de fois n'as-tu pas été le paifible témoin des expreffions de la tendreffe du cher époux que cette terre enferme ; quand,

nos bras entrelacés, je marchais tête à tête avec lui à la lueur de ton flambeau ; quand ses lèvres saintes me peignaient éloquemment les charmes de la vertu ! Tu éclairais ses pas lorsqu'il vivait ; tu n'éclairais plus que sa sépulture. Voilà donc enfouïe sous ce monceau la plus douce consolation du meilleur des pères & de la plus tendre des mères ! voilà mon précieux époux ! » A ces mots elle se tut, & ses larmes redoublèrent, tandis que ses yeux égarés mesuraient vaguement toute la contrée, jusqu'à ce que ses regards étant fixés par un éclat singulier, elle s'écria : « Que ce berceau que je vois de loin est brillant ! Des pensées saintes & sublimes s'élèvent au milieu de ma misère, comme quand la lune montant au-dessus de l'horizon, dissipe tout-à-coup l'obcurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas, ô Abel, à la lueur mourante du soleil couchant ! Quelle félicité, me disais-tu en me serrant contre ton sein, quelle félicité d'être vertueux ! Quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui est beau ! Qu'on est heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux anges dont nous sommes environnés ! Quelle volupté ressemble à celle que fait éprouver la présence continuelle de Dieu, qui nous est manifestée par les œuvres de la création ? Quelles délices plus ravissantes que ces larmes pieuses que fait couler notre amour pour lui ? Pour quiconque passe ses jours dans ces divins transports d'adoration & de piété, la mort n'a rien d'effrayant : quelque terrible qu'elle puisse être, nous savons au moins, & c'est une grande consolation pour l'homme pécheur, nous savons

qu'elle dégage l'ame de ſon corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me diſais-tu en me ſerrant plus près contre ton ſein, ſi je ſors le premier de la pouſſière, ſi je ſuis heureux avant toi, ne pleure pas long-temps ſur ma cendre. Qu'eſt-ce que le temps paſſager qui t'eſt aſſigné par le Créateur, en comparaiſon de l'éternité dont nous jouirons enſemble dans le ciel? Mon bien-aimé, lui diſais-je à mon tour en l'embraſſant étroitement, fais de même de ton côté. Si la mort m'enlève la première de ce ſéjour de larmes, abrège & modère ta déſolation, puiſque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité ſans bornes.... O mon ame, rappelle tes forces, pour ne pas ſuccomber à l'affliction. Laiſſe-toi affecter par ce puiſſant motif de conſolation, par l'idée de ton immortalité; & te diſtrayant du fatal objet de ta douleur, enviſage la ſuprême béatitude, qui en s'approchant, fait diſparaître les ſcènes changeantes de cette vie. Si l'ame périſſait & qu'elle s'écroulât en pouſſière, avec le corps, comment pourrai-je me conſoler? Je me traînerais ſur ton tombeau en jetant des cris plaintifs, & dans mon déſeſpoir j'implorerais l'anéantiſſement. Mais elle eſt immortelle. Non, elle ne ſuccombera pas lâchement ſous la douleur. O vous, Anges qui voltigez d'une aile légère autour de moi, vous la ſoutiendrez; elle ne ſuccombera pas lâchement ſous la douleur; elle eſt immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore. Qu'elles coulent; je les donne à la pouſſière de mon époux, qui m'a devancé dans la poſſeſſion du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-

aimé

aimé (mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent : ô mon ame, rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur), je veux planter ſur ta tombe un arbre funèbre, à l'ombre duquel je verſerai encore bien des larmes ſur ta cendre. J'y paſſerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune : mais me livrant à de ſaints transports, je porterai mes vues élevées juſqu'à la félicité céleſte. » Elle dit, & s'étant levée de terre, elle reſta debout ſur le tombeau. « Je croyais, dit-elle, ſentir quelque ſoulagement à ma douleur; mais, ô réflexion accablante ! il a été maſſacré par ſon frère ! O Dieu de bonté ! s'écria-t-elle en ſe proſternant en terre, exauce mes ſupplications : fais grace à ce malheureux pécheur, fais-lui grace. Je te réitérerai ſans ceſſe cette prière avec inſtance, ſoit quand l'étoile du ſoir aſſemblera les aſtres de la nuit, ſoit quand l'aurore ouvrira les portes du jour ».

Pendant ce temps Caïn tremblait dans le bocage, accablé de déſeſpoir. Fuis, ſe diſait-il à lui-même, fuis ces ſaintes demeures, monſtre odieux. Je ne puis, malheureux que je ſuis. Quelle puiſſance contraire retient mes pas ? Serait-ce vous, fantômes infernaux qui m'environnez ? Ecartez-vous, laiſſez-moi fuir, laiſſez-moi. Quel nombre ! comme ils ſont horribles ! Laiſſez-moi fuir, ſpectres hideux ; laiſſez-moi m'éloigner de ces ſaintes demeures. Ah ſpectacle horrible !.... je frémis, je tremble, je me meurs. Mais hélas ! ma frayeur s'accroît, & pourtant je ne meurt pas : mais je ne ſaurais fuir non plus.... Malheureux que je ſuis !.... Comme elle ſe

désole ! & je ne la fuirai pas ! Mais voilà qu'elle cesse de se lamenter.... O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas ! quelles ressources, quelles consolations j'ai perdues pour toujours ! dans mon accablement je n'ai pas même pour adoucissement l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux ! Ah quels tourments ! ils sont d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer, dans tes abîmes les plus profonds tu n'en a pas de plus épouvantables.... Elle prie.... ah ! elle prie Dieu pour moi, pour moi !.... au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête ! O bonté inexprimable ! Hélas tant de vertu m'afflige & me désespère. Mon malheur se présente à moi d'une manière plus effroyable ; il me paraît sombre, noir comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, & me fait sentir des supplices infernaux.... Tu prie pour moi, Thirza ! Ah vœux téméraires, ou tout au moins superflus ! Non, Dieu ne saurait exaucer de telles prières ; il est juste.... La voilà qui se retire du tombeau de son époux massacré. Ah ! oserai-malheureux que je suis, me traîner sur ses pas, verser des larmes de la plus profonde douleur sur ses traces ? Non.... Retire-toi, barbare, de cet épouvantable monument de ta fureur ; éloigne-tôi de cette sainte contrée ; fuis, scélérat ! Il dit, & se retira saisi de frayeur. Il fuyait ; mais il s'arrêta bientôt, & plein de désespoir, joignant ses mains baignées de larmes, il s'écria encore : Mais je ne saurais fuir ! Et comment le pourrais-je ? Ah Mehala ! ah mes enfants ! comment pourrais-

je vous fuir pour jamais, & ne pas me rouler dans la poussière devant vous, devant toi sur-tout, Mehala? Peut-être verseras-tu des larmes de compassion sur moi, peut-être me béniras-tu encore.... Hélas! que dis-je?.... Maudit de Dieu, que me servira dorénavant ta bénédiction? Hais-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite: alors enfin je fuirai, chargé de ta malédiction & de celle de toute la nature. O désastre! ô désolation infernale, inexprimable!.... Non, encore une fois, je ne saurais fuir. Epouse aimée, enfants chéris, il faut que je déplore ma misère devant vous, que je me traîne devant vous dans la poussière, & ensuite, oui, ensuite, je fuirai. A ces mots Caïn passa à quelque distance du tombeau, & s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtait encore, incertain de ce qu'il devait faire, & arriva enfin devant la cabane. Il y resta long-temps pâle & tremblant: à la fin il se harsada en hésitant & chancelant, à passer le seuil de la porte.

Mehala était assise au fond, à la pâle lumière de la lune, plus pâle elle-même que cet astre quand il est enveloppé dans des nuages: elle pleurait & se désolait sur son lit solitaire, & ses enfants sanglottaient autour d'elle. A la vue de son époux elle jeta un cri aigu, & tomba évanouie sur sa couche. Ses enfants éplorés accoururent, & firent à ses pieds des clameurs lugubres. Mon père! hélas, mon père, criaient-ils, ah console notre mère affligée! Hélas! quelle désolation s'est introduite dans nos cabanes? Ah mon père! sois-nous le bien-venu dans la maison; que tu as tardé long-temps à rentrer! Tel fut l'ac-

cueil qu'il reçut de ses enfants. Il chancelait au milieu d'eux, & ses larmes coulaient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre; il tomba sur la poussière aux pieds de son épouse. Ses enfants redoublaient leurs cris autour de lui; & Mehala s'étant réveillée, vit comme son époux se traînait auprès d'elle, & mouillait le sol de ses larmes. O Caïn, Caïn! s'écria-t-elle; & poussant des cris lamentables, elle s'arrachait les cheveux. « Mehala, lui dit Caïn d'une voix entrecoupée, en la regardant douloureusement, ah pardonne-moi si j'ose, meurtrier de mon frère & du tien, si j'ose pleurer encore une fois devant toi, me traîner dans la poussière à tes pieds. Ah, je t'en conjure, accorde-moi cette faible consolation, la dernière que je puisse espérer dans mon malheur, qui n'a point d'égal. Ah ne me maudis pas, Mehala! Je ne veux que ramper devant toi sur la terre; après cela je fuirai: j'irai me cacher à moi-même dans des régions désertes, maudit de Dieu, suivi de supplices inexprimables. Ah ne maudis pas, ô Mehala, ton malheureux époux! » Ah Caïn, lui répondit-elle, pénétrée de la plus vive douleur, meurtrier du meilleur des frères, il faut encore que je te reconnaisse pour mon époux. Malheureux, qu'as tu fait? Caïn lui répondit, en jettant sur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimaient toutes ses souffrances: Ah fatal moment où un songe imposteur m'a déçu. Hélas! je voulais garantir ces enfants que voici, d'un avenir funeste, & je l'ai tué. Maudit moment! j'ai tué le meilleur des frères; & maintenant.... ce forfait horrible va me tourmenter éter-

nellement ; il attache à mes côtés les supplices de l'enfer. Oublie-moi, Mehala, oublie ton époux, mais seulement abstiens-toi de me maudire. Tout-à-l'heure je vais fuir ; je te quitte pour jamais, ô mon épouse ; & vous, ô mes enfants, je vous quitte pour jamais, chargé de la malédiction de Dieu. Les enfants se lamentaient autour de lui, & levaient leurs mains innocentes vers le ciel, Mehala se laissa tomber sur son époux. Reçois ces larmes, reçois ces expressions de la compassion la plus vive, dit-elle en pleurant sur lui. Tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions désertes ! Ah comment pourrais-je demeurer dans ces cabanes, tandis que solitaire & abandonné, tu te désolerais loin de moi ? Non.... Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés. Comment pourrais-je te laisser, privé de tout secours, dans les déserts ? De quelles cruelles inquiétudes ne serais-je pas tourmentée ! Le moindre son que j'entendrais retentir autour de moi dans la nature, me saisirait de peur & d'effroi. Peut-être est-ce lui, dirai-je ; peut-être se lamente-t-il, privé de tout secours, dans les angoisses de la mort. Elle dit, & Caïn porta sur elle des regards troublés.... Dieu ! qu'entends-je ?.... Est-ce toi, Mehala ? Non, ce n'est pas un songe, c'est toi-même.... O Dieu, quelles consolantes paroles ! Non, Mehala, c'est assez pour moi que tu ne me haïsses pas, que tu ne me maudisses pas. O femme vertueuse ! faudra-t-il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes ? Ah reste ici dans ce séjour sanctifié par la vertu, où habite la bénédiction : non, il ne faut pas que tu sois malheureuse avec moi. Oublie

un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour ſon repos : oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Caïn, je veux fuir avec toi, lui répondit Mehala ; je veux te ſuivre avec nos enfants dans les déſerts, me déſoler avec toi, porter une partie de ta misère : ce ſera autant de ſoulagement pour toi. Je mélerai des larmes de compaſſion à tes larmes de pénitence : à tes côtés mes prières s'éléveront vers Dieu avec les tiennes, & nos enfants proſternés autour de nous, joindrons leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur. Je veux fuir avec toi, Caïn. Sans ceſſe nous gémirons, ſans ceſſe nous prierons devant Dieu, juſqu'à ce qu'enfin un rayon de conſolation vienne de la part du ſouverain juge, juſtifier notre confiance.... Eſpère en Dieu, Caïn ; il exauce la prière du pécheur pénitent.

O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?.... Tu es pour moi comme un ſaint ange. Quelle conſolation porte ton flambeau dans l'obſcurité de mon ame ! Mehala, ô mon épouſe ! j'oſe maintenant t'embraſſer. Hélas ! que ne puis-je t'exprimer mes ſentiments ! Non, l'embraſſement le plus ardent, toutes mes larmes enſemble ne le peuvent pas. A ces mots Caïn la ſerra contre ſa poitrine. Il ne pouvait ſuffire à tout l'amour, à toute la reconnoiſſance qu'elle lui inſpirait. Il ne quitta ſon épouſe un inſtant que pour aller embraſſer ſes enfants : il revint auſſi-tôt à elle pour lui réitérer les démonſtrations de ſa gratitude. Cependant cette tendre mère eſſuya ſes larmes, prit le plus jeune de ſes enfants dans ſes bras, s'appuyant ſur ſon époux, & l'autre marchait à côté du père,

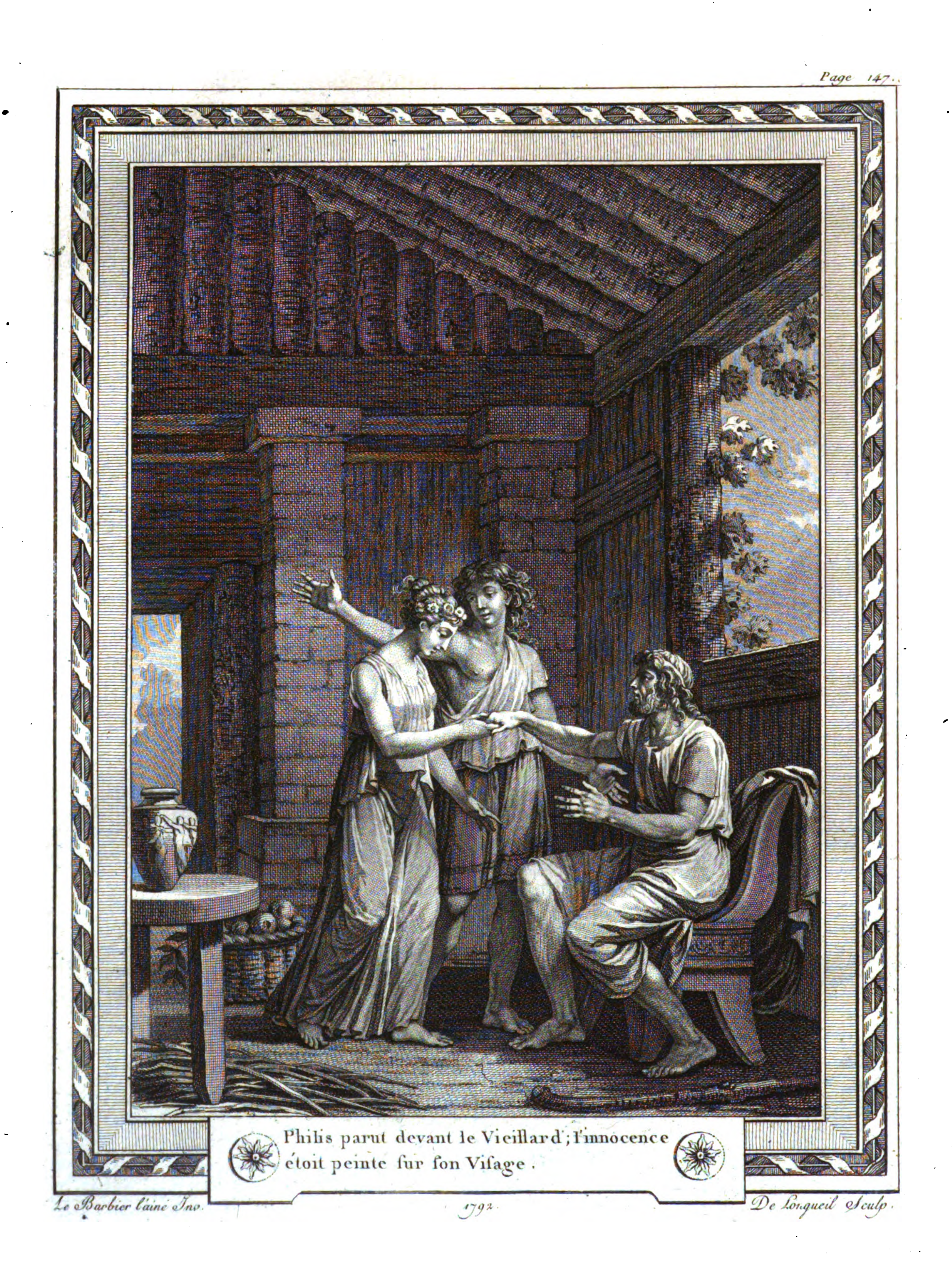
tandis qu'Eliel & Josia marchaient gaiement devant lui. Ils sortirent ainsi tous ensemble de la cabane. Mehala regarda encore autour d'elle en pleurant. Soyez bénie, ô famille désolée que j'abandonne, soyez bénie : bientôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction pour moi, pour mon époux, & solliciter son pardon. A ces mots elle regarda encore les cabanes, & donnant un libre cours à ses larmes, elle se tut. En cet instant des exhalaisons plus balsamique que toutes les fleurs du printemps, environnèrent la troupe fugitive. Va, généreuse épouse, dit une voix invisible au-dessus de leurs têtes; j'informerai, par un songe agréable, ta tendre mère de ton courage magnanime; je lui dirai que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grace du souverain juge.

Cependant ils marchaient à la lueur de l'astre nocturne, jetant souvent la vue derrière eux sur les cabanes, & ils s'avancèrent dans les régions désertes où jamais les pas d'aucun homme n'avaient été imprimés.

Fin du Chant cinquième & dernier.

DAPHNIS.

DAPHNIS.



Philis parut devant le Vieillard; l'innocence étoit peinte sur son Visage.

Le Barbier l'aîné Inv. 1792. De Longueil Sculp.



DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neætus (1), fleuve qui prend sa source dans les monts Clibaniens, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies, & retentissent sous des cintres de verdure, il est une petite isle consacrée aux nymphes par les bergers du canton, & ombragée par un bois de pins & de genevriers. Au milieu de l'isle s'élève un rocher, sous lequel est creusé la grotte des nymphes; dans cette grotte sont placées leurs statues, artistement travaillées en bois de tilleul; on les a représentées appuyées sur leurs urnes & couronnées de roseaux.

(1) *Neætus, fleuve qui se jette dans la mer Ionienne, entre Pétilie & Crotone.*

T 2

Là, tantôt on voit ces divinités errer ſous les arbres avec leur chevelure verte, tantôt nager avec légéreté le long du rivage, ſe ſécher enſuite ſur les rochers & ſe repoſer au ſoleil. Là, les flots qui ſe jouent mollement entre les racines couvertes d'écumes, des joncs & des ſaules répandus ſur les bords du fleuve, forment un murmure comparable aux champs les plus doux.

Toutes les années, au retour du printemps, les bergers, avec leurs bergères, accourent de l'une & l'autre rive : ils préſentent aux nymphes les fleurs des arbres qui forment le cintre ſous lequel coulent le fleuve, & celles des plantes qui naiſſent ſur ſes bords : ils demandent à ces divinités qu'elles veuillent bien ordonner aux flots de ne plus ſurmonter leur rivage, & de ne plus entraîner au loin les arbres & les champs tout entiers.

Dans une belle journée de printemps, on vit donc un jour paraître ſur le fleuve une flotte de bateaux qui voguait des deux rives vers l'iſle. Chaque bateau était décoré d'un berceau de verdure, formé par des branches odoriférantes, & émaillé de fleurs; les bergers & les bergères en étaient eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes ſerpentaient autour de hautes perches, & montaient juſqu'à leur extrémité, où des banderoles & des feſtons flottaient dans les airs. Ces barques, qui s'avançaient aux doux ſons des flûtes & des voix, abordèrent dans l'iſle. Il parut auſſi-tôt ſur les rives des troupes de jeunes garçons & de jeunes filles; celles-ci par leurs attraits excitaient l'envie des déeſſes, & tour-à-tour s'enlevaient les unes

aux autres les regards des dieux, qui, laiſſant les immortelles ſeules dans l'Olympe, étaient deſcendus ſur des nuées pour jouir de cet attrayant ſpectacle. En effet, on y voyait briller tous les charmes de la beauté; ici, l'on était enchanté par la fineſſe de la taille, par la blancheur du viſage, ou par le contour du ſein; là, l'on ſe ſentait charmé par un port majeſtueux comme celui de la déeſſe de la chaſſe, ou bien l'on était entraîné par un ſourire gracieux comme celui de Vénus: enfin l'on y trouvait les graces naiſſantes de la jeuneſſe, ſemblables à l'éclat de la roſe prête à ſortir du bouton, & la jeuneſſe plus formée, telle que la roſe lorſqu'elle eſt épanouie. Cependant les bergères s'avancèrent deux à deux; elles entrèrent dans la grotte ſacrée, & répandirent leurs corbeilles pleines de fleurs aux pieds des nymphes: enſuite elles les entourèrent & les couronnèrent de guirlandes. La jeune Philis vint offrir à ſon tour ſes fleurs & ſes couronnes. La joie & l'innocence ſouriaient ſur ſon joli viſage, & caractériſaient tous ſes geſtes: ſon œil noir laiſſait échapper des regards timides autour d'elle, regards victorieux comme l'amour même. Telle eſt la jeune roſe, plus belle que toutes les fleurs qui naiſſent autour d'elle; l'abeille irréſolue bourdonne en la cherchant; les fleurs l'invitent, mais en vain, elle apperçoit la roſe, & elle n'héſite plus.

Daphnis, le plus beau des bergers, promenait ainſi ſes yeux errants ſur la troupe des jeunes bergères qui lui lançaient des regards: elles le fixaient d'un air riant, ſe parlaient à

l'oreille, puis le regardaient d'un air plus séduisant encore. Mais il apperçoit la jeune Philis; aussi-tôt son cœur pousse un tendre soupir, son visage se colore d'une vive rougeur, ses regards restent fixés sur elle; & Philis, qui jette aussi les yeux sur le berger, les baisse aussi-tôt, se retire, & le regarde encore d'un air confus, en s'éloignant. Un trouble secret s'empare alors de Daphnis, son cœur tressaille : il jette un regard languissant vers elle; &, plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule : mais il ne la perd pas; elle s'arrête sans parler à ses compagnes. Ses regards timides s'échappaient à tout moment pour voler sur Daphnis, & tout aussi-tôt retombaient à terre. Arrivait-il que, dans la foule, une bergère plus grande se plaçât devant Philis, Daphnis paraissait plein de dépit; cette bergère se retirait-elle, aussi-tôt les yeux de Daphnis se ranimaient & brillaient d'une joie nouvelle. C'est ainsi qu'on voit les prairies s'éclairer en un instant & briller d'un nouvel éclat, lorsque la lune, qui s'était cachée, sort tout-à-coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs sont étalées aux pieds des nymphes; les divinités sont parées de guirlandes : les bergers & les bergères se partagent alors en divers chœurs, se placent vis-à-vis les uns des autres. Daphnis a soin de se placer devant Philis, & les bergères chantent alternativement des hymnes en l'honneur des nymphes.

« O nymphes! disaient-elles, vous qui habitez les grottes » de ce fleuve, & vous qui, du haut des rochers escarpés, » versez de vos urnes l'onde bruyante : ah! soyez favorables

» aux bergers qui habitent le long des roseaux du fleuve!

» Nous avons, sur ses bords, enlevé aux arbres les fleurs » que le printemps faisait naître, nous en avons dépouillé ces » rives. C'était pour les porter dans votre grotte sacrée, ô » nymphes du fleuve & des rochers escarpés!

» Soyez favorables aux bergers qui habitent le long des » des roseaux du fleuve! Faites que ses flots n'entraînent plus » les arbres fruitiers, & qu'ils ne submergent plus les champs » & les prairies; les troupeaux pourront paître alors le long » des rivages : vous pourrez aussi errer sur ses bords & fouler » les fleurs, ô nymphes du fleuve & des rochers escarpés! »

Ainsi chantèrent les bergères; & les bergers les accompagnaient des doux sons de leurs flûtes. Daphnis écoutait attentivement pour distinguer le chant de Philis, & il oubliait de jouer de sa flûte.

Cependant la lune commençait à paraître au-dessus des collines éloignées, & les bergers avec leurs bergères se retirèrent dans les bateaux. Philis, en s'en allant, regarde encore Daphnis; l'obscurité du crépuscule la rend hardie; elle fixe les yeux sur lui, & se met à soupirer : puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant souvent derrière elle & en soupirant encore. Daphnis s'était arrêté & la regardait aussi partir avec des regards tristes. Il eût oublié de monter dans le bateau, si les autres bergers ne l'eussent pas tiré de sa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y assit, en jettant tristement la vue sur ceux qui voguaient vers l'autre bord. Tout respirait la joie; sur l'un & sur l'autre rive, on entendait

un agréable mélange de chants & de chalumeaux, & l'écho le répétait le long du rivage & ſur les collines d'alentour. De leur côté, les jeunes garçons & les jeunes filles qui étaient dans le même bateau que Daphnis, folâtraient & chantaient: mais Daphnis reſtait muet; il regardait ſans ceſſe vers l'autre rive; il ne chantait que quand les autres répétaient un air tendre, alors il était tout ſentiment.

Cependant on aborde. Il deſcend ſur le rivage, l'ame remplie de triſteſſe, & prend, ſans rien dire, le chemin de ſa cabane. Il entre, & rejoint ſon vieux père, qui d'un air ſatisfait, ſourit à ſon fils, & lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte enſuite combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords, entraîner ſur ſes flots furieux les arbres chargés de fruits, combien de bateaux avaient été renverſés, combien de bergers avaient péri. Daphnis l'écoute en ſilence; il ſort enſuite de la cabane, & s'arrête ſous les arbres plantés devant ſa demeure : là, il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la lune, & dit en ſoupirant:

Qu'eſt-ce que j'éprouve? Qu'eſt-ce que je ſens? Pourquoi mon cœur palpite-t-il? pourquoi ces ſoupirs? pourquoi ne pouvais-je détourner les yeux de deſſus toi, ô la plus belle des mortelles! pourquoi me ſuis-je ſenti ſi troublé, lorſque tu t'es retirée? pourquoi le ſuis-je encore? pourquoi ton image eſt-elle toujours préſente à mes yeux? Ah! ſans ceſſe il me ſemble que tu es devant moi; ſans ceſſe je vois les boucles de ta brune chevelure, dont une partie était entrelaçée

dans

dans ta guirlande, & dont l'autre, qui s'était détachée, flottait autour de ton bras, ce bras d'albâtre, ou ſur ton ſein, ce ſein naiſſant!.... Et ton œil noir!.... Ah! que j'étais agité, lorſqu'il ſe tournait ſur d'autres bergers, & lorſqu'il s'arrêtait ſur moi.... comme il pénétrait ce regard juſques dans le fond de mon ame! Hélas! je t'aime. Quelle ſerait ma félicité, ſi tu m'aimais auſſi! Mais où es-tu? loin de moi ſans doute!.... Pour ton image.... elle voltigera ſans ceſſe autour de moi; je la reverrai dans mon ſommeil, je la retrouverai à mon réveil: elle me ſuivra, en conduiſant mon troupeau le long du ruiſſeau, elle m'accompagnera dans le fond du bois, hélas! peut-être ſans eſpoir de te revoir jamais.

A ces mots, Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre; & levant les yeux vers la lune paiſible, il dit en ſoupirant: Elle eſt auſſi belle, elle eſt auſſi brillante que toi, ô lune! elle eſt auſſi belle, en comparaiſon des autres bergères, que tu l'es en comparaiſon des aſtres qui t'environnent. Alors, dans un nouveau ſilence, il ſe remit alternativement à rêver & à ſoupirer, juſqu'à ce que le beſoin de dormir le ramenât dans la cabane. Pendant tout ſon ſommeil, il ne rêve encore qu'à ſa Philis; il lui parle, il veut l'embraſſer, il ſe réveille, il voit ſon erreur, il joint triſtement ſes bras déçus, & pouſſe un profond ſoupir. Ci-devant, au lever de la belle aurore, on l'entendait répéter ſes chanſons: maintenant il ne chante plus, il ſort en ſilence de ſa cabane; mais rêveur, il conduit ſon petit troupeau dans les pâturages. Les bergers, aſſis enſemble, s'y livraient

à la joie, en ſe racontant les aventures qu'ils avaient eues à la fête des nymphes. L'un étalait un ruban dont on lui avait fait préſent; l'autre une guirlande, avec laquelle ſa bergère lui avait ceint le front: celui-là montrait des fleurs qu'il avait dérobées ſur le ſein d'une belle; & celui-ci chantait une chanſon nouvelle qu'il avait appriſe d'une jeune fille dans le bateau. Daphnis qui, tantôt les écoutait, tantôt avait l'air diſtrait, leur raconta à ſon tour, d'un ton paſſionné & avec des geſtes très-animés, comme il avait vu la plus belle des bergères: alors les bergers malins ſe mirent à rire, en diſant: Daphnis tu aimes cette bergère: il voulut le nier; mais les bergers, le regardant fixement, le firent rougir, & ils rirent encore bien davantage.

Cependant ſon amour, qui augmentait de jour en jour, lui fit éviter la compagnie des bergers. Il ne menait paître ſon troupeau que dans des lieux ſolitaires, & aux bords des ruiſſeaux qui ſe perdent ſous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne ſe plaiſait plus ſur ces bords; il s'enfonçait dans le bois, enſuite il ſe rapprochait du fleuve: là, il jettait la vue ſur l'autre rive, & pleurait de ſe voir ſéparé de ſa bergère. Ainſi gémit & ſe plaint la colombe, lorſqu'elle voltige douloureuſement autour de l'arbre ſous lequel le villageois inhumain a tué ſa compagne. Les bergers s'apperçurent bientôt que Daphnis leur manquait: ils l'aimaient tous: Où eſt Daphnis, ſe diſaient-ils? Nous ne nous réjouiſſons plus ſi bien depuis qu'il nous abandonne: il était l'ame de nos amuſements, & le plus enjoué de nos bergers. C'était lui

qui ſavait le plus de chanſons, & qui jouait le mieux du chalumeau. Les bergères demandaient auſſi : Où eſt Daphnis? & lorſqu'elles entendaient parler de ſon amour, la triſteſſe s'emparait de pluſieurs d'entre elles.

Souvent Daphnis était aſſis triſtement au bord d'un ruiſſeau, ou au fond d'un bois : là, tout éveillé, il ſe laiſſait aller à des rêveries qui lui peignaient tous les détails de la paſſion dont il eſt ſans ceſſe occupé. Il lui ſemblait donc qu'il voyait ſon amante, qu'il lui apprenait ſon amour, qu'elle rougiſſait, qu'il lui ſerrait la main. Souvent même ſon imagination va plus loin; il lui donne un baiſer; elle veut s'échapper : il embraſſe ſes genoux & il pleure; elle ſoupire, elle ſourit, & ſe repoſe à côté de lui : il l'accable de baiſers; elle l'embraſſe à ſon tour; il la preſſe contre ſa poitrine : alors une penſée plus vraie, mais plus triſte, ſe préſente tout-à-coup à ſon eſprit; cette amante qu'il croyait voir eſt loin de lui, il ne la reverra peut-être jamais; il treſſaille de frayeur; il reſte un moment accablé, & il répand des larmes. Enſuite, courant à ſon bateau, il paſſe à l'autre rive, & cherche ſa bergère. Il parcourt le rivage, il gravit ſur les collines; delà il plonge ſes regards avides dans la vallée, & porte ſes pas errants dans les pleines & le long des ruiſſeaux. Ainſi tour-à-tour ſon imagination trompée agitait intérieurement ſon ame, & ſes deſirs inquiets l'excitaient à de vaines recherches; mais il revenait toujours plus déſolé. Ce ſera donc toujours en vain, s'écria-t-il, toujours en vain que je te chercherai ! Je veux parcourir toutes les

prairies, je veux te chercher dans tous les bocages & aux bords de tous les ruiſſeaux. Ah dieux ! quel bonheur, ſi jamais je te retrouvais !

Quel arbre te reçoit maintenant ſous ſon ombre, ô la plus belle des mortelles ! ſe diſait-il ſouvent. Quel doux zéphyr te rafraîchit de ſon ſouffle, & ſe joue dans les ondes de ta chevelure? ſommeilles-tu au bord de quelque ruiſſeau? S'il eſt ainſi, coulez ſans bruit, flots du ruiſſeau. Ah! ſur-tout n'allez pas la troubler dans ſes ſonges, ſi j'en ſuis l'objet ! mais roulez avec fracas, flots du ruiſſeau, troublez ſon ſommeil, ſi elle rêve à un autre berger ! dieux ! ſi elle rêve à un autre !.... Si elle aimait un autre ! ſi ſon bras délicat ſerrait un autre ! & ſi un autre que moi raviſſait des baiſers ſur ſes lèvres vermeilles ! ah ! dieux, ah ! dieux, que ferais-je? que deviendrais-je? Je veux fuir, je veux m'enſevelir dans un antre, j'y veux gémir, je veux.... hélas !.... mourir de douleur.

Déja l'amour l'avait fait ſouffrir depuis la ſaiſon des fleurs juſqu'à celle de la récolte. Cette ſaiſon étant venue, les moiſſonneurs hâlés ſe rendirent, en chantant, aux champs où les appellaient les jaunes épis, & Daphnis les aidait : car, pendant la moiſſon, la garde des troupeaux n'était confiée qu'à un petit nombre de paſteurs. Les moiſſonneurs s'avançaient donc en longues files ſur les épis que les uns ſciaient de leurs faucilles brillantes, pendant que les autres les liaient en gerbes ; mais, vers le midi & vers le ſoir, ils s'aſſemblaient à l'ombre des arbres voiſins pour prendre quel-

que nourriture, & pour ſoulager leur fatigue par des boiſſons fraîches. Les moiſſonneurs & ceux qui liaient les gerbes, étaient aſſis en rang, les uns vis-à-vis des autres; &, tandis que la vaſte cruche paſſait de main en main, ils chantaient des hymnes en l'honneur de Cérès.

« O toi, qui te couronnes d'épis, blonde Cérès, nous te » rendons graces de l'abondante moiſſon dont tu nous en- » richis! » (& ceux qui liaient les gerbes chantaient enſuite:) « Vigoureux moiſſonneurs, ne vous repoſez pas ſur vos fau- » cilles recourbées, afin que ceux qui lient les gerbes ne » ſoient pas obligés de reſter oiſifs. » (Les moiſſonneurs re- prenaient :) « Doux zéphyrs, ne vous écartez pas du moiſ- » ſonneur brûlé; &, pendant ces ardeurs de l'été, jouez-vous » dans nos cheveux flottants! » (ceux qui liaient les gerbes reprenaient ainſi :) « Chante ton air vif & éclatant, verte » cigale, qui ſaute autour de nous; & toi, vaſte cruche, » ne ſois jamais vuide dans cette ardente ſaiſon! » (Le chœur des moiſſonneurs reprenait encore :) « Et toi, fraîche ſoirée, » lorſque tu ſeras de retour, tu trouveras les champs dé- » pouillés; & nous, nous gagnerons nos cabanes en chantant » & en foulant aux pieds le chaume racourci. » (Enfin ils ils reprenaient tous enſemble :) « O toi, qui te couronnes » d'épis, blonde Cérès, nous te rendons graces de l'abon- » dante moiſſon dont tu nous enrichis! »

C'eſt ainſi que chantaient les moiſſonneurs; & parlant à Daphnis : « Tu n'es pas gai, diſaient-ils, tu ne chantes pas. » Daphnis ſoupirait & ſe taiſait.

Si-tôt que les champs furent dépouillés, que la charrue & le femeur eurent paffé deffus, alors les bergers fe rendirent auprès de leurs troupeaux. Daphnis étant affis un jour au bord du fleuve, entendit dans le lointain jouer fur deux flûtes : jamais il n'avait entendu une telle harmonie; fa poitrine s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces doux fons s'approchaient, plus fon plaifir augmentait, & fon cœur treffaillait d'un doux preffentiment. Ses brebis oubliaient l'herbe ; les oifeaux fe taifaient fur les arbres, & toute la nature, dans un délicieux filence, paraiffait attentive. Daphnis écoutait; & un jeune enfant, jouant fur deux flûtes, vint à lui. Cet enfant avait le charme qu'on trouve à un bouton de rofe; rien ne couvrait fon corps délicat & brillant, ni fes bras blancs & ronds; fon vifage mignon était beau comme celui d'une grace, & fa tête était ceinte d'une guirlande de rofes, entrelacée dans les boucles de fa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis, qui fut faifi d'un doux treffaillement. Berger, lui dit l'enfant, viens me conduire au-delà du fleuve. Daphnis auffi-tôt détache le bateau, l'enfant y entre. Les flots, qui d'ordinaire affaillaient impétueufement le bateau, coulaient doucement & venaient feulement baifer le bateau, puis fe retiraient avec un doux frémiffement.

Ils eurent bientôt traverfé le fleuve; & l'enfant fauta fur le rivage, difant : Berger, je fuis amour, le dieu de la tendreffe; va le long de ce ruiffeau; fuis fon cours, en traverfant le bocage, tu feras récompenfé de tes peines.

Amour dit, & difparut : & Daphnis vit naître tout-à-coup

une rose où le dieu venait de disparaître. Le berger, saisi d'étonnement, quitte enfin ce lieu sacré, & court vers le ruisseau. Plein d'agitation, il traverse le bocage. Si je trouvais Philis!.... car.... quelle autre récompense me pourrait donner l'Amour? Mais.... qu'osé-je espérer? Ah! dieu, si je trouvais Philis!.... en parlant ainsi, il marchait d'un pas rapide, & rompait les branchages entrelacés qui s'opposaient à son empressement. Bientôt le bocage se sépara de deux côtés, pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs, à travers laquelle le ruisseau serpentait.

Ses regards se furent à peine étendus sur cette contrée, qu'il trouva Philis : elle se reposait au bord d'une fontaine, la tête appyée sur un de ses bras, se livrant à la plus vive affliction. Que n'est-il là? Ah! que n'est-il là? Je ceindrais sa tête de cette guirlande. Ah! que je t'aime! lui dirais-je. Mais où est-il? Hélas! bien loin de moi. Je vais rompre ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés, elle déchira en effet la guirlande, & essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, quand tout-à-coup elle entendit du bruit vers le bocage : elle y porta la vue; c'était Daphnis. Dieux! s'écria-t-elle, en se levant avec précipitation. Daphnis troublé, tremblait comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle : la bergère s'arrête, recule quelques pas; il saisit sa main; il la presse contre ses lèvres; il soupire sans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueur, dans lesquels son cœur était peint & tous ses transports exprimés, se fixent sur Philis, & rencontrent les siens. Elle resta interdite; son cœur

palpitait; des soupirs pressés faisaient soulever son sein. Philis s'écria-t-il en soupirant, Philis, hélas!.... Je suis trop faible pour supporter ce ravissement. Daphnis! ah!.... Daphnis, dit-elle en bégayant: puis elle se tut & soupira. Ah! reprit-il, que n'ai-je pas souffert depuis le jour que je t'ai vue? Hélas! je ne voyais que toi dans nos hameaux & dans nos pâturages. Je ne voyais que toi dans mon sommeil & à mon réveil! Si tu m'aimes, mon sort est égal à celui des dieux! Daphnis, dit-elle en soupirant, & en baissant ses yeux inondés de pleurs: ah! que je t'aime! A ces mots, elle se penche d'un air confus sur la poitrine de Daphnis, qui, par ses baisers, essuie les larmes de joie qui ruisselaient le long de ses joues, & la presse contre sa poitrine, sans pouvoir parler. Ils restèrent long-temps muets, elle penchée sur sa poitrine, lui la serrant dans ses bras tremblants. Leur vive agitation se changea bientôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage; & lorsqu'il s'est calmé, les roses & les œillets sont encore agités sur leur tige: mais bientôt ils se fixent, en exhalant de nouveau leurs parfums. Ils appellent les zéphyrs, qui reviennent, en voltigeant, les baiser. C'est ainsi que l'agitation de nos deux amants se calma, & qu'ils recommencèrent leur caresses. Ah! combien, disait Daphnis, j'ai traversé de fois le fleuve! combien je t'ai cherchée sur le rivage, le long du ruisseau & au haut des collines! & toujours je m'en retournais désolé. Philis, à son tour, lui disait combien elle l'avait aimé depuis qu'elle l'avait vu à la fête des Nymphes: combien de fois, triste & solitaire, elle avait

avait parcouru le rivage, & avait gémi aux bords des ruisſeaux & au fond des ſombres bocages. Daphnis lui raconte enſuite comment l'Amour lui avait apparu ſous la forme d'un enfant, & comment ce dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venait de la trouver.

Aſſis à côté l'un de l'autre, ils s'entretenaient ainſi de leurs amours; en ſe prodiguant mille baiſers. Déjà l'onde près d'eux répétait l'image de la lune, lorſqu'ils ſe promirent de ſe rendre en ce lieu dès le lendemain, après midi. Il faut donc nous quitter, ſe diſaient-ils en ſoupirant; & ils reſtaient aſſis. Adieu, Daphnis, diſait Philis, adieu! il faut que je te quitte. A ces mots, elle l'embraſſe, elle veut partir, & elle reſte encore. Ah! il faut que je parte, diſait Daphnis en l'embraſſant: alors ils font quelques pas pour s'en aller; mais ils ſe retournent, ils s'arrêtent & ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu, Philis! Adieu, Daphnis! ſe dirent-ils en ſe quittant enfin; mais ils ſe retournaient, à tous moments, l'un vers l'autre, en ſe faiſant des ſignes, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent tous deux entiérement perdus de vue. Daphnis, tranſporté de joie, gagne le rivage; il baiſe la roſe que l'Amour avait fait naître où il avait diſparu; il monte dans le batteau, & traverſe gaiement le fleuve. Il chantait, & jamais ſon cœur n'avait été plus d'accord avec ſes chants.

Daphnis a repris ſa gaieté; le voilà qui fréquente de nouveau les bergers. Il leur chante des chanſons, il joue de la flûte; il ſe mêle à leurs jeux; mais, dès que le ſoir rem-

place le midi, il confie ſon petit troupeau à un berger fidèle; il monte dans le batteau & prend le chemin de la fontaine ſolitaire, pour ſe rendre auprès de ſa Philis, qui, toutes les fois qu'il y arrivait, l'attendait déja.

Plus ils ſe voyaient, plus ils étaient enchantés de ſe voir: chacun d'eux ſe croyait le plus heureux du monde. Ils ſe diſaient mille fois qu'ils s'aimaient, & ne croyaient jamais ſe l'être aſſez dit. Souvent ils s'apprenaient des chanſons nouvelles: Daphnis était appuyé ſur les génoux de Philis. Quand Philis chantait, Daphnis trouvait ſon chant plus beau que celui du roſſignol. Quand Daphnis jouait de la flûte, Philis doutait que Pan en jouât mieux. Souvent auſſi ils ſe racontaient des aventures: quand Philis contait, Daphnis écoutait attentivement: quelquefois il jouait avec les rubans qui laçaient ſon ſein; il perdait l'attention, & interrompait tout-à-coup la narration par mille baiſers qu'il lui donnait. Quand Daphnis contait, Philis paſſait doucement la main ſur ſon menton uni, ou bien elle lui ajuſtait une guirlande ſur la tête, & le regardait de temps en temps d'un air ſi malin, qu'il perdait le fil de ſon hiſtoire.

Ils ſe rendaient ſouvent auprès du roſier; ils regardaient le lieu où il était comme un lieu ſacré; ils en prenaient un ſoin religieux, le garantiſſaient des inſectes avides, relevaient les tiges abattues, les liaient contre les baguettes; &, au milieu de leurs tendres embraſſements, ils chantaient une hymne à l'Amour.

Daphnis avait une fois pris un petit oiſeau, & l'ayant

apporté à Philis, elle fut ravie de joie, & l'en récompensa par un baiser. La bergère le mit sur sa main; elle tenait ses pattes délicates entre ses doigts; & l'oiseau, déployant ses ailes bigarrées, se débattait & sifflait, comme s'il appelait quelqu'un. Philis, le regardant, lui dit: veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux? Qui appelles-tu? tes camarades? veux-tu qu'ils viennent se rassembler sur mes genoux? Comme tu es allarmé! Appelles-tu ta fidelle compagne? Oui, oui, sans doute, il appelle sa bien-aimée, il lui dit son tourment; & peut-être sa bien-aimée inquiète, le cherche tristement. Ah! Daphnis, je vais le laisser aller. En disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main; l'oiseau s'échappe & voltige en chantant d'un arbre à l'autre. Philis le suivait des yeux; elle paraissait en peine qu'il ne pût pas retrouver sa compagne. Daphnis jettant ses regards sur Philis, s'apperçut qu'elle était triste, & qu'elle baissait les yeux. Saisi de frayeur, il se jette dans ses bras. Ah! Daphnis.... si j'allais un jour te perdre! hélas! si je te perdais jamais!.... Dieux!.... j'en mourrais, & Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentait Philis.

Une autre fois qu'ils se reposaient ensemble, ils virent des nuages se former au-dessus de leurs têtes, & il commença à pleuvoir: alors rassemblant les brebis dispersées, ils allèrent se refugier dans une grotte dont l'entrée était tapissée d'un lierre rampant. Daphnis apperçut au milieu de cette grotte un cyprès, auprès duquel jaillissait une fontaine: surpris de ce qu'il voyait, il pensa que c'était la grotte de quelque

nymphe ou de quelqu'autre divinité. Mais tout-à-coup ils se regardent en souriant, appercevant dans la grotte un autre berger qui était assis au milieu des roseaux de la fontaine, & qui faisait des chalumeaux & des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne & les salue : soyez les bien venus, leur dit-il; peut-être eussiez-vous desiré d'être seuls; n'est-il pas vrai, jeune bergère? Oh ! l'amour a déja tendu bien des piéges dans cet asyle frais. Au reste; vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez : je suis trop attentif à ce que je fais pour y prendre garde.... Non, berger, lui dit Philis en rougissant, nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie.... & quand mon berger m'embrasserait!.... Daphnis s'étant approché : Tu fais des flûtes, lui dit-il? Oui, repliqua le berger, & les meilleures du canton; personne ne les fait si bien que moi; tout le monde veut en avoir. Hier encore, un pasteur me donna deux brebis pour en avoir une. J'imite si bien sur cet instrument le ramage des oiseaux & le chant du rossignol même, qu'ils viennent tous des bocages d'alentour se rassembler sur les branches de l'arbre sous lequel je joue. Daphnis prit un de ces chalumeaux : Je vais jouer l'air de Chloé, & toi, Philis, chante les paroles.

« Berger aux cheveux bruns, » (ainsi chanta Philis d'un air riant, & en formant des sons plus agréables que ceux de la flûte) « berger aux cheveux bruns, qui gardes tes moutons » dans la vallée des hêtres, hélas ! quand je passe auprès de » toi, & que je cherche une brebis qui n'est pas égarée, » quand alors, cachée par ma guirlande, je te jette des

» regards furtifs, & que je te salue avec un souris gracieux : » ah ! pourquoi ne m'entends-tu pas? Aujourd'hui encore je » me suis regardée dans l'onde limpide, & je souriais comme » je te souris en te saluant. Serait-ce à moi de te le dire? » ma petite bouche sourit avec grace, & mon œil noir te » dit des choses que ta timidité t'empêche d'entendre. Dites-» moi, Nymphes, dis-moi donc, Amour! comment puis-je » mieux lui dire que je l'aime? »

Ah! que tu as bien chanté cette chanson! dit le berger à Philis; & toi, Daphnis!.... tu as joué cet air.... Non, par le dieu Pan, je ne l'eusse pas mieux joué; je te fais présent de cette flûte; une chèvre pleine ne serait pas un plus beau présent; mais sais-tu aussi la chanson qui commence ainsi? *Jeunes filles, qui faites les cruelles*.... C'est une ancienne chanson, que peu de bergers savent aujourd'hui; elle s'appelle la chanson de Neætus; & ce nom lui a été donné parce qu'elle contient une aventure de ce dieu; & cette grotte est nommée la grotte de Neætus, parce que c'est ici que l'aventure est arrivée. Daphnis le pria de lui jouer l'air; & le berger, prenant la flûte, en forma des sons aussi doux que les accents du rossignol. Je le sais maintenant, reprit Daphnis; je vais le jouer; & toi, berger, chante la chanson; alors il commença & le berger chanta :

« Jeunes filles, qui faites les cruelles, lors même que » l'amour vous fait palpiter le cœur! écoutez comment les » dieux punirent une nymphe; écoutez la chanson de Neætus.

» Neætus étant au sein des eaux, appuyé sur son urne,

» s'apperçut que les flots s'agitaient avec plus de véhémence ; » alors il soulève sa tête humide, ceinte d'une couronne de » jonc ; &, après avoir exprimé l'eau de ses paupières, il » vit une nymphe qui venait d'entrer dans l'onde. Ah ! nymphe, » que tu es belle ! dit-il à voix basse ; que ton sein est blanc » & d'un beau contour ! que ta taille est fine & déliée ! » comme les vagues se jouent autour de tes genoux potelés, » & semblent, par de petits efforts, vouloir s'élever plus » haut ! Ah ! nymphe.... Il dit, il soupire & il monte sur » le rivage. Mais la nymphe, si-tôt qu'elle l'apperçut, prit » la fuite : légère comme une biche elle échappe : il la suit ; » elle semble voler sur les fleurs comme un zéphir. Le dieu » hors d'haleine, avait à peine la force de lui dire : Ah ! » nymphe, pourquoi me fuis-tu ? Cependant la nymphe se » refugia dans la grotte. Pourquoi ne gagna-t-elle pas le » bocage ?

» Jeunes filles, qui faites les cruelles, lors même que » l'amour vous fait palpiter le cœur ! écoutez comment » les dieux punirent une nymphe ; écoutez la chanson de » Neætus.

» Déja Neætus, prêt à la joindre, croyait embrasser son » corps délicat. Dieux ! s'écria la nymphe, secourez-moi ! » métamorphosez-moi en cyprès ! A peine ce souhait fut-il » échappé de sa bouche, que ses pieds s'enfoncèrent dans la » terre par dix racines. Son cœur saisi de terreur, frémit & » fut aussi-tôt entouré d'écorce. Ah ! dit-elle, en gémissant & » en étendant par-dessus la tête ses mains qui se changeaient

» en rameaux : dieux ! pourquoi avez-vous si promptement » exaucé mes vœux ? Ah ! Neætus.... Ah ! nymphe, reprit » le fleuve, en soupirant & en passant ses bras autour de son » écorce. Alors elle veut vainement l'embrasser, secoue en » mourant ses rameaux insensibles. Le dieu plein de fureur, » frappa la terre de son pied ; & une fontaine jaillit de la » place que son pied avait frappé.

» Jeunes filles, qui faites les cruelles, lors même que » l'amour vous fait palpiter le cœur, avez-vous entendu » comment les dieux punirent une nymphe ? La chanson de » Neætus vous a-t-elle converties ? »

Ainsi chanta le berger : Daphnis & Philis l'écoutaient avec ravissement. Est-ce là la grotte ?.... Est-ce là le cyprès ?.... Quoi ! c'est-là la fontaine ? disaient-ils. Oui, dit le berger, c'est là la fontaine & le cyprès. Il m'a semblé, reprit Philis, que, pendant que tu chantais, le cyprès avait agité plus fortement son feuillage. Cependant le jour baissait, le soir vint trop tôt au gré des deux jeunes amants.

Un autre jour Daphnis s'étant rendu au bord du ruisseau, n'y trouva pas sa Philis. Pour calmer son impatience, il s'occupa d'abord à graver le nom de sa bergère & le sien sur l'écorce des arbres. Ensuite il se mit à jouer un air tendre ; il monta sur les chênes les plus élevés ; ses regards allaient au-devant de Philis ; &, ne la revoyant pas, il redescend aussi-tôt pour rester enseveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vient enfin, mais sans guirlande sur sa tête ; ses cheveux flottaient en désordre le long de ses épaules ; elle était triste,

abattue ; elle marchait lentement, les yeux baiſſés. Daphnis, en la voyant, fut effrayé ; ſon viſage pâlit ; ſon cœur palpita : il s'approcha d'elle en tremblant ; il ſaiſit ſa main, qu'elle laiſſa nonchalamment aller dans la ſienne. Il veut parler, la voix lui manque : il craint de lui demander le ſujet de ſon abattement. Philis, les yeux inondés de larmes, & le cœur plein de douleur & de tendreſſe, le regarde d'un air languiſſant. Ah ! Daphnis, dit-elle à voix baſſe, Daphnis!.... Après ces ſeuls mots, elle s'arrête, garde le ſilence & répand un torrent de larmes. Au nom des dieux, s'écria Daphnis, quel malheur t'eſt-il arrivé ? Parle. Au nom de notre amour, parle. Daphnis, dit-elle enfin, hélas !.... on veut.... on veut que j'en aime un autre que toi. A ces mots, Daphnis fut ſaiſi d'un friſſonnement ſemblable à celui qu'éprouve un homme qui ſe voit ſous un rocher prêt à s'écrouler : pâle & tremblant, il ſentit une ſueur froide couler de ſon front. Il n'eſt que trop vrai, continua la bergère ; on veut que j'aime Lamon, ce paſteur dont les troupeaux couvrent des pâturages entiers. Hélas ! on veut que je l'aime. Il a fait parade devant ma mère de ſes nombreux troupeaux, des grandes prairies qu'il poſsède ; & il me demande pour ſon épouſe. Hélas ! mon Daphnis, j'ai la plus tendre des mères : elle ne ſe croit heureuſe que quand je le ſuis ; elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puiſſe m'arriver, & elle veut.... elle veut que je l'aime & que je l'épouſe : en diſant ces mots, elle recommence à pleurer, & reprend enſuite : Daphnis ne pleure pas, je t'en conjure ; comment pourrai-je

en aimer un autre?.... Quand ſes troupeaux couvriraient tous les pâturages de ce canton, en ſerait-il plus aimable? Non, non, Daphnis, je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur, ta vertu, ta pauvreté même, tout te rend aimable. Je n'aime & je n'aimerai jamais que toi, Daphnis. En parlant ainſi, elle ſanglottait & l'embraſſait étroitement. Puis s'interrompant : Mais hélas! je déſobéirai donc à la meilleure des mères? Je troublerai donc le repos de ſa vieilleſſe par des chagrins amers? Ah! Daphnis, je ſuis également malheureuſe, ſoit que j'obéiſſe, ſoit que je n'obéiſſe pas.... Eh bien! Philis, dit le berger pénétré de la plus vive douleur, obéis; les dieux puniſſent la déſobéiſſance; obéis, ils te rendront heureuſe. Je vais te quitter.... je ne te reverrai plus, & je ſerai ſeul malheureux le reſte de mes jours.... C'eſt ainſi que dans deux cœurs purs, combattaient l'amour & la vertu. La douleur & les ſoupirs empêchaient ces deux tendres amants de ſe parler. Philis rompit enfin le ſilence, en preſſant Daphnis contre ſon ſein, & en fixant ſes yeux mouillés & pleins de tendreſſe ſur les ſiens. Ah! Daphnis, embraſſe-moi. Je veux toujours t'aimer; &, lorſque ma mère me parlera de l'amour de Lamon, je me jetterai à ſes pieds, je ſerrerai ſes genoux, je pleurerai, je reſterai proſternée, juſqu'à ce que, touchée par mes pleurs, elle approuve notre amour. Eh bien! oui, dit Daphnis tout tranſporté; embraſſe ſes genoux, pleure, arroſe ſes pieds de tes larmes, & ne la quitte pas juſqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certai-

nement elle ſera touchée ; &, pleine de compaſſion, elle approuvera notre amour.

L'eſpérance les ranimait ainſi : ils recommençaient à ſe ſourire, à s'embraſſer avec ardeur, & il ſemblait qu'ils éprouvaient le raviſſement de deux amants qui ſe revoient & qui s'embraſſent après une longue abſence. Ils verſèrent alors des larmes de joie, & s'accablèrent de baiſers, juſqu'à ce que le ſoir vînt les ſéparer.

Daphnis s'en retourna plein d'eſpoir & d'impatience. Le jour ſuivant était à peine à moitié écoulé, qu'il paſſa le fleuve. Déja Philis l'attendait au bord du ruiſſeau. Il courut auſſi-tôt ſe précipiter dans ſes bras ; & déja il avait lu dans ſes yeux riants, qu'elle était chargée d'un bon meſſage. Elle s'aſſit ſur le gazon ; Daphnis ſe mit bien près d'elle ; &, paſſant un de ſes bras autour de ſon cou, il poſa l'autre dans ſes mains ſur ſes genoux. Oui, Daphnis, nous ſommes heureux.... Elle dit, elle l'embraſſe : & Daphnis, tranſporté de joie, la preſſe contre ſa poitrine. Nous ſommes heureux, nous ſommes heureux, te dis-je. Hier, à mon retour, je trouvai ma mère ſous le berceau de pampre qui eſt devant notre cabane : elle s'occupait, au clair de la lune, à en relever les rameaux abattus, & à les lier en eſpalier. J'entre, je la ſalue : Je te ſalue, ma chère Philis, me dit-elle. Elle me demande enſuite ſi j'avais abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu ſeras maîtreſſe d'un plus grand troupeau : car celui de Lamon eſt le plus grand du canton. Ces mots renouvellèrent ma douleur, je me mis à pleurer ; elle quitte

alors ſes travaux, & me regarde : Pourquoi pleures-tu, Philis?.... Alors je pleurai bien davantage, & je lui dis enfin, en ſanglottant : Ah! ma mère, ma mère, ne te courrouce pas contre moi! Je pleure, hélas! je pleure, parce que je ne ſaurais aimer Lamon. Auſſi-tôt je me jette à ſes pieds, j'embraſſe ſes genoux ; ne te fâche pas, ma mère. Je ne puis.... non, je ne puis aimer Lamon. J'aime.... hélas! j'aime déja un jeune homme de l'autre rive : c'eſt le meilleur, le plus vertueux des bergers. En lui parlant ainſi, je preſſais mon viſage contre ſes genoux, que je mouillais de mes larmes. Son troupeau eſt petit, ajoutai-je ; mais certainement il n'eſt point de berger plus aimable, plus vertueux. Je me tus alors, je levai doucement mes yeux mouillés de larmes, & je vis les ſiens inondés de pleurs ; elle me tendit la main avec bonté, & m'ordonna de me lever. Philis, dit-elle, je ne prétends pas encore m'oppoſer à ton amour. Mais, ma chère Philis, l'amour peut t'abuſer ; je ne dois me réſoudre que lorſque j'aurai vu ton amant, & que je me ſerai bien informée s'il eſt en effet vertueux. Oui, ma Philis, de la vertu ſeule dépend le bonheur de la vie. Auſſi-tôt je lui promis de te mener dans notre cabane. Daphnis, à ces mots, ſe lève tout-à-coup, en pouſſant des cris de joie ; il embraſſe Philis ; elle l'embraſſe à ſon tour ; & ils ſe tiennent étroitement ſerrés, en s'accablant de baiſers.

Mais, dis-moi, ma chère Philis, reprit le berger, ta mère eſt inſtruite de notre amour.... tu vas me mener dans ta cabane ; crois-tu que je lui plaiſe? Oh! oui, répondit Philis,

certainement tu lui plairas. Mais, continua Daphnis, mon vieux père ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour.... Sais-tu, Philis, sais-tu ce qu'il faut faire? Viens avec moi; je veux te présenter à lui; &, en te voyant, il dira certainement : Daphnis, tu as fait un bon choix. Philis y consentit; elle pria son berger de lui cueillir des fleurs pour se faire une guirlande fraîche. Et Daphnis courut au bord du ruisseau & dans le bocage pour cueillir des fleurs. Pendant ce temps, Philis lava son beau visage dans l'onde claire du ruisseau. Daphnis ne tarda pas à venir avec son chapeau plein de fleurs; les unes étaient de diverses couleurs, les autres blanches comme la neige; celles-là étaient azurées comme le ciel, celles-ci couleur d'or comme les étoiles, ou vermeilles comme les lèvres de Philis. Il répandit ces fleurs sur les genoux de la bergère, & s'assit à son côté : elle se mit aussi-tôt à composer une guirlande, & à disposer avec art les fleurs diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de sa brune chevelure, & orna d'un bouquet son sein d'albâtre. Lorsque Philis fut ainsi parée, Daphnis crut ne l'avoir jamais vue si belle. Il sauta, transporté de joie; &, la conduisant par la main au rivage, ils entrèrent dans le bateau, traversèrent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivèrent devant la cabane : Je vais entrer, dit alors le berger; & toi, Philis, attends un moment sous ce berceau; je vais revenir te présenter à mon père.

Il entre aussi-tôt dans la cabane : là, hésitant de parler, il s'arrête, il rougit, baisse les yeux. O mon père! dit-il enfin;

puis il se tait. Que veux-tu, Daphnis? lui demande le vieillard. Mon père! j'aime.... Confus, après cet aveu, il reste encore en silence. Tu aimes, lui dit le viellard, en lui tendant la main, & quel est l'objet de ton amour? Alors il s'approche de son père, il met doucement sa main dans celle du vieillard. J'aime, dit-il, une jeune bergère, la meilleure & la plus belle de tout le pays. Tu es heureux, Daphnis, dit le vieillard, si la beauté ne t'abuse pas, & si elle aime les Dieux; car Jupiter, du haut de l'Olympe, vous bénira tous les deux, en arrêtant sur vous ses regards. Mais, Daphnis, l'amour nous abuse souvent. Non, non, dit Daphnis, je ne m'abuse pas; tu vas voir, mon père, si elle est belle & vertueuse. A ces mots, il court sous le berceau & conduit sa bergère par la main dans la cabane.

Philis parut devant le vieillard; l'innocence était peinte sur son visage. Elle souriait en rougissant & d'un air timide; elle avait la tête penchée sur son sein; à peine osait-elle, à travers de sa guirlande, jetter un regard furtif sur le vieillard. Daphnis, tantôt fixait les yeux sur son père; & plein de ravissement, il regardait avec quelle attention, avec quelle bonté, le vieillard avait les yeux attachés sur sa chère Philis; tantôt il regardait la bergère & riait de son air timide. Il la conduit auprès du vieillard, il baise tendrement la main de son père. Viens, Philis, dit-il, baise aussi la main du meilleur des pères, & Philis baisa la main du père de Daphnis.

Cependant le vieillard en silence, ne cessait de la considérer attentivement; enfin il s'écrie, en poussant un profond

ſoupir : Ah ! quels traits mes yeux découvrent ſur ton viſage ingénu ! Ah ! ma fille, ce ſont là tous les traits de Palémon. Oui ce ſont les traits du plus ſincère des amis : c'eſt ainſi que ſa bouche ſouriait dans ſa jeuneſſe. Il mourut, hélas ! & la moitié de mon bonheur fut enſeveli avec lui. Ah ! ma chère enfant, parle, répond-moi donc ; es-tu la fille de Palémon?

Je ſuis, reprit Philis, je ſuis la fille de Palémon. Hélas ! mes yeux n'ont jamais vu mon père ! Il mourut lorſque je repoſais encore dans le ſein de ma mère. Tous les jours ma mère viſitait les ciprès que les bergers avaient plantés autour de ſon tombeau ; tous les jours elle y allait pleurer, & c'eſt ſur la tombe de mon père qu'elle m'a miſe au monde.

A ces mots, le vieillard ſe lève, ſe précipite en tremblant au cou de Philis. Ma fille, dit-il en balbutiant, ah ! ma chère fille, & il retombe ſans force ſur ſon ſiège. Il lève, en ſoupirant, les yeux au ciel ; il prend la main de la jeune bergère : on voit qu'une joie mêlée de triſteſſe l'empêche de parler. Daphnis était ravi de ce ſpectacle ; il court chercher une corbeille pleine de raiſins, d'amandes, d'oranges & de pommes. Il prépare pour ſon père & pour ſa Philis ce repas champêtre. Il ſaute, il chante, en allant chercher les fruits ; il ne ſait comment exprimer ſa joie. Ah ! Daphnis, diſait-il, ah ! quel eſt ton bonheur ! Non, il n'eſt point de mortel auſſi fortuné que toi. En parlant ainſi, il fait placer Philis à côté du vieillard, & ſe met avec empreſſement à côté d'elle.

Hélas ! dans quelle félicité, dit alors le vieillard, s'écoulaient les années pendant leſquelles je jouiſſais de l'amitié de Pa-

lemon ! Quelle ſincérité ! quelle vertu !.... Il était pauvre, & cependant il ſoulageait l'indigent. Aucun paſteur ne faiſait plus de ſacrifices aux Dieux ; &, ſi ſon troupeau s'augmentait, c'était ſouvent par les défis qu'on lui faiſait pour le chant, & dans leſquels il avait toujours l'avantage ; car perſonne ne chantait ſi bien que lui. La droiture était empreinte ſur ſon front : on liſait dans ſes yeux le calme de ſon ame ; & cette douce tranquillité ne le quittait jamais, pas même dans l'adverſité. Jamais il ne répandait des larmes que pour l'infortune des autres, & il ne ſe plaignait de ſa pauvreté, que lorſqu'elle l'empêchait de ſecourir les malheureux. Tel était Palémon ; telles étaient ſes vertus. Il mourut, hélas il mourut dans l'été de ſes jours. Toute la contrée fut en proie à la triſteſſe, chacun avait perdu ſon meilleur ami ! jamais on n'avait vu dans le canton autant de bergers raſſemblés, que le jour qu'on dépoſa ſon urne ſur la petite colline qui eſt ſituée près de ſa cabane. Tous ſe rangèrent triſtement autour de ſes cendres : chacun enfonça dans la terre un rameau de cyprès autour de ſa tombe ; & Pan, qui les bénit, les fit croître pour former un bois qui le couvre de ſon ombre. Je poſsède encore une coupe qu'il a gagnée au combat du chant, & dont il m'a fait préſent. La fougère & le chardon étoilé couronnent cette coupe, &, par l'art du ſculpteur, un ſerpent qui s'entortille autour, ſe redreſſe, & mord le bord du vaſe, pour en former l'anſe. Hélas ! cette coupe que je ne remplis que dans les jours les plus ſolemnels, entretient le ſouvenir de mon meilleur ami.

Ainſi parla le vieillard. Daphnis & Philis l'écoutaient avec attendriſſement. Le ſoir vint enfin, & Philis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baiſa tendrement ſur ſon front blanc comme la neige. Dis à ta mère, ajouta-t-il, dis-lui qu'Amyntas vit encore, qu'il a un fils; que, ſi elle conſent que la fille de Palémon s'uniſſe à ce fils, & qu'elle nomme Amyntas ſon père, il ſentira rajeunir ſa vieilleſſe défaillante. Philis ſortit alors, appuyée ſur ſon berger qui la conduiſait hors de la cabane; & le vieillard en ſortit auſſi pour les voir plus long-temps. Ses regards ſatisfaits les ſuivaient juſqu'à ce qu'il les eût perdus de vue ſous les arbres éloignés. Oh! dit-il, plein de raviſſement, la joie que reſſent un fils vertueux eſt la plus douce joie d'un père, ſon bonheur eſt le bonheur le plus pur d'un père. Que c'eſt une douce, une délicieuſe récompenſe pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les ſemences des vertus! Quelle riche récolte! quel doux fruits!

En parlant ainſi, il s'en retourna dans ſa cabane. Cependant Philis & Daphnis étaient déja montés dans le bateau. Daphnis traverſa le fleuve avec précaution; & ayant deſcendu Philis ſur la rive, il attacha le bateau à un ſaule. Ils chantaient, en marchant enſemble, un air tendre que répétaient les échos, & qu'ils interrompaient ſouvent par des baiſers qu'ils ſe donnaient. Il fallut enfin ſe ſéparer. Daphnis promit à ſa bergère de ſe rendre le lendemain dans la cabane de ſa mère; & le roſſignol mêla ſes doux accents à leurs tendres adieux.

Dapnnis s'en retournait à travers le bocage, il allait détacher

détacher ſon bateau, lorſqu'une voix qui ſortait du fond d'une oſeraie, lui cria : Daphnis, viens àvec nous ſous ces ſaules ; nous allons chanter l'un contre l'autre, & tu ſeras notre juge. Daphnis y étant allé, trouva deux bergers ; il s'aſſit vis-à-vis d'eux, & leur dit : Commencez, je conſens à être votre juge.

(*Alors* MÉNALQUE *chanta le premier.*)

« O Muſes ! ô Pan ! faites que mes chants ſoient plus doux » que ceux de la fauvette, plus agréables & plus variés que » ceux du roſſignol ! c'eſt Ménalque qui chante, Ménalque » qui a toujours remporté le prix. Oui, lorſque je chante, les » jeunes bergères s'arrêtent ſouvent auprès de moi ; elles » diſent : Ménalque, ah ! que tu chantes bien ! Mais, char- » mante Daphné, ſi tu t'arrêtais quelque jour, ſi tu diſais » auſſi : Ménalque, ah ! que tu chantes bien !... »

(ALEXIS *chanta enſuite.*)

« Je ſais une bergère qui n'a encore vu que ſeize étés. Elle » eſt petite, ſa taille eſt fine, ſa chevelure eſt brune, ſon » front égale la blancheur de la neige. Ses yeux lancent des » regards pleins de feu, ſa bouche ſourit avec grace. Mais » où es-tu maintenant, jeune bergère ? ſur quelles fleurs » bondis-tu comme un tendre agneau ? dans quel lieu folâtres- » tu, comme tu fis dans cette ſoirée d'automne, où je fus » bleſſé de tes traits ? Ah ! chère enfant !.... »

MÉNALQUE.

« Que les oiseaux se taisent dans les lieux où Daphné, aux » yeux noirs, fait entendre ses chants ! que les doux zéphyrs » voltigent sans cesse dans les lieux où son pied mignon foule » l'herbe tendre & les fleurs ! que le trefle y croisse ! que son » troupeau y trouve les meilleurs pâturages ! »

ALEXIS.

« Tous les soirs je fais traverser le ruisseau à mon troupeau, » afin qu'il s'y baigne ; & mes brebis sont blanches comme » les cygnes du fleuve. Je suis jeune & beau ; tu es jeune & » belle, ô bergère folâtre ! »

MÉNALQUE.

« Comme les doux zéphyrs du soir agitent doucement ces » saules ! comme la lune silencieuse s'avance ! ô mes chèvres » & mes moutons ! ne grimpez pas sur ces bords escarpés : » voici du peuplier, voici du lierre : la rive pourrait s'écrouler » sous vos pas. »

ALEXIS.

« Que je te porte envie, petit mouton ! tu bondis autour » d'elle, tu manges le trefle de sa main : que je te porte

» envie, petit passerau ! tu voltiges sur sa fenêtre, tu vois son » sommeil du matin, tu chantes, & elle aime ton ramage. » Dans le lieu où je trouverai ma bergère, dans l'endroit où » elle me donnera le premier baiser, ah ! j'y veux chaque » année, je t'en fais le serment, ô Pan ! oui, j'y veux chaque » année t'immoler un bélier ! »

Ainsi chantèrent les bergers ; & Daphnis dit : Alexis, tu as remporté le prix ; ton chant est plus agréable à entendre que le murmure d'un ruisseau. Alexis s'empara de la chèvre qui avait été marquée pour le prix. Daphnis, reprit le berger vainqueur, on m'a dit que tu étais un excellent chanteur : si tu me veux chanter une chanson, je te fais présent de cette chèvre ; & Daphnis, plein de joie, se saisit de la chèvre, & chanta ainsi :

« Répands ta clarté, brillante lune ! répands ta clarté sur » le sentier que suit maintenant ma bergère, en retournant à » sa cabane ! Qu'aucune terreur nocturne, ô ma bergère ! ne » te saisisse dans ton chemin solitaire ! Que le paisible silence, » que la douce lueur de la lune t'accompagnent ! Que rien ne » te trouble & ne t'empêche de penser à ton berger ! Que du » sein de la prairie, le chant de la cigale résonne à tes oreilles ! » Que du fond de chaque bocage auprès duquel tu passeras, » le rossignol te fasse entendre ses amoureux concerts ! Que » son chant soit aussi tendre que ta pensée, quand tu t'oc- » cupes de moi, & que tu lèves tes beaux yeux vers le ciel » en soupirant ! O ma fidelle bergère ! le printemps règne » pour moi où tu es. Tu répands la joie dans les prairies ;

» tu fais exhaler aux fleurs une odeur plus ſuave. Mais lorſque » tu me preſſes contre ton ſein, lorſque tu me donnes un » baiſer ſur mes lèvres, ah ! mon cœur alors palpite avec » précipitation, je ne vois plus le printemps, je ne reſpire » plus l'odeur des fleurs, je ne ſens que ton baiſer.... »

Ainſi chanta Daphnis. Je donnerais la moitié de mon troupeau dit Alexis, pour ſavoir chanter comme toi.





Ma Mere! voici mon cher Daphnis que j'amene.

Le Barbier l'ainé Inv. 1792 L. M. Halbou Sculp.

LIVRE SECOND.

Cependant Daphnis s'étant emparé de la chèvre, la fit entrer dans le bateau; il quittait la rive, mais ses pensées suivaient Philis. Plongé dans une réverie profonde, il ne s'apperçut pas que le fleuve orageux roulait avec impétuosité ses flots. Déja il était au milieu, lorsque, poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement : la chèvre sauta hors du bateau, & gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à tout instant d'être poussé par le fleuve contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissements : il semblait un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ses lionceaux, qui déja rugissent, en venant du fond de leur antre au-devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil; il l'emporta seulement jusqu'au moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque faible lueur sur la rive. Alors d'une voix alarmée, il appellait à son secours, mais inutilement; le fleuve l'entraînait avec trop de rapidité. Enfin une grande lumière frappe ses regards. Cette lumière, dont il approchait avec vîtesse, lui parut être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du secours; & le bateau qui vint au-devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui péchaient, & qui, pour surprendre le

poiſſon, l'éblouïſſaient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avaient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, &, l'ayant conduit à bord, le menèrent près delà dans leur cabane, dont les murs étaient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par ſon âge, & vêtu d'une manière extraordinaire. Certes, ſe diſaient les pêcheurs, nous ſommes heureux aujourd'hui! Voilà déja deux étrangers que les dieux nous ont amenés : voilà déja deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de ſecourir des infortunés. Cependant, l'un d'eux alla préparer des poiſſons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit aſſeoir Daphnis & le pêcheur bienfaiſant à ſes côtés. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avait emporté. Il leur conta ſes frayeurs; comment il avait vainement appellé du ſecours, & comment il s'était réjoui en appercevant le bateau & la lumière. C'eſt ainſi qu'ils s'entretenaient avec amitié, (car comment l'amitié ne régnerait-elle pas parmi des infortunés raſſemblés chez l'homme de bien qui leur prête du ſecours, & qui rend graces aux dieux de les lui avoir amenés?) c'eſt ainſi, dis-je, qu'ils s'entretenaient avec amitié, juſqu'à ce que l'autre pêcheur apporta, d'un air riant, un plat de poiſſons apprêtés, qu'il plaça ſur la table, & il s'aſſit auſſi avec eux; les deux pêcheurs prièrent leurs hôtes de manger. O mon père! dit l'un d'eux au vieillard, ton vêtement eſt ſomptueux & extraordinaire; ton langage n'eſt pas ſemblable au nôtre : il faut que tes malheurs t'aient conduit des régions lointaines. A ces mots, le vieillard ſoupira, ſans pouvoir

répondre : Hélas, reprit-il enfin, ce n'eſt pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici : je ſuis de la ville de Crotone (1), où j'avais place dans le Sénat. Mais, hélas! les chefs de ce Sénat, qui devraient aimer les dieux, la vertu & la juſtice, ſe plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple, & ſacrifient la vertu & la juſtice à leurs intérêts & à leurs vices. Le peuple, toujours aveugle, eſt trompé : il adore ceux qui ſappent les fondements de ſon bonheur. Je l'ai vu, & j'ai combattu pour la vertu & pour la juſtice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avaient eu l'art de ſemer parmi le peuple, leur donnaient toute ſûreté pour perſécuter la droiture & l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville, où j'ai reçu le jour. Juſtes dieux, ſi dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelques calamités, ah! calmez votre couroux, & rappellez ces calamités déja près de ſes murs coupables.

Ainſi parla le vieillard en ſoupirant, & il tomba dans un morne ſilence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, ſe turent auſſi; ils parurent ſaiſis d'horreur d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étaient pas à l'abri de l'injuſtice & du malheur; car il eſt douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ſes ſemblables ſont injuſtes & vicieux. Les pêcheurs ſe mirent à conſoler le vieillard : ils tâchèrent de l'amuſer par des entretiens pleins de gaieté, & par le récit de différentes aventures, juſqu'à ce que le ſommeil vînt les inviter au repos.

---

(1) *Crotone, ville au bord de la mer Ionienne, près du promontoire de Lacyme.*

Ce ne fut pas sans inquiétudes que Daphnis passa la nuit; il se rappellait son père, il sentait l'affliction qu'il devait avoir; il pensait à sa Philis; il se representait quelles seraient ses alarmes, s'il ne pouvait pas se trouver au rendez-vous. Oh! dès le lever de l'aurore, disait-il, je remonterai le long du fleuve.

A peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toit couvert de mousse, que les pêcheurs & leurs hôtes se trouvèrent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton, il embrassa ses hôtes, &, les yeux mouillés de larmes : les dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance; Daphnis les embrassa à son tour & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard, en marchant d'un pas lent; & le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût se reposer; &, l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta & alla chercher des fruits : il revint bientôt; &, dès qu'ils se furent rafraîchis, ils continuèrent leur route. A l'approche du soir, Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son père Amyntas y était en proie à ses inquiétudes. Tristement assis, éclairé par la faible lueur d'une lampe, il s'occupait de son fils. Il entend quelque bruit, il voit son fils; & tout-à-coup transporté de joie, il se lève en tremblant, & se jette au cou de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils!.... C'est toi. Que la nuit & le jour ont été tristes pour moi! Il s'interrompt alors, & salue gracieusement le vieillard, qu'il apperçut, en lui serrant la main; & Daphnis

dit

dit avec empreſſement à ſon père comment le fleuve l'avait entraîné, comment les pêcheurs l'avaient ſauvé; il lui conte auſſi l'hiſtoire du vieillard. Il n'oublie pas le ſoin qu'il avait pris de lui, en lui ſervant de guide pour remonter le fleuve. Et le père l'écoutait avec extaſe, charmé de trouver dans ſon fils ces preuves de vertu & de commiſération.

O mon ami! dit Amyntas au vieillard, diſpoſe de tout ce que les dieux m'ont accordé. Que ma cabane te ſerve d'abri! A ces mots, il le conduiſit à un ſiège couvert d'une peau molle; &, ayant mis ſon bâton de côté, il le pria de ſe repoſer, & s'aſſit auprès de lui.

Ah! quelle félicité, reprit le vieillard plein de ſurpriſe & de joie, quelle félicité de ſe trouver avec des gens vertueux! O mes bons amis! c'eſt chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le ſein de ma patrie. Cher ami, lui répond le père de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de ſecourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas eſt un monſtre, Pourquoi les dieux mettent-ils ma cabane ſous leur protection? Pourquoi répandent-ils la bénédiction ſur mes arbres? Serait-ce pour que je demeure ſeul à mon aiſe dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place & de l'ombre pour pluſieurs? Ou ſerait-ce pour que je diſſipe tout ſeul l'abondance des fruits qui font plier juſqu'à terre les branches de mes arbres? Ainſi s'entretenaient les vieillards, &, pendant ce temps, Daphnis avait couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allèrent tous goûter les douceurs du ſommeil.

Daphnis rêva à sa chère Philis, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par les airs que les bergers matineux répétaient sur leurs flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour Daphnis, fâché de ce qu'il n'était pas encore midi, à peine daigna-t-il prendre son chalumeau & conduire son petit troupeau dans les champs. Il alla se reposer loin des autres bergers, au bord d'un ruisseau qui coulait sous un ombrage solitaire de ramaux de saules. Tourmenté par ses impatients desirs, il avait peine à rester assis; tantôt il jouait un air tendre, soupirait & regardait avec dépit la hauteur du soleil; tantôt il caraissait ses moutons qui paissaient aux environs & qui s'approchaient de lui; ou il les appellait pour leur présenter de sa main des plantes qu'il arrachait : puis il se remettait à jouer de son chalumeau, & à regarder en soupirant le soleil, plein d'impatience de ce qu'il n'était pas encore au plus haut du ciel.

Pendant ce temps, Aristus (ainsi s'appellait le vieillard de Crotone) était aussi sorti de la cabane pour visiter la contrée: il était monté sur une colline voisine, d'où il découvrait dans l'éclat de la lumière du matin une vaste région, des côteaux revêtus d'arbrisseaux, plus loin, des montagnes azurées, des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers, & des forêts de sapins, de chênes & de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve roulait avec fracas ses flots mugissants au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages & des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentaient plus doucement à travers le gazon, en produisant un petit gazouillement, ou tombaient

agréablement en petites cascades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantaient gaiement sur les ramaux humides de rosée, ou faisait retentir dans l'air éclatant son ramage varié, auquel se mêlaient les flûtes des bergers & la voix des bergères qui faisaient paître en société leurs troupeaux sur les collines d'alentour, ou dans les prairies. Le vieillard étonné, promenait ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes & sur les fleurs, qui exhalaient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, & il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité ! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre ! O nature ! nature, que tu es belle ! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue, lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontents ! Heureux le berger, heureux le sage qui vit ignoré du peuple, des grands, & qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige, & qu'elle nous procure ! Inconnu, il fait de plus belles actions que le conquérant & le prince, dont le vulgaire admire la pompe. Ah ! je te salue, paisible vallon ; je vous salue, fertiles côteaux ; & vous, ruisseaux, prés fleuris, bocages solitaires & sombres, temples consacrés aux doux transports, aux graves méditations, je vous salue. Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin ! La douce joie & l'innocence me sourient de chaque colline & de chaque prairie ; là tranquillité & le contentement habitent ces paisibles cabanes que je vois : ils

reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choses, ô bergers ! Que vous êtes près du bonheur ! O vous qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature, pour chercher un bonheur plus varié ! Insensés, qui nommez grossiéreté les mœurs de l'innocence riante, qui appellez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses, vous avez beau construire avec peine des tissus de bonheur, le moindre souffle les détruira. Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontents. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune ; vous vous précipitez dans les bras séduisants de la fausse déesse ; vous y rêvez quelques moments, vous vous réveillez bientôt, & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avait fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux ni ses ailes noires & tannées, avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût & la terreur. Et vous, qui gouvernez des provinces, vous qui, du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard insolent, & qui vous dites à vous-mêmes avec orgueil : Tout ce que je vois est à moi ; cet empressement pénible des peuples est pour moi ; car je suis leur maître, & mon aspect les fait trembler. Répondez : pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes & de toute la belle nature ? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure ? Pour qui la fraîcheur des ombres &

la chaleur du ſoleil ont-elles des douceurs raviſſantes? Eſt-ce pour vous, monarques, ou pour le pauvre berger qui repoſe ſur l'herbe, entouré de ſon troupeau? Il goûte le repos, & il reſpire le raviſſement : ſatisfait de ce qu'il poſſède, il ignore qu'il eſt pauvre; &, quand il ſerait le maître de toute la terre, pourrait-elle procurer plus de plaiſir à celui qui eſt déja content? Cette admirable & bienfaiſante nature eſt pour lui une ſource intariſſable de plaiſirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité, ne le rendent mécontent de ſa fortune. Son eſprit tranquille & ſon cœur droit répandent ſans ceſſe les plaiſirs devant lui, comme tu répands, ô ſoleil du matin! l'éclat qui t'environne ſur les campagnes baignées de roſée. Ne ſoyez point irrités, ô Dieux! ſi je me ſuis cru malheureux, & ſi j'ai pleuré; ſi, en quittant Crotone, j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'eſt par un chemin ſombre & fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuſes. O ruiſſeaux! c'eſt ſur vos bords que je vais goûter le repos : & vous, arbres, recevez-moi ſous la fraîcheur de vos ombres. Cabanes ruſtiques, ſoyez ouvertes à un étranger qui va paſſer doucement ſa vieilleſſe avec vos habitants, plus dignes d'envie que les rois. Coulez ſans ceſſe, torrents de volupté. Je vous apporte un eſprit ſerein & pur, ſerein comme le ciel lorſqu'il n'eſt obſcurci par aucun nuage, pur comme un lac que les plus petits flots ſillonnent à peine, & dans lequel le ciel & toute la contrée ſe peignent. Oui, paiſibles ruiſſeaux, c'eſt près de vous que je vais, plein de tranſport, plein de reconnaiſſance envers

les dieux, repaſſer ma vie. Mes penſées la parcourront avec joie : heureux de ce qu'elles n'ont à frémir d'aucun crime. Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles ; ils ſe faneront doucement, comme ſe fane une roſe qui exhale en mourant ſes derniers parfums.

Ainſi parla le vieillard, pénétré du raviſſement le plus délicieux ; &, après avoir jetté encore une fois ſur toute la contrée ſes yeux remplis de larmes de joie, il deſcendit du côteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amyntas.

Daphnis & ſon père le reçurent en l'embraſſant : déja le dîner champêtre l'attendait. Ces honnêtes vieillards, ſe tenant par la main, s'aſſirent à table, & Daphnis s'y aſſit auſſi. Il ſe hâta d'appaiſer ſa faim ; puis il laiſſa les vieillards qui s'entretenaient avec amitié, & courut vers le fleuve, qu'il paſſa précipitamment pour revoir ſa chère Philis. Il arrive bientôt à la fontaine : mais il n'y trouve pas ſa Philis, il jette des regards de tous côtés ; & quel fut ſon trouble ! les noms qu'il avait gravés ſur l'écorce des arbres.... il les trouva effacés. Dieux ! s'écria-t-il en tremblant, eſt-ce là le funeſte avant-coureur de quelque affreuſe diſgrace. Ah ! pourvu que ma Philis ne ſoit menacée d'aucun malheur ! pourvu.... mais, hélas ! où eſt-elle ? Je crains, je friſſonne. Nos amours ne ſont-ils pas menacés ? Ainſi parlait Daphnis, agité par ſon inquiétude, lorſque Lamon ſortit du bocage : Que viens-tu faire ici, Daphnis, lui dit-il ? qui cherches-tu ? Philis, ſans doute. Et bien, tu l'attends en vain. Philis ne t'aime plus. Tu pâlis : l'infidelle !.... Non, elle ne t'aime plus, j'ai triomphé

de ſon amour ; je lui ai donné mon grand troupeau, toutes mes prairies ; & maintenant elle m'aime. Oui, elle m'aime cette belle enfant. Tu vois les arbres ſur leſquels vos noms étaient gravés. Philis & moi, étant ici enſemble ce matin au lever de l'aurore, nous en avons coupé les écorces. Adieu, Daphnis, diſait-elle en coupant les noms ; je veux effacer juſqu'aux moindres traces de ton ſouvenir. A peine Daphnis a-t-il entendu une partie de ce diſcours, que ſes genoux fléchiſſent ; une ſueur froide coule de ſes membres : il ſerait tombé, ſi Lamon ne l'avait pas ſoutenu, en le conduiſant vers le rivage. Je vais t'éloigner, Daphnis, de ce lieu d'horreur, diſait-il : monte dans ton bateau, infortuné berger! Peut-être les dieux t'ont-ils réſervé un autre bonheur. J'ai grande pitié de toi, pauvre berger ! Ainſi diſait-il en ſe retirant.

Daphnis reſta long-temps immobile & ſtupide comme un homme qui ſe réveille d'un ſonge affreux, & qui, tout friſſonnant, ne ſait pas encore que c'était un ſonge : ſon cœur palpitait, & des ſoupirs s'empreſſaient de ſortir de ſon ſein tremblant. Un torrent de larmes coula enſuite de ſes yeux ; & il ſe jetta à terre preſque ſans ſentiment. Elle eſt infidelle, s'écria-t-il ; elle eſt infidelle, & moi, je vais être malheureux pour jamais. Elle qui pleurait dans mes bras, quand ſa mère lui eut parlé de l'amour de Lamon, elle eſt infidelle ! Ah ! cruelle ! que n'ai-je expiré dès le premier inſtant dans tes bras ! Jour funeſte où je t'ai vue pour la première fois ! où je t'ai vue pour mon éternel malheur ! Mais.... non, non,

ce ne ſera pas pour mon éternel malheur. Non, l'amour que tu récompenſes ſi cruellement, ſortira de mon cœur; le mépris prendra ſa place, oui, le mépris; il eſt dû à une bergère qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau. Il parlait ainſi, plein de colère, & il croyait pouvoir aiſément dompter ſon amour : mais une douleur mêlée de tendreſſe ſurmonta bientôt ſon courroux. Hélas! que j'euſſe été heureux, cruelle! que j'euſſe été heureux! mon bonheur eût ſurpaſſé celui de tous les mortels, ſi tu ne m'avais pas été infidelle. Maintenant je ſuis malheureux; nul mortel ne l'eſt autant que moi. Tout ce qui m'environne va m'attriſter. Le murmure des ruiſſeaux ne me charmera plus : le chant des oiſeaux redoublera mon deuil : la chaleur du ſoleil & la fraîcheur de l'ombre me ſeront également indifférentes; & mes moutons vont errer ſans paſteur; car il ne prendra plus ſoin de ſa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine où je te tenais ſerrée dans mes bras, où plein d'ardeur, je t'accablais de mes baiſers, où tu m'embraſſais, ingrate, avec une ardeur ſemblable à la mienne. Hélas! je vais verſer mes dernières larmes dans ce lieu fatal.

Daphnis, en gémiſſant, retourna près de la fontaine. C'eſt donc ici, diſait-il : c'eſt ici où tant d'heures délicieuſes ſe ſont écoulées dans les embraſſements d'une infidelle! O Philis!.... C'eſt ici que tu repoſais, cruelle. C'eſt au bord de ce ruiſſeau que je t'ai trouvée la première fois! C'eſt ici, ô comble d'horreur! c'eſt ici que je vois l'écorce qui portait nos noms unis, arrachée par ta propre main! Mais.... s'il n'était

n'était pas vrai ?.... si Lamon m'avait trompé ? O douce pensée ! j'espère.... je crains.... ah ! fausse espérance ! je n'étais pas digne de Philis ! Lamon n'est-il pas plus aimable que moi ? Non je n'en étais pas digne. Pardonne Lamon ; ah ! pardonne, si une fausse espérance a voulu te faire passer injustement pour un imposteur. Comme il disait ces mots, il entendit du bruit du côté du bocage ; aussi-tôt il jette précipitamment la vue : il apperçoit Philis. Il frémit, elle pâlit, & jettant à peine les yeux sur le berger : Que viens-tu faire ici, dit-elle ? Je ne serais pas venue, si j'avais cru t'y trouver ; je m'en vais. Je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc fâchée, cruelle, dit Daphnis, d'être obligée de me voir encore une fois ? Alors elle fit semblant de chercher son ruban, & elle marchait çà & là le corps penché. Daphnis se mit aussi à chercher, & elle continua : C'est le ruban que tu m'as donné & que j'entrelaçais dans mes cheveux avec des fleurs : si tu le trouves, tu peux le garder & le donner à ta nouvelle maîtresse.... mon ruban n'était pas à ton goût, disait Daphnis. Lamon en a de plus beaux ; mais, si tu veux l'avoir, peut-être est-il près de ces arbres, dont les écorces sont coupées. En disant ceci, il fut impossible à Daphnis de proférer une seule parole : la violence de la douleur l'étouffait, & ils restaient tous deux dans un profond silence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant insensiblement approché de Philis, l'entendit gémir ; &, la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidelle, lui dit-il, tu pleures ! Philis jettant ses yeux inondés

de larmes ſur Daphnis, le vit pleurer, & lui dit auſſi : Tu pleures, infidèle ! puis elle ſanglotta.... Oui, pleure, ingrat, pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuſe. A ces mots, Philis cacha tout-à-coup dans ſes mains mignonnes ſon beau viſage baigné de larmes ; & ſes ſanglots ſoulevaient ſa gorge, & l'empêchaient de parler. Daphnis ſe précipite alors à ſes pieds ; il ſaiſit une de ſes mains ; il la preſſe plein d'ardeur contre ſa bouche, il la baigne de ſes pleurs. Ah ! Philis.... Ah ! infidelle, pleure, oui, pleure ſur mon infortune. Berger injuſte, dit Philis, tu me nommes infidelle, moi qui t'aime par deſſus tout. Tu me rends malheureuſe, perfide, tu aimes une autre bergère. A ces mots, Daphnis ſe lève précipitamment : Moi, s'écria-t-il, moi, moi infidèle ? ô Dieu ! que je ſois puni ſi je le ſuis. C'eſt Philis qui eſt infidelle ; c'eſt Philis.... elle aime Lamon. Oui, c'eſt toi. N'as-tu pas coupé les écorces des arbres où nos noms étaient écrits ? Lamon, Lamon lui-même qui m'a trouvé tout-à-l'heure au bord du ruiſſeau, m'a dit : Que cherches-tu ? Philis, ſans doute : pauvre Daphnis, elle ne t'aime plus ; c'eſt moi qu'elle aime. Ce matin elle a coupé elle-même les écorces des arbres, pour effacer juſqu'aux traces de ton ſouvenir.

Philis reſta ſurpriſe & interdite, ſon front devint plus ſerein, ſes ſanglots s'arrêtèrent : enfin elle ſe précipita au cou de Daphnis. Nous avons été trompés, s'écria-t-elle. Ah ! le cruel Lamon ! Nous avons été trompés, te dis-je. Hier, mon cher Daphnis, hier, je pleurais ici, parce que tu n'y venais pas ; &, jettant les yeux de tous côtés, je vis les

écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble ! Mes genoux fléchirent ſous moi, je ne ſavais que penſer, lorſque Lamon ſortit du bocage. Pauvre Philis, me dit l'impoſteur, tu cherches Daphnis, tu es étonnée de trouver les noms coupés, & tu ne ſais pas encore tout. Ah ! faut-il que je t'apprenne cette fatale nouvelle ? Tu ignores encore que Daphnis t'eſt infidèle. Oui, Daphnis te trahit. Hier il vint ici avec une autre bergère, & je le vis couper les noms gravés ſur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier Philis, dit-il; je veux t'oublier pour toujours. Alors il embraſſa ſa bergère & s'en retourna avec elle. A ces mots que me dit Lamon, je tombai à terre, & le trompeur me releva. Pauvre Philis, me dit-il, viens, je vais te conduire à ta cabane : ne te chagrine pas, le perfide ne mérite pas tes larmes.... Ah ! Philis, ſi tu m'aimais, tu ſerais heureuſe. Mon grand troupeau & mes vaſtes prairies ſeraient à toi. Ainſi dit le fourbe en me conduiſant à ma cabane. O dieux ! que j'ai pleuré ! que j'ai paſſé une triſte nuit ! & aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas ſouffert ? J'irai, diſais-je, j'irai le ſoir au bord de la fontaine, où j'ai ſi ſouvent repoſé dans les bras du perfide; j'y pleurerai, j'y mourrai de déſeſpoir. Je ſuis venue, je t'ai trouvé: j'ai été ſaiſie à ta vue, cependant j'en ai été ravie : je n'avais point de ruban à chercher; mais je voulais paraître fâchée. Ah ! qu'il m'en a coûté ! Je me ſuis miſe à pleurer : tu as pleuré auſſi, mon cher Daphnis : Ah ! quel bonheur de nous être retrouvés !

Le cruel ! s'écria le berger; ah ! que nous ſommes heureux

que ſon impoſture ne nous ait pas abuſés plus long-temps ! Ma chère Philis ! Mon cher Daphnis ! ſe diſaient-ils en s'embraſſant tendrement & en ſe ſerrant l'un contre l'autre. Ah ! reprit Daphnis, me pardonne-tu de t'avoir cru infidelle ! Et toi, dit Philis ?.... Puis ils pleuraient, & ne ſe parlaient que par leurs baiſers : Daphnis plein d'ardeur lui baiſait ſon front blanc, ſes joues, ſes lèvres & ſes yeux inondés de larmes ; & Philis lui forma une couronne de baiſers tout autour de ſon beau viſage.

La bergère lui demanda enſuite, pourquoi il ne s'était pas rendu la veille auprès de la fontaine : il répondit, en racontant comment le fleuve l'avait entraîné. Philis trembla : il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaiſants. Philis remercia les dieux, & les pria de bénir les pêcheurs. Enfin, il lui raconta l'hiſtoire du vieillard qu'une troupe d'hommes vicieux avaient chaſſé de ſa ville paternelle, la manière dont il l'avait conduit en remontant le fleuve. La bergère, pleine de compaſſion pour le vieillard, & ravie de joie d'aimer un berger auſſi ſenſible, l'embraſſa, toute tranſportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant, s'il eût été poſſible d'aimer davantage. Philis lui apprit enſuite qu'elle avait dit à ſa mère qu'elle avait été chez le père de Daphnis ; combien elle avait été attendrie, lorſqu'elle avait entendu parler d'Amyntas ſon père, & enfin qu'elle lui avait ordonné de le conduire dans ſa cabane.

Maintenant viens avec moi, mon cher Daphnis, lui dit-elle en lui ſerrant la main. O ma chère Philis ! dit-il, je

ſuis le plus heureux des mortels. Ah ! comment ai-je pu douter de ton amour ? Je ne mérite pas que tu m'aimes. Non, je ne mérite pas.... Soudain, Philis lui donna, avec tranſport, un baiſer ſur ſes lèvres, pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il ſe faiſait à lui-même.

Cependant ils traverſaient le bocage & s'avançaient vers la cabane de Philis. A peine furent-ils arrivés, ſous le toit de feuillage, que Philis ſe mit à crier : Ma mère, voici mon cher Daphnis que j'amène. Auſſi-tôt elle courut dans la cabane, ſuivie de Daphnis ; & la mère de Philis vint avec joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux, du meilleur des amis ! les dieux vous ont deſtinés à vous aimer mutuellement, & ils vous béniront. Elle fit aſſeoir Daphnis à côté d'elle ; & Philis ayant apporté des figues, des grenades & du raiſin, s'aſſit à côté de Daphnis. Philis prit la plus grande grappe ; & mettant le premier grain ſur les lèvres de Daphnis, elle mangea le ſecond : & elle continua ainſi juſqu'à ce que la grappe fût mangée. La mère les regardait d'un riant ; &, pendant ce temps, elle arrêta qu'il fallait que dans trois jours l'hymen les unît pour toujours. Elle voulut que ce fût avant les vendanges qui approchaient, car les feuilles commençaient déja à prendre une teinte rouge & jaune, & les grappes mûres ſemblaient ſourire au vigneron. Daphnis embraſſa Philis : Ah ! dit-il, quels ſeront mes tranſports de joie, quand j'appercevrai l'aurore du troiſième jour !

Mes chers enfants, reprit la mère en leur ſerrant à tous deux la main, ô vous, la conſolation & la joie de ma vieil-

leſſe ! quelle félicité pour le peu d'années qui me ſont encore réſervées ! quelle félicité ce ſera pour moi d'être témoin de votre bonheur ! Quel doux ſpectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux ! Ils ſe trouvent toujours plus aimables, un tel amour ne meurt pas. Ah ! mes enfants, je ne ſaurais retenir mes larmes (alors elle dit avec des paroles entrecoupées) : Je ſais, hélas ! je ſais de quelle félicité on jouit, & que dans les bras d'un époux chéri & vertueux, la miſère perd toute ſon amertume. O Palémon ! Palémon !.... Oui, mes enfants, les dieux ont pris ſoin de vous. C'eſt pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés. Peut-être, ma fille, que, par amour pour moi, tu aurais écouté Lamon ; & peut-être aurais-tu été malheureuſe, quoique ſes pâturages s'étendent depuis les roſeaux du fleuve juſqu'aux pieds de la montagne azurée, & quoique ſes brebis & ſes geniſſes ſans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter. Un jour Palémon aidait à Timétas, le vigneron, à cultiver la petite vigne de ſon côteau. Ils creuſèrent la terre à l'entour d'un vieux tombeau élevé ſur la crête du côteau, & ils trouvèrent un tréſor. Regarde, diſait Timétas, regarde, voici un tréſor. Je t'en donne la moitié. Cela ſoulagera les maux auxquels le pauvre n'eſt que trop ſujet. Car nous travaillons depuis le ſoleil levé juſqu'au ſoleil couché, & que gagnons-nous ? de quoi faire un repas frugal, & quelques heures de ſommeil pour nos membres fatigués. Je n'ai pas beſoin de ton tréſor, reprit Palémon ; garde-le tout entier. La pauvreté m'eſt chère, ſi tu appelles ainſi cet état

de travail qui a endurci mes membres, & le ſoleil du midi ne me brûle plus. Quoi ! tu ne te réjouis pas, Palémon, du tréſor trouvé, dit Timétas? Non, Timétas, non, je ne m'en réjouis pas, pourſuivit Palémon : ſi je l'avais trouvé ſeul, je l'aurais déja enfoui plus profondement qu'il n'était. De quoi me ſervirait-il ? Reſterais-je oiſif à me repoſer dans la prairie, à la fraîcheur de l'ombre, & à regarder mon voiſin labourant ſon champ, ou cultivant ſa vigne à la ſueur de ſon front, ou le paſteur veillant ſoigneuſement à la garde de ſon troupeau, tandis que je languirais dans l'oiſiveté? Enfin, mangerais-je davantage & avec plus d'appétit? Non, non; rougis plutôt de tes deſirs indiſcrets, & enterrons le tréſor. Palémon, reprit Timétas, peu s'en faut que je ne te croie & que je n'enterre le tréſor. Oh ! que je ſuis ravi, continua Palémon, lorſque je me réveille avec de nouvelles forces, après mon doux ſommeil ! Les oiſeaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants; le ſoleil du matin me ſalue par ſes rayons brillants. Je vais gaiement à mon travail de la journée; & je chante, ſoit que je garde mon troupeau, ſoit que je cultive mon petit terrein, ſoit que j'aide mon voiſin à cultiver le ſien. Le travail aſſaiſonne mon repas ſimple, & me conſerve la ſanté. Ah ! que j'ai de joie, lorſque, vers le ſoir, je retourne à la cabane, que ma tendre épouſe me reçoit dans ſes bras, que pour éteindre ma ſoif, elle m'apporte un vaſe plein d'eau fraîche, & quelquefois un peu de vin ! Elle appaiſe ma faim avec du pain, du fromage & des fruits. Que je ſuis content alors ! Dis-moi, Timétas, quand j'aurais tout

le terrein depuis les monts Clibaniens jusqu'aux sirtes de la mer Ionienne, pourrais-je être plus content, plus gai, plus sain, plus heureux que je le suis? Enterrons ce trésor, dit Timétas, je le vois, il nous est inutile; & ils enterrèrent le trésor. Voilà ce que leur raconta la mère de Philis, en ajoutant que le juste est toujours assez riche; & elle se réjouit avec eux, jusqu'à ce que la pourpre du soleil couchant commençât à briller à travers le toit verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller : Va, lui dit la mère de Philis, dis à ton père que je suis la plus heureuse des mères; & Philis sortit de la cabane avec lui, & l'accompagna jusqu'au rivage. Daphnis, lui dit-elle en le serrant dans ses bras délicats, dans trois jours, oui, dans trois jours, l'hymen doit nous unir! Que nous serons heureux! Quel bonheur, Daphnis, sera égal au nôtre? Que nos jours vont s'écouler agréablement! Ah! Philis, reprit Daphnis en l'embrassant tendrement, nos jours seront comme un printemps perpétuel. Oui, dit-elle, ils s'écouleront comme ce ruisseau qui fuit à travers ce pré fleuri. Il est vrai, mon cher Daphnis, il est vrai, l'on voit aussi quelquefois des chardons ou de ronces sur ces bords, & souvent des jours sombres interrompent le printemps; mais, mon bien-aimé, si nous sommes vertueux.... car dans tes bras, les ronces même me porteront des roses, & les jours sombres seront pour moi comme l'éclat du soleil. Oui, ma chère enfant, reprit Daphnis, & mon père me dit souvent : Ne t'impatiente pas, si tu es malheureux : le malheur m'a aussi visité; mais lorsqu'il me quittait, lorsque le

bonheur

bonheur recommençait à me caresser, je n'en étais que plus heureux ! Oui, Daphnis, poursuivit la bergère, lorsque nous nous aimions sans espoir de jamais nous trouver, nous étions malheureux ; mais lorsque nous nous sommes trouvés, que nous avons senti vivement notre bonheur ! Lorsque nous nous croyions infidèles, nous étions malheureux : que nous avons été heureux, au moment que nous avons découvert l'imposture.

En s'entretenant ainsi, ils se trouvèrent au bord du fleuve ; ils s'embrassèrent encore une fois, & Daphnis étant monté dans le bateau, Philis toute tremblante, lui cria de bien prendre garde que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'autre rive : alors elle fit un cri de joie, & il lui répondit du rivage.

Daphnis, ayant abordé, vit un homme arrêté devant une cabane voisine, & cet homme pleurait devant celui à qui appartenait la cabane. Hélas ! disait-il, que je suis malheureux ! je ne le serais pas sans cet enfant qui joue là sur le gazon. Ah ! cher & malheureux enfant ; mais non, tu n'es pas malheureux ; tu ris d'un air satisfait, en jouant sur le gazon, & tu ne pleures que quand tu me vois pleurer. Hélas ! je demeurais là-bas sur le penchant de cette montagne : ce printemps, mes arbres étaient couverts de fleurs, & les productions de mon jardin venaient à souhait, lorsqu'il survint tout-à-coup un orage ; un torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, & roula du limon & des rochers dans l'endroit où fleurissait l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en paſſant : Béni ſoit l'homme, dit-il, qui aſſiſte les infortunés ! Les dieux le voient & ils le béniſſent. Mais, ô dieux ! pourquoi ſuis-je pauvre ? J'ai vu, hélas ! j'ai vu l'infortuné. Mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le ſecourir ! Ah ! pourquoi ſuis-je pauvre ? ô dieux !

Daphnis arriva tout triſte dans ſa cabane ; à peine put-il raconter aux vieillards qu'il avait été dans celle de Philis, & que dans trois jours l'hymen devait les unir.

Aux premiers rayons du ſoleil, Ariſtus ſortit & s'avança ſur le gazon humide de roſée, où Daphnis & ſon père l'allèrent trouver. Le vieillard les pria de traverſer la prairie avec lui : ils le ſuivirent, & il les conduiſit ſur un côteau voiſin, que des arbres fruitiers ornaient tout à l'entour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce côteau on pouvait parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe graſſe & haute couvrait les petits ſillons dans leſquels on introduiſait, à travers la prairie, l'onde bienfaiſante d'un ruiſſeau rapide, qui deſcendait en murmurant entre les ronces & les vignes ſauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendait au loin dans la plaine ; & au milieu était conſtruite une cabane & un preſſoir ; &, ſur le devant, une feuillée de ſureaux ombrageait les bancs de gazon qu'on avait formés.

Ariſtus embraſſa Amyntas & ſon fils. O toi, mon ami, & toi, le fils de mon ami, dit-il, cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela eſt à vous, je vous les donne. J'ai acheté hier ce terrein, & je veux demeurer avec vous ; les jours de

ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux ; &, si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleurissent des lys bleuâtres. Amyntas, plein de surprise & de ravissement, fut long-temps sans pouvoir parler. Ah ! dit-il enfin, en embrassant son ami, cher Aristus, que tu es généreux ! que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras ! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys ; & que ces arbres soient nommés par toi & par tes enfants, Aristus & Amyntas.

Le fils attendri, écouta cet ordre dans un triste silence ; ensuite ils se rendirent tous sur le sommet du côteau, & ils entrèrent dans le berceau. Daphnis jettant les yeux à l'entour, découvrit au-delà du fleuve, la cabane de sa Philis : il sauta de joie dans l'endroit où il était : il appella les vieillards, &, plein de transports, il leur montra la demeure de sa bergère. Il fut long-temps à regarder attentivement s'il ne la verrait pas sous le toit de feuillage, ou bien à travers les pampres verds, à la fenêtre de sa cabane ; mais il ne put pas l'appercevoir. Dans les transports de sa joie, il se mit à chanter d'une voix si haute, qu'elle aurait pu aisément l'entendre de son habitation. Il alla visiter la cabane, qui, sans être ornée, était propre, spacieuse & commode ; le soleil du matin traçait sur les murs blancs les ombres mouvantes des arbustes & des rosiers qui se balançaient devant les fenêtres. O Aristus ! s'écria-t-il avec ravissement, & courant à lui, il lui baisa la

main. Il fit enſuite le tour de toute l'habitation, & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches, ſoutenues par des perches, pliaient ſous le poids des fruits juſques dans l'herbe : il y vit auſſi des cintres formés par la vigne qui s'étendait d'un arbre à l'autre. Ah ! Philis, que de choſes agréables j'ai à t'apprendre, s'écria-t-il ! C'eſt ici que ſera le lieu de notre demeure. Bienfaiſant Ariſtus ! & il courut encore une fois lui baiſer la main. Ariſtus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le raviſſement divin qui n'eſt ſenti que de Dieu & de l'homme généreux. Quelle félicité céleſte de voir les tranſports de reconnaiſſance de ceux à qui nous avons fait du bien !

Daphnis deſcendit gaiement pour conduire ſon petit troupeau dans les champs : Ariſtus & Amyntas reſtèrent ſur le côteau, s'entretenant enſemble à la douce chaleur du ſoleil du matin. Cependant Daphnis, conduiſant ſon troupeau, ſe parlait ainſi à lui-même : J'ai maintenant un côteau, & notre cabane devient vacante ; ô dieux ! vous m'avez exaucé, je puis déſormais ſécourir l'infortuné que je vis hier ; je prierai mon père de lui donner notre cabane. Il joignit les autres bergers ; il leur raconta d'un air joyeux comment le vieillard avait acheté le côteau pour le donner à ſon père, & que le lendemain l'hymen devait l'unir avec Philis. Il les pria tous de paraître à cette fête. Nous t'en félicitons, Daphnis, lui dirent les bergers ; tu es digne de ton bonheur. Nous paraîtrons à la fête, couronnés de fleurs, nos flûtes bien accordées, & conduiſant nos bergères. Alors ils ſe mirent à

conter comment ils voulaient se réjouir : ils essayèrent leurs flûtes, & chacun se choisissait déjà sa bergère. Si-tôt qu'il fut midi, Daphnis les quitta, les bergers lui promirent encore qu'ils ne manqueraient pas de se rendre sur son côteau dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut s'en retourner à son ancienne cabane; mais déja il n'y trouva plus Aristus ni son père. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avait vu la veille, vint au-devant de lui ! Ah ! Daphnis ! Daphnis ! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes coulaient de ses yeux, comment reconnaître un si grand bienfait ? comment exprimer mon ravissement, ma reconnaissance ? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire. Ah ! dieux, que l'homme par qui vous faites du bien est heureux ! Oui, Daphnis, ton père m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis transporté de joie, embrassa cet homme : Fais-moi, disait-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure. Comment mon père t'a-t-il trouvé ? Ce matin, continua l'homme, mon fils cueillait des pommes sur ton côteau. Ton père étant survenu, prit l'enfant sur ses genoux, & lui demanda qui était son père. Philétas, dit l'enfant en balbutiant; & où est votre cabane ?.... A cette demande l'enfant répondit en pleurant : Nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda ensuite où j'étais, & il lui ordonna de m'aller chercher : l'enfant sautant de dessus ses genoux, accourut pour me conduire à ton père; il fallut lui conter mon

malheur : Philétas, me dit-il, cette cabane, qui eſt là-bas au bout de la prairie, & les arbres qui l'ombragent, ſeront & ta cabane & tes arbres ; j'habite maintenant ce côteau, ſois mon voiſin & mon ami. Je crus entendre la voix d'un dieu ; je crus que c'était un ſonge ; je ne pouvais pas le remercier, je ne pouvais que pleurer. A ces mots, Philétas ſe tut, & leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parlaient ainſi, l'enfant ingénu avait paſſé ſes petits bras autour des genoux de Daphnis, &, d'un air riant, il levait ſes regards ſur lui, comme s'il voulait le remercier. Vis heureux, Philétas, vis heureux dans ta cabane ; que tes arbres ſoient bénis ! dit Daphnis ; & en diſant cela, il prit l'enfant dans ſes bras, & le baiſa, tandis que l'enfant avec ſes petites mains, ſe jouait en ſouriant dans les boucles de ſes cheveux, & qu'il les portait ſur ſon menton uni.

Daphnis auſſi-tôt retourna ſur ſon côteau ; là, il raconta aux vieillards ſa joie imprévue ; &, ſi-tôt qu'il lui fut poſſible, il ſe hâta de paſſer le fleuve ; mais Philis n'était pas encore auprès de la fontaine. Il alla ſe repoſer à l'ombre d'un ſaule, où la chaleur du midi & le murmure du ruiſſeau l'aſſoupirent. Tout-à-coup il fut réveillé par une poignée de fleurs qui volèrent ſur ſon viſage ; il ouvrit les yeux, & il vit près de lui Philis qui riait. Il voulut ſe précipiter dans ſes bras, mais il était lié ; il tâcha de ſe dégager ; il ne put en venir à bout ; & Philis ſe mit à rire ſi fort, que ſon bouquet lui tomba du ſein. Méchante, lui diſait Daphnis, attends, attends que je ſois en liberté, je ſaurai bien me venger ; & il ſe

débattait inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas, Daphnis, difait la bergère, avant que je t'aie délié; mais comment prétends-tu te venger? je veux te donner tant de baifers, tant de baifers, que ton vifage deviendra rouge comme une rofe. Oh bien, Daphnis, je ne te délierai point, que tu ne m'ayes promis de ne point m'embraffer pendant une heure entière. Philis.... comment veux-tu que je faffe cette promeffe? Philis s'obftina: Hé bien, je ne t'embrafferai pas, s'écria-t-il enfin; & alors la bergère le délia. Il ne pourra tenir fa promeffe, fe difait Philis: mais il fe contraignit malicieufement, pour fe venger, & refta affis à côté d'elle, fans l'embraffer. A quelques moments delà, elle lui jetta des regards paffionnés; il n'en tint compte. Daphnis, lui dit-elle enfin d'un ton naïf, & comme un peu fâchée, je crois que l'heure eft paffée. Oh! non, dit-il, il n'y a pas encore un quart-d'heure d'écoulé. Philis parut fourire d'un air confus, & attendit encore. Ah! certainement l'heure eft paffée à préfent, dit-elle un inftant après. Oh! cela ne fe peut, dit le berger. Eh bien donc, c'eft affez te venger, reprit vivement Philis. Comment peux-tu faire pour ne pas m'embraffer? A ces mots, elle fe penche dans fes bras, & elle applique fes joues fur fes lèvres, en le regardant avec un fourire plein de langueur. Daphnis fourit, la preffe contre fa poitrine, & fait à l'inftant pleuvoir un déluge de baifers fur fes joues.

Ah! que tu m'as fait de plaifir, dit Daphnis, interrompu par mille baifers; car il m'en a bien coûté pour me venger. Et, quand j'aurais rifqué de perdre tout mon troupeau, je

n'aurais pas pu ſouffrir plus long-temps. Mais écoute, dit-il en prenant un air plus ſérieux, j'ai mille choſe à te dire. Imagine ma joie ! aujourd'hui mon père a ſecouru un infortuné ; aujourd'hui, jour heureux ! j'ai verſé & j'ai vu verſer des larmes de vertu & de reconnaiſſance. Oh ! qu'elles ſont délicieuſes, les larmes que la bonté & la reconnaiſſance ſincère font couler ſur les joues, plus délicieuſes que la roſée qui, au printemps, s'arrête & s'écoule ſur les fleurs ! Mais écoute, ma Philis, car il faut que je te conte tout. Le vieillard Ariſtus m'a acheté un grand côteau couvert d'herbe qui me vient juſqu'à la ceinture, & revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits ; ſon ſommet eſt décoré d'une grande cabane auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah ! Philis, tandis que nos cœurs étaient pénétrés de reconnaiſſance, Ariſtus pleurait auſſi.... Qu'elles ſont délicieuſes, les larmes de celui qui pleure parce qu'il a fait du bien ! Il eſt venu un infortuné à qui un torrent avait emporté ſa cabane & ſes arbres ; & mon père lui a donné notre cabane & nos arbres. C'eſt l'homme le plus droit, le plus digne que mon père.... A ces mots, Daphnis pleura ; Philis ſanglottait à ce récit, & Daphnis, par ſes baiſers, eſſuya promptement toutes les larmes qui coulaient de ſes joues, de ſorte qu'il n'en tomba pas une dans ſon ſein. Qu'il ſera beau voir, continua-t-il, nos moutons bondir autour du côteau, & ſe perdre dans l'herbe épaiſſe ! pendant que je ſoignerai les arbres, & toi le jardin, ou tandis que nous repoſerons à l'ombre, en nous embraſſant & en rendant graces aux dieux.

Daphnis

Daphnis, Daphnis, repartit Philis pénétrée de la joie la plus vive, & en le pressant contre son sein d'albâtre, vois donc combien nous sommes heureux ! Il est vrai que, dans l'indigence même, j'aurais été heureuse avec toi. Dans une humble chaumière, dans une forêt solitaire, les fleurs du gazon auraient été pour moi des roses, les fruits des arbustes sauvages & les racines des plantes m'auraient semblé des mets délicieux; mais les dieux nous donnent encore les commodités & l'abondance. Que ce bonheur m'enchante, parce que c'est le tien !

Allons, ma chère Philis, viens, lui dit le berger en la relevant, & l'embrassant; viens, montons sur cette colline où tu vois ces courges plantées, peut-être verrons-nous delà notre cabane; & ils montèrent sur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles de courge, jettant la vue à l'entour, se mit tout-à-coup à sauter : Philis, s'écria-t-il, vois-tu là-bas notre côteau, celui qui est vis-à-vis de mon doigt, qui paraît couvert de tant de beaux arbres? Oui, Daphnis, s'écria Philis, oui, je le vois & la fontaine aussi. Comme elle fuit entre l'herbe & les arbrisseaux ! Je vois aussi la cabane : Daphnis, elle est grande & belle; les arbres qui s'élèvent au-dessus d'elle, se tendent les bras les uns aux autres, comme on fait en dansant, lorsqu'un berger ou une bergère veut passer dessous. Je vois aussi devant la cabane un feuillage, un long feuillage de verdure. Ah ! cher Daphnis, embrasse-moi : oh ! que nous serons heureux ! Je me vois déja assise dans le berceau, jouant avec un enfant qui rit sur mes

genoux, tandis que les autres jasent autour, & s'amusent sur le gazon à cueillir des fleurs, ou qu'ils bondissent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis, déja grands comme elles. Ah! quelle douce espérance!.... Mais dis-moi, dis-moi vîte, quel est le vieillard qui sort de la cabane, & qui entre dans le berceau? C'est Aristus, ma chère Philis.... O Aristus! s'écria la jeune fille, transportée de joie; bienfaisant Aristus! ô notre père!

Ma chère enfant, reprit Daphnis en s'asseyant entre les tiges des courges, & en la prenant sur ses genoux, ma chère enfant, que je suis heureux! tu m'aimes : ah! tu m'aimes, cela seul, oui, cela seul me rend heureux. Quelle joie, quel ravissement j'éprouve depuis tout le temps que je t'aime! Mais, si tu ne m'aimais pas, ah! tous les côteaux, tous les troupeaux, tous les biens ne seraient plus un bonheur pour moi. Dans tes bras, ma bien-aimée, dans tes bras, je suis le plus heureux des mortels. Demain je dois faire serment devant le dieu d'amour que je t'aimerai.... Philis, quand les ans auront un jour blanchi ma tête, quand mon cœur battra pour la dernière fois dans mon sein, alors il sera encore aussi plein d'amour qu'il l'est maintenant. Ah! Daphnis, mon cher Daphnis, dit Philis en pressant tendrement ses joues contre les siennes.

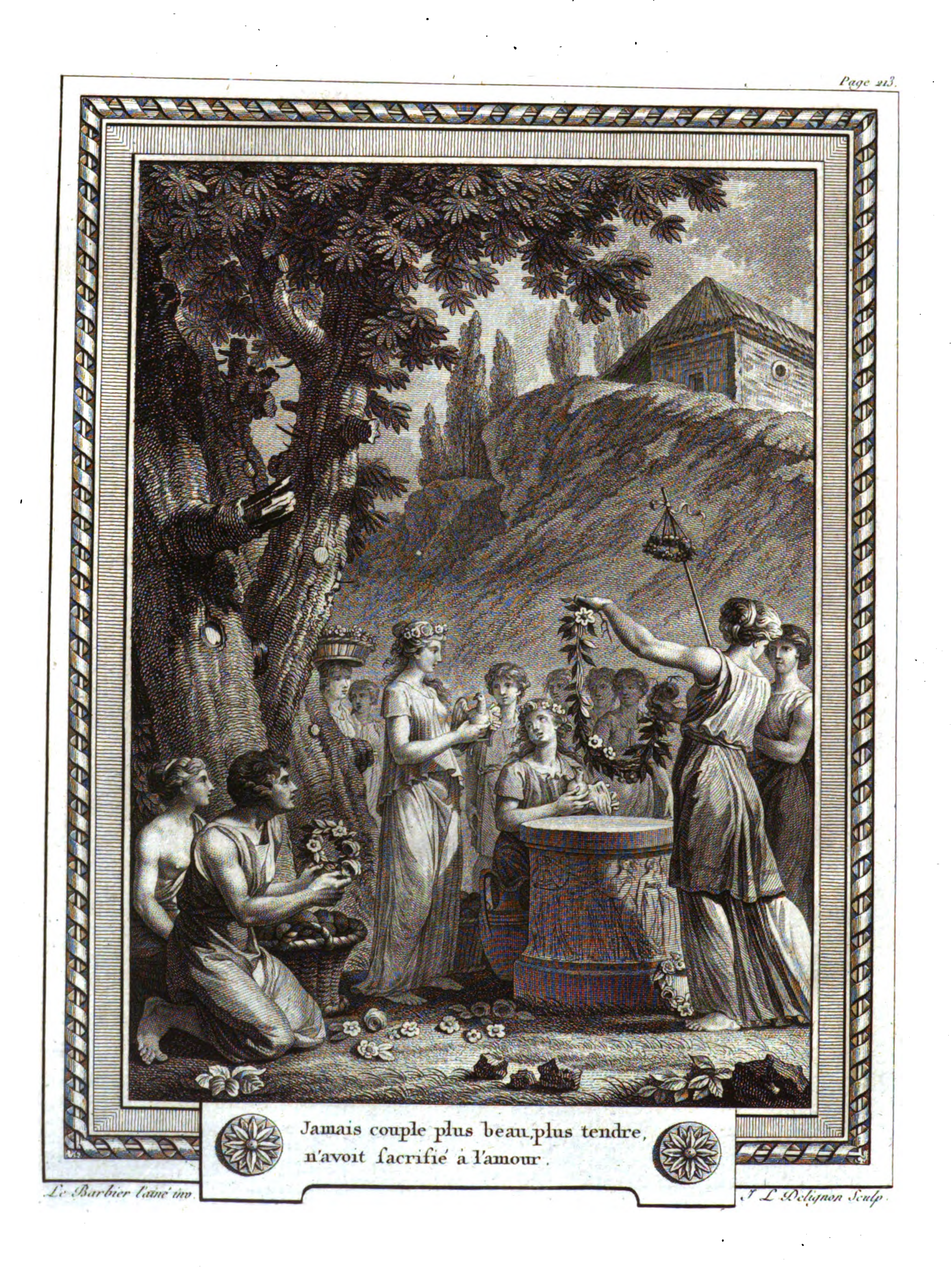
Transportés de joie, ils restaient assis, ils s'embrassaient, ils gardaient le silence. Philis, reprit Daphnis, tous les bergers & toutes les bergères se réjouissent de notre bonheur; tous ceux qui demeurent autour de notre côteau, m'ont promis de

paraître à notre fête, & je les recevrai ſous notre feuillage. Les bergers & les bergères qui habitent autour de notre cabane, dit Philis, m'ont auſſi promis de paraître à notre fête. C'eſt ainſi qu'ils s'entretenaient, & qu'ils ſe réjouiſſaient de ſavoir qu'on prenait part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainſi, le ſoir vint : Daphnis ſe leva pour repaſſer le fleuve : ils deſcendirent la colline, en ſe tenant par la main. Grand Dieu, dit Daphnis, que je ſerai ravi quand je verrai paraître l'aurore ! Avec quels tranſports de joie je ſaluerai ce jour ! Oui, Philis, ſi-tôt que je le verrai paraître, je volerai à ta cabane. Moi, dit Philis, aux premiers rayons de l'aurore, je ſerai à la fenêtre pour te voir venir à travers le feuillage ; &, lorſque je te verrai, mon cœur treſſaillera de joie, comme ſi je ne t'avais pas vu depuis bien long-temps ; je crierai au-devant de toi comme la jeune hirondelle, quand ſa mère lui apporte de la nourriture dans ſon bec. Oui, dit Daphnis en l'embraſſant je t'apporterai auſſi la nourriture ſur mes lèvres ; je t'apporterai mille baiſers.

C'eſt ainſi qu'ils s'entretenaient juſqu'à ce que Daphnis fût monté dans ſon bateau.





Jamais couple plus beau, plus tendre,
n'avoit sacrifié à l'amour.

Le Barbier l'ainé inv. J. L. Delignon Sculp.

LIVRE TROISIÈME.

ILS passèrent tous deux la nuit dans des songes agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuse eut-elle salué l'aube du jour, que tout-à-coup le chant des bergères & les flûtes des bergers dissipèrent les songes de Daphnis. Les bergers & leurs belles montaient déja le côteau en se tenant par la main, & chantaient pour Daphnis, & devant sa cabane, un joyeux épithalame. Transporté de joie, Daphnis se lève : Je te salue, s'écria-t-il à plusieurs reprises, je te salue, ô le plus heureux de mes jours ! Bientôt il parut couronné de fleurs, ses cheveux bruns noués avec un ruban neuf, & paré pour la fête. Il s'avança légérement au milieu des jeunes garçons & des jeunes filles qui le reçurent en poussant des cris d'alégresse. Déja Aristus & Amyntas s'étaient mêlés parmi cette jeunesse, & se réjouissaient de la voir paraître à la fête de Daphnis.

Ils descendirent ensuite le côteau ; & les vieillards les suivaient des yeux, d'un air satisfait. Arrivés au bord du fleuve, ils sautèrent dans les bateaux rangés sur la rive, & décorés d'un beau berceau de verdure. Ils passèrent, en chantant, à l'autre rive, où plusieurs bateaux, pareillement décorés de feuillages & de banderoles, attendaient les bergers & les bergères de ces bords. Ils sortent des bateaux, ils les attachent, & s'avancent, en chantant à haute voix, vers la cabane de Philis, où une troupe nombreuse de jeunes filles & de jeunes garçons étaient assemblée. Ils se mêlent gaiement

ensemble; mais Daphnis vole dans la cabane où Philis l'accueillit par mille baisers.

Pendant ce temps les bergers & les bergères attendaient, en chantant. Un jeune berger d'une rare beauté, dont les longs cheveux étaient blonds, conduisait la jeunesse de l'autre rive. Il portait sous son bras une lyre d'ivoire, avec laquelle il ressemblait au bel Apollon, lorsque ce dieu lui-même était berger. Aucun berger de ces cantons ne l'égalait pour les graces & la sagesse. Il avait une grande connaissance de l'influence des astres, de la vertu des simples; &, malgré sa jeunesse, il était déja l'oracle des contrées d'alentour. D'ailleurs il était aussi le meilleur faiseur de chansons; &, si-tôt qu'il en paraissait une nouvelle de lui, tout le canton la chantait. C'était la vertu, l'amour & les plaisirs de la jeunesse qui étaient l'objet de ses chants: on chantait ses hymnes dans les temples les jours solemnels. Quand il était aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles & les jeunes garçons venaient s'y rendre; & ils le priaient de chanter un air aux accords de sa lyre. Ils s'asseyaient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent, pendant l'ardeur du midi, autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches & son ombrage. Les accents de sa voix se mariaient si mélodieusement aux sons de sa lyre, qu'ils oubliaient tout, & qu'ils croyaient être parmi les dieux. La nature l'avait doué de bien d'autres talens; car il savait travailler artistement des statues en bois, qu'il plaçait dans les temples: celles des nymphes de la grotte étaient de sa

main ſavante; &, dans le bocage voiſin, il avait placé, ſous le chêne le plus élevé, la figure de Pan.

Il avait auſſi ſculpté un Cupidon : on aurait reconnu le petit dieu, quand même il aurait été ſans fleche & ſans carquois. La gaité de ſon ſourire, la vivacité de ſa contenance découvraient que c'était Amour. Il plaça cette ſtatue dans un berceau de ſon verger. Un jour le jeune homme étant dans le berceau à répéter, au clair de la lune, une chanſon d'amour, entendit un bruit doux, comme quand le zéphyr ſe joue dans le feuillage, ou que les abeilles font entendre leurs bourdonnements : & un parfum plus délicieux que celui des roſes, ſe répandit autour de lui. C'était le fils de Vénus, eſcorté d'une troupe d'amours folâtres, qui deſcendait dans le berceau, ſur un nuage argentin. Les petits amours étaient répandus, en partie ſur les rameaux qui ſe balançaient, en partie ſur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'eſt à moi que tout l'univers bâtit des autels; c'eſt moi que tout l'Olympe révère; ce fut moi qui rendis autrefois les dieux jaloux du ſéjour d'Apollon parmi les bergers; c'eſt moi qui aiguiſe l'eſprit, qui rends les mortels plus humains, & les cœurs droits plus ſenſibles à la vertu. Le prince m'honore ſur ſon trône, comme le berger dans ſon hameau : j'enflamme le vicieux pour ſon châtiment; mais je comble la vie de l'homme de bien des plus grands plaiſirs qu'un mortel puiſſe goûter : je lui fais éprouver les deſirs voluptueux, la douleur tendre, les tranſports languiſſants. Mais il eſt peu de mortels qui m'aient révéré encore

avec un cœur aussi sensible que toi : je veux te rendre heureux ; nul mortel ne le sera autant que toi. Amour dit & disparut.

Le jeune homme éprouva, depuis ce moment, des sentiments nouveaux. Une douce passion pour une beauté qu'il ne connaissait encore qu'en idée, l'entretenait dans une délicieuse mélancolie. Dès que les oiseaux saluaient le retour de l'aurore, si-tôt que la lune commençait à paraître, il se rendait dans le berceau du dieu d'amour ; &, toutes les fois qu'il y arrivait le matin, il trouvait la tête de son Amour couronnée d'une guirlande fraîche. Surpris, il prit cela pour un heureux présage. Un soir, étant dans le berceau, il réfléchit sur les guirlandes, & resolut de veiller auprès de la statue. Il veilla en silence, jusqu'au milieu de la nuit ; alors il entendit du bruit : il se tint caché derrière la statue, & une jeune fille traversa doucement les bosquets qui couronnaient son jardin. Intimidée, elle s'avançait, à petit pas, vers le berceau ; une robe blanche couvrait, en voltigeant, son corps délié ; les boucles de sa brune chevelure flottait sur son vêtement blanc & le long de ses épaules découvertes. Sa taille avantageuse la faisait ressembler à Junon, mais sa gravité était plus riante. Entrée dans le berceau, elle fixa d'un œil languissant la statue. Amour, dit-elle en soupirant, jusqu'à quand me dois-tu faire éprouver tes tourments ? Hélas ! je soupire, je languis. Ah Damon, si tu voyais ces larmes, si tu voyais ces larmes de tendresse qui ruissellent de mes yeux languissants, tu les essuierais par tes baisers ! tu soupirerais ! tu m'aimerais ! Quand est-ce que,

penchée

penchée dans tes bras, je ferai heureuſe? Quand eſt-ce, ô Amour! que je chanterai tes louanges en verſant des larmes de joie?

A ces mots, elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon, tout tranſporté, l'avait entendue. L'amour s'était puiſſamment emparé de ſon cœur palpitant : il ſoupire; il s'avance en tremblant & ſans parler; il ſe précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille qui le reçoit, & il éprouve dans ce moment qu'il eſt le plus heureux des mortels. Tel était le berger qui conduiſait la jeuneſſe de l'autre rive.

Le ſoleil du matin s'élevait de derrière les montagnes, & les prairies ſouriaient à l'éclat de ſes rayons. Philis ſortit enfin de ſa cabane : les bergers & les bergères la ſaluèrent par des cris de joie. Daphnis, beau comme le jeune Bacchus, & ſouriant comme l'Amour, la conduiſait par la main, & la mère de Philis les accompagnait, auſſi gaie que les jeunes bergères. Ils ſe rendirent tous, deux à deux, dans les bateaux; & cette grande flotte traverſa le fleuve. On dit qu'on vit alors des amours voltiger dans les feuillages des bateaux, & que ce furent le doux frémiſſement des feuilles, le parfum des roſes, & leurs jeux folâtres dans les rubans & dans les fleurs ſur le ſein des belles, qui les firent découvrir. Arrivés ſur la rive, chaque berger preſſant doucement ſa bergère, l'enleva du bateau. Daphnis & Philis, marchant les premiers, les conduiſirent ſur le côteau, d'où Amyntas, pénétré de la joie la plus vive, vint au-devant de la mère de Philis, & la reçut à bras ouverts. Je te ſalue, lui diſait-il en lui ſerrant les

deux mains; je te ſalue, ô épouſe du meilleur de mes amis! Que d'heureux jours ſont réſervés à notre vieilleſſe! Je te ſalue. Ariſtus & Philétas, à qui Amyntas avait donné ſa cabane, accoururent auſſi au-devant de Philis: ils la bénirent & l'embraſſèrent.

Cependant les bergers & les bergères formant un cercle, ſe rangèrent comme une couronne de fleurs autour de l'autel conſtruit pour l'Amour; ils chantèrent des épithalames. Daphnis & Philis ſe tenaient devant l'autel; jamais couple plus beau, plus tendre, n'avait ſacrifié à l'Amour. Des couronnes de roſes blanches & rouges ceignaient leurs têtes; une chaîne de fleurs diaprées deſcendait de leurs épaules & entourait leurs reins. Daphnis tenait dans ſa main un tourtereau, Philis une tourterelle; ils égorgèrent ces innocents animaux, qui battaient doucement de leurs ailes les mains qui leur donnaient la mort. Philis, touchée de compaſſion, tremblait; ils poſèrent enſuite les victimes ſur la pierre deſtinée au ſacrifice, & les couvrant de petites branches aromatiques, ils verſèrent du miel & de l'huile par-deſſus. Chaque couple de jeunes filles & de jeunes garçons, s'avança, poſa une guirlande ſur le ſacrifice, qui fut bientôt embraſé; & une nuée de doux parfums monta, avec les chants & les vœux vers l'Olympe.

« O Amour! (chantèrent les bergers & les bergères, ac-
» compagnés par des flûtes) dieu charmant de la tendreſſe!
» oh! qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimé! Tout aime. Les
» divinités des bois, celles des fleuves reſſentent les effets de
» l'amour. Le roſſignol, pendant les nuits ſilencieuſes, chante ton

» pouvoir. Tout aime, ô Amour ! dieu charmant de la tendreſſe.

» L'amour ne germe-t-il pas déja dans l'enfant qui balbutie, » lorſque, d'un air riant, il joue avec des fleurs ? Oui, il » germe, comme, aux premiers jours du printemps, une » jeune fleur germe dans le bouton ; ô Amour ! dieu charmant » de la tendreſſe.

» Celui qui n'aime pas, paſſe ſes jours dans un hiver aride ; » il eſt ſemblable à une eau dormante qui ne murmure pas, à » un oiſeau de nuit qui ne chante point, à un arbre ſtérile qui » ne fleurit jamais. O Amour ! dieu charmant de la tendreſſe.

» Vous qui aimez & qui êtes aimés, les fleurs n'exhalent- » elles pas pour vous un parfum plus doux que pour les » autres ? Les fontaines ne vous charment-elles pas par leur mur- » mure ? Tous les oiſeaux ne vous diſent-ils pas par leur chant » des airs amoureux ? O Amour ! dieu charmant de la tendreſſe.

» Que Pan protège vos troupeaux, & Cérès & Bacchus » vos fruits & vos pampres : que vos Pénates habitent avec » plaiſirs vos cabanes. Et toi hymen, ſecoue ton flambeau ſur » les époux, afin que leur amour ne ſe refroidiſſe jamais. O » hymen ! dieu charmant de l'hymenée. »

Pendant ce temps, le père de Daphnis, Ariſtus & Philétas, retirés ſur le penchant du côteau, avaient offert une victime à Pan, le dieu tutélaire de l'homme champêtre : ils lui avaient ſacrifié un bélier, dont les cornes étaient entourées de lierre & de rejettons de ſapins. La mère de Philis adreſſa des prières ſecrètes à la déeſſe des myſtères des femmes, & fit quelques cérémonies particulières.

Tous se rassemblèrent ensuite dans le berceau, où la mère de Philis avait eu soin d'orner de fleurs une longue table, & de la couvrir de mets & de fruits savoureux. Ils commencèrent à entourer la table : Philis & Daphnis étaient au haut bout, ainsi que dans une guirlande bien faite, le lys & la rose se trouvent placés sur le front blanc d'une jeune fille qui se pare. Le petit enfant de Philétas était assis à côté de Philis; la joie & les graces souriaient sur ses joues; sans cesse il levait les yeux sur elle, & lui baisait la main. Aristus & la mère de Philis, Amyntas & Philétas étaient assis ensuite: l'amitié & la satisfaction rajeunissaient leurs fronts. Les doux souris, les contes qu'on faisait à ses voisins, les mots bas & enjoués qu'on disait à l'oreille de sa bergère, tout annonçait la liberté, la joie & le bonheur. Mais bientôt la vive jeunesse quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils dansèrent d'abord tous en rond, en se tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond, Philis la dernière; &, quand le rond se fermait, ils se joignaient & s'embrassaient. Ensuite toute la bande formait un cercle en dansant. Il fallut aussi que Daphnis & Philis dansassent quelquefois seuls au milieu du rond : alors les filles & les garçons dansaient autour d'eux; ou bien les meilleurs danseurs & les meilleures danseuses figuraient les danses du moissonneur, ou du semeur, ou du vendangeur, ou du marinier, qu'ils caractérisaient par leurs mouvements; pendant ce temps, les autres chantaient les airs du moissonneur, du semeur, du vendangeur & du marinier. Les garçons, dans des mouvements rapides, soule-

vaient en tournant les filles riantes, de manière que leur vêtement léger volait en l'air. Enfin, fatigués par la danſe, ils retournèrent dans le berceau pour ſe rafraîchir à l'ombre, pour manger des fruits, pour folâtrer, & pour ſe raconter des aventures.

Une fois mon berger s'était bien trompé, dit une jeune bergère en paſſant la main ſous le menton de ſon berger; il s'était bien trompé, dit-elle, en adreſſant la parole à Philis; je lui avais promis de l'aller joindre au bocage à une certaine heure; mais le pauvre berger fut obligé de m'attendre bien long-temps. J'arrivai enfin toute eſſoufflée, ſans fleurs, mes cheveux en déſordre, & ma guirlande déchirée.... Oui, oui, l'interrompit le berger.... & la gorge toute découverte.... Je voulus me précipiter dans ſes bras, continua la bergère en rougiſſant; mais il recula: Berger, lui dis-je, je n'ai pas pu arriver plutôt; comme je me hâtais de venir te trouver, Damœt a couru après moi, & s'étant jetté ſur mon ſein, il m'a déchiré malicieuſement ma guirlande; il m'a enlevé mes fleurs, & m'a défait mes rubans: ainſi diſais-je, & je voulus l'embraſſer: mais lui, plein de colère, prit la fuite. Berger, ne me fuis pas, m'écriai-je: il m'apportera d'autres fleurs. A ces mots, il courait encore plus fort. Je le ſuivis des yeux, & je vis qu'il frappait la terre de ſon pied, &.... Oui, l'interrompit encore le berger, j'étais furieux: la cruelle, diſais-je, elle m'eſt infidelle, & c'eſt peut-être déja depuis long-temps. Elle vient de me le dire, & elle veut encore m'embraſſer. Je dis encore bien d'autres choſes, & je courais çà & là comme un forcené. En courant ainſi, je me retrouvai inſenſi-

blement devant elle ; je tremblais, je pleurais de rage & de douleur. Je jettai la vue ſur elle, & je vis un petit enfant qui jouait ſur ſes genoux, qui rattachait ſes rubans, & qui lui ajuſtait des fleurs ſur le ſein. Vois-tu, méchant, me dit-elle, en me regardant d'un air triſte & tendre, vois-tu que le petit Damœt m'a apporté d'autres fleurs ? Eſt-ce là Damœt, m'écriai-je avec ſurpriſe, qui t'a défait les rubans ? & j'étais plein de confuſion & de raviſſement, en découvrant mon erreur.... Oui, répondis-je ; ainſi reprit la jeune fille : oui, c'eſt-là Damœt : pourquoi t'es-tu mis en colère, mon cher berger ? Ah ! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir, puiſque cela te fâche ſi fort. Alors tu t'approchas de moi, tu me ſerras la main, &, tout éploré, tu cachas ton viſage dans mon ſein. Plus je te diſais : Leve-toi, mon berger, que je t'embraſſe, plus tu pleurais, en diſant : Je ne ſuis pas digne que tu m'embraſſes. Ainſi conta la jeune fille ; &, ſe tournant vers ſon berger, elle lui donna un baiſer.

Il eſt bien doux de ſe raccommoder ainſi, dit Philis, en embraſſant Daphnis. Oui, reprit Daphnis ; jamais, ma chère enfant, jamais je n'éprouvai de plus doux tranſports que lorſque nous nous raccommodâmes après la tromperie de Lamon.

Un jour ma bergère m'a attrapé, dit un autre berger, tenant ſur ſes genoux ſa bergère qui riait à ſon récit. J'étais couché au bord du fleuve, & je dormais. Tout-à-coup je fus éveillé par une voix : berger, me dit la voix gracieuſe, hélas ! toutes les fois que tu te promènes ſur le bord du

fleuve, je te ſuis des yeux en ſoupirant ; &, lorſque tu t'éloignes de cette rive, rien n'égale ma douleur. Mais lorſque tu viens dormir ſur ces bords, ah ! quel eſt alors mon raviſſement. J'accours au rivage & je te donne un baiſer ; je ne puis le céler plus long-temps, je t'aime. Une nymphe jeune & belle t'aime. Ne veux-tu pas l'aimer à ton tour ? Je ne puis, diſais-je, je ne puis t'aimer, ô nymphe ! j'aime déja une aimable bergère. Mais, continua la nymphe, ſi tu me voyais, ſi tu voyais les boucles de ma verte chevelure flotter ſur mes épaules plus blanches que la neige, & autour de mes reins déliés ; ſi tu voyais mes joues vermeilles, ma bouche mignonne, mes yeux bleus, tu changerais volontiers ta bergère pour une nymphe. Je ne puis t'aimer, ô nymphe ! repartis-je, ne te courrouce pas ; je ne puis t'aimer, quand même tu ſerais belle comme une des graces, ou comme Vénus même. J'aime ma chère Chloé, & je ne la quitterais pas pour tout l'univers. Je vais, ô nymphe ! je vais quitter ce rivage, & je n'y reviendrai plus que ton amour ne t'ait quittée. Cruel ! dit la nymphe, je te pourſuivrai dans les campagnes ; les faunes t'enleveront tes brebis & te porteront dans le fleuve. Hélas ! diſais-je, quand les faunes devraient m'arracher la vie, je ne ſaurais aimer que ma Chloé. Ils t'enleveront ta Chloé, voulait encore dire la nymphe ; mais ces dernières paroles ſe changèrent en éclats de rire. C'était Chloé elle-même : elle s'avança, ſe tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder plus long-temps mon ſérieux, dit-elle.... Tout cela eſt vrai, interrompit la jeune fille, je ne pus m'empêcher de

rire : car il allait s'emporter contre la nymphe ; & j'en étais d'autant plus ravie, que je connaiſſais mieux par là la tendreſſe & la fidélité de mon berger. En parlant ainſi, elle le preſſa contre ſon ſein.

Au milieu de ces amuſements, le ſoir vint : la lune s'éleva paiſiblement de l'horizon. Alors Daphnis & Philis raſſemblèrent tous les bergers & toutes les bergères ſous le berceau de genevriers. Le melon, dans ſon réſeau de verdure, & les grappes de raiſin les invitaient à table : la pomme & la poire colorées comme des joues vermeilles, la grenade avec ſa couronne verte & ſa poitrine entr'ouverte, la douce figue & tous les fruits qu'offre l'automne bienfaiſante, & tous ceux qui ſont enfermés dans des écoſſes veloutées, ou dans des écales dures, ſe préſentaient à leurs yeux. Tous ces fruits étaient dans des corbeilles rangées en file, entre-mêlées de fleurs, de plantes odoriférantes & de grands vaſes remplis de vin & de cidre, couronnés de pampres & du lierre ſacré.

Pendant qu'ils ſe plaçaient autour de la table, Damon, le jeune homme qui jouait ſi bien de la lyre d'ivoire, & qui avait ſculpté l'Amour, aborda Daphnis : Ami, lui dit-il en lui préſentant une large coupe, accepte cette coupe ; je l'ai travaillée pour toi ; qu'elle ſoit le gage de notre amitié ! que, pleine de vin, elle faſſe le tour de la table, & que celui qui boira de cette coupe chante une chanſon. Tranſporté de joie, Daphnis prit la coupe : Ton amitié m'eſt précieuſe, Damon, dit-il en tournant la coupe dans ſa main pour en admirer le travail. Bacchus y était repréſenté en relief, ſur ſon char traîné

par

par des tigres careſſants : Silène, riant d'une façon groteſque, ſuivait le char de Bacchus, & des faunes badins le ſoutenaient des deux côtés par-deſſous les bras ſur ſon âne. Une troupe pétulante de nymphes, de ſatyres & de faunes, armés de thyrſes, de tambourins, de caſtagnettes & de ſiſtres, ou portant des outres ſur les épaules, ſuivaient confuſément Silène. Au-deſſus de ces figures, dans la guirlande de fleurs ſculptée ſur le bord ſupérieur de la coupe, de petits enfants folâtraient, & répandaient des fleurs ſur la troupe : l'Amour voltigeait au milieu, & lançait des traits ſur les nymphes, dont les unes lui ſouriaient malignement, & les autres affectaient de fuir; mais elles ſe retournaient d'un air agaçant, & regardaient ſi elles étaient aſſez près pour être remarquées par le dieu.

Cependant Daphnis, plein de joie, remplit la coupe d'un vin pétillant, & chanta ainſi.... « O vin! que tu es agréable » dans les bras de ma bergère ! Quand ſon baiſer t'accom» pagne, je ne ſavoure que la joie : car le baiſer de celle » que j'aime, ouvre ſoudain mon cœur à la félicité. Au pied » de ce côteau, je veux conſtruire un berceau ſacré pour » Bacchus & pour l'Amour; je l'ornerai de pampres : je veux » alors, à l'ombre de ce berceau, ſur le ſein de ma belle, » rendre graces à l'Amour de mes tranſports, & à Bacchus » de ma joie. »

Après avoir chanté, il rendit la coupe à Philis, qui la prit en ſouriant, & chanta ainſi.... « O roſe ! que tu exhales une » odeur agréable, quand mon berger te cueille, & quand il

» te place ſur mon ſein, en me donnant un doux baiſer! alors » je ne reſpire que la joie; car le doux baiſer de mon berger » ouvre ſoudain mon cœur à la félicité. Oui, mon berger, » conſtruis un berceau pour Bacchus & pour l'Amour; & moi, » je cultiverai, pour le dieu d'amour, des roſes auprès des » pampres; & je veux alors, dans tes bras, rendre graces à » l'amour de mes tranſports. »

C'eſt ainſi que la coupe faiſait le tour de la table, & augmentait la gaieté, les ris & les jeux. Tous chantaient des chanſons plaiſantes ou amoureuſes. Un jeune homme malin chanta...... « Peu s'en eſt fallu que je ne t'aie aimée, » bergère cruelle & maligne! mais tu peux être cruelle & » maligne, & mépriſer l'Amour; tu peux me fuir tant que » tu voudras; car je t'ai vue près du puits profond puiſer de » l'eau pour tes brebis; oui, je t'ai vue tirer le ſceau, en te » baiſſant toujours; je te regardais, pauvre bergère! J'ai vu » ton ſein, & je n'ai rien vu. »

Une petite & jeune bergère chanta à ſon tour avec autant de délicateſſe que la jeune alouette.... « Je ne veux point » aimer, dis-je ſans ceſſe. Quand je vois les oiſeaux ſe bé- » queter ſur les rameaux naiſſants, je répète toujours: Je ne » veux pas aimer. Quand j'apperçois certain berger, ce brun, » ce beau berger: Non, non, dis-je encore, je ne veux pas » aimer. Ah! dites-moi, mes compagnes, vous qui avez déja » aimé; je n'ai rien à craindre, rien du tout, n'eſt-il pas vrai? » Quoique je ſoupire chaque fois que je répète: Non, beau » berger, non, je ne veux point aimer. »

La coupe parvint enfin à Damon, qui l'avait sculptée. Damon, s'écrièrent tous les bergers & toutes les bergères, il faut que tu accompagnes ta chanson avec ta lyre : où est-elle ? Je ne veux pas, je ne veux pas l'accompagner : je veux chanter sans ma lyre, disait-il, lorsqu'une bergère rusée vint en riant mettre la lyre dans ses bras. Toutes les bergères & tous les bergers battirent des mains, & s'écrièrent : il faut, il faut que tu joues de ta lyre. Il la prit & se leva. Tout fut alors dans un grand silence, & chacun écouta avec attention. Il commença donc à chanter en s'accompagnant :

« Jeunes filles, jeunes garçons, aimez & buvez : que vos » cœurs tressaillent ; que la joie soit empreinte sur vos fronts » & sur vos joues embrasées ; car, croyez-en mes paroles, » aimable jeunesse, j'ai vu, j'ai vu Bacchus, ce dieu toujours » jeune, toujours gai : il était couché sous un feuillage de » verdure, appuyé d'un air riant sur un outre, & à demi » couvert par les ombres mouvantes des tiges de pampres. » L'Amour posait un de ses bras sur les genoux de Bacchus : » de l'autre main, il se ceignait la tête de rejettons de vignes. » Des faunes ivres chancelaient autour du berceau, & dan- » saient avec les nymphes ; ils se courbaient en dansant ; ils » soulevaient en l'air les nymphes échevelées ; ils imprimaient » des baisers enflammés sur leur cœur palpitant. Amour, » Amour ! s'écria Bacchus, ah ! sans toi, le vin même est » insipide. Ah ! que le cœur que l'Amour ne fait pas palpiter, » est désœuvré ! qu'il est vuide ! Le nectar, le nectar même est » insipide. Ne laisse jamais, ô Amour ! ne laisse jamais un

» inſtant mon cœur ſans tendreſſe. Quand j'aime, oui, quand » j'aime, je ſens que je ſuis Bacchus, que je ſuis le dieu du » vin & de la joie. O Bacchus ! reprit Amour, ô Bacchus ! » que ne dois-je pas à ta liqueur ? Tu inſpires du courage à » l'homme timide, tu rappelles à la vie l'Amour prêt d'expirer; » tu fais que l'Amour ſourit encore au vieillard refroidi, comme » le ſoleil qui ſe ranime prêt à ſe coucher. Tu rends les plaiſirs » plus piquants, tu aſſaiſonnes les baiſers : oui, quand je bois, » quand je bois, je ſens que je ſuis Amour, le dieu de la ten- » dreſſe & du raviſſement. Ainſi parlèrent les dieux. Jeunes filles » & jeunes garçons, aimez & buvez. Que vos cœurs treſſaillent, » que la joie ſoit empreinte ſur vos fronts & ſur vos joues em- » braſées ! » Ainſi chanta le jeune homme, & il ſe mit à boire.

Les bergers & les bergères reſtèrent long-temps aſſis : ils ſemblaient écouter encore. Il ſe réjouiſſaient, ils chantaient, ils buvaient, ils s'embraſſaient, juſqu'à ce qu'enfin la lune parut à une grande hauteur. Alors ils quittèrent le berceau, ils accompagnèrent Daphnis & Philis juſqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en ſautant confuſément, en jouant des inſtruments, & en danſant comme les faunes & les bacchantes danſent ſur les montagnes. O hymen ! chantèrent-ils, dieu de l'hyménée ! ô hymen ! La Driade répéta d'une voix mélodieuſe ces chants d'hyménée dans le feuillage ; & les roſſignols chantèrent ſur les arbres voiſins des airs amoureux.

Fin de DAPHNIS.



Les Muses et l'amour ne l'oublieront jamais

L. Barbier Inv. del. N. Thomas Sculp. 1793.

LETTRES
DE M. GESSNER,
A M. LE BARBIER L'AINÉ,
AUTEUR DES DESSINS DE CET OUVRAGE.

Zurich, du 29 Aug. 1779.

MONSIEUR,

A mon retour à Zurich je trouvai la première de vos lettres. Des affaires qui s'étaient accumulées durant mon absence m'empêchèrent de vous répondre plutôt. Ce que vous me dites est bien flatteur pour moi. Vous m'assurez de votre amitié & de votre approbation. Que ces sentiments me sont chers de la part d'un artiste si estimé par ses talents, ses connaissances & la délicatesse de son goût. Et pourrais-je m'appuyer sur une preuve plus solide, que mes œuvres ont quelque mérite, que le chois que vous en faites pour entreprendre un travail qui vous coûtera tant de temps & tant d'application. En même temps je vois que l'approbation de la France, qui flatte le plus mon ambi-

tion, se soutient, & j'ose me flatter que chez elle, comme chez toute nation de bon goût, je serai immortalisé avec vous & par vous.

Dans vos lettres, Monsieur, vous me détaillez les mêmes principes que je voulais suivre dans ma grande édition; mais j'ai resté bien au-dessous dans l'exécution : il faut être de votre force pour les atteindre. Le Poëte qui veut écrire dans le genre pastoral gagne beaucoup en mettant la scène dans les âges les plus reculés; le seul moyen de gagner de la vraisemblance. C'est l'ancienne Grèce qui lui procure les plus grands avantages, tant par la noble simplicité des mœurs, que par la mythologie, qui est un fond infiniment riche pour les beautés poëtiques les plus gracieuses & les plus variées. C'est là que j'ai mis mes scènes, tâchant de leur donner autant de cet air simple & antique qu'il me fût possible. Si l'artiste qui en veut tracer les tableaux n'entre pas entiérement dans les mêmes idées, si par exemple ses figures ont un air moderne, il impose au lecteur, altère le vrai point de vue, & il lui fera voir & se figurer les personnages & les scènes tout autrement que le Poëte

les a vues & penſées. Mais que dis-je ! vous avez mieux développé ces idées dans vos lettres, & vous les ſuivrez mieux que je ne le ſaurais, vous qui avec des talens ſupérieurs avez formé votre goût, votre théorie & votre art d'après le plus beau qui nous reſte de l'antiquité.

M. Meiſter a le goût le plus épuré & le ſentiment le plus fin. Sa délicateſſe le rend toujours inquiet, lors même qu'il a l'admiration de tous les gens de goût. Sa traduction eſt un chef-d'œuvre, & pourtant il y trouve à retoucher (1). La traduction de M. Huber a eu l'approbation de votre nation; mais je n'ignore pas que M. Meiſter n'en eſt pas ſatisfait : lui qui connait parfaitement bien les deux langues en jugera beaucoup mieux que moi; mais ſi elle a ſes faibleſſes, que faire ?

Je n'ai rien à vous envoyer, mon cher ami, mon porte-feuille eſt tout vuidé. Ma vie n'eſt plus

(1) Voici ce qu'il en diſait à M. l'abbé Bertola : « Io mi profeſſo » obbligato anche più al ſig. Meiſter traduttore de' nuovi Idili' il » quale giurerei che abbia guardato il piu delle volte non nelle mie » poeſie, ma nel fondo della mia anima. » *V.* Elogio di Geſſner, 1789, *page* 75.

cette vie tranquille; des affaires en dérobent une partie, & je consacre le reste à l'art & à mes amis. Mes ouvrages renferment ce que j'ai écrit, & ce que j'ai trouvé digne d'être imprimé.

Je vous avoue qu'il me ferait bien du plaisir de voir seulement une épreuve d'une ou de deux estampes qui sont destinées pour votre ouvrage.

M. Girardot de Marigni possède quatre tableaux qui sont de ma main; si par hasard vous les voyez, ce serait me rendre le service le plus intéressant, si vous aviez la bonté de m'en dire votre sentiment & votre critique un peu détaillée.

Que je regrette *le doux plaisir* de ne pas vous avoir vu, comme vous passiez par la Suisse. Charmé peut-être de ce qu'elle a de curieux, vous la reverrez; que je serais heureux si alors je pouvais embrasser celui pour lequel j'ai à jamais les sentiments de la plus parfaite considération & amitié.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
S. GESSNER.

ZURICH,

Zurich, du 5 Aug. 1780.

MONSIEUR,

JE n'ai reçu que bien tard le premier cahier de votre excellent ouvrage. Une maladie qui retint notre ami Brandovin à Lauzanne en a été la cauſe. Que vous m'avez impoſé d'obligation par votre préſent ! L'eſtime que vous me témoignez par votre entrepriſe me concilie celle de toute nation qui ſçait priſer les arts. Je ſuis aſſez heureux d'obtenir les ſuffrages de votre nation; mais c'eſt vous qui me faites aller à l'immortalité chez elle; c'eſt vous qui procurez à mes ouvrages une place dans les bibliothèques & dans les cabinets où l'on raſſemble les chefs-d'œuvres de l'art; & nous deux, comme un emblême de l'amitié, unis dans le même grouppe, nous intéreſſerons tous ceux qui ont du ſentiment & du goût; c'eſt pour moi le point de vue le plus intéreſſant. Nous ſommes des amis, & la poſtérité ſaura que nous l'avons été.

C'eſt cette noble ſimplicité que je me peignais

bien dans mon imagination, mais que je ne ſavais atteindre que faiblement. C'eſt elle qui domine dans vos deſſins; en les voyant, on ſe ſent tranſporté dans ces temps & dans ces mœurs là, & même le plus petit détail ne contribue pas peu à achever l'illuſion, par l'obſervation la plus exacte du coſtume. Une trop grande *ſcrupuloſité* à ſuivre les antiques a ſouvent rendu les ouvrages des artiſtes modernes languiſſants & froids. Mais dans les vôtres tout rit, tout agit avec grace & avec une ſage *températur*e qui indique au premier coup-d'œil de l'originalité. C'eſt à juſte titre que vous pouvez être fier de votre ouvrage, comme moi je le ſuis, je l'avoue, de l'honneur qu'il me fait. Le titre allégorique me retrace une vérité que j'ai toujours très-vivement ſentie; c'eſt au peintre d'ennoblir ſon goût auprès des chefs-d'œuvres de la poéſie, & au poëte il manquera toujours une choſe bien eſſentielle s'il ne ſait pas apprécier avec juſteſſe & avec goût les ouvrages de l'art.

Ma ſurpriſe, en voyant votre dédicace à la Comteſſe de Genlis, fut des plus agréables & des plus raviſſantes. Si vous m'aviez demandé à qui

vous dédieriez nos ouvrages communs, assurement c'est cette dame que j'aurais nommée. Qui, merite plus qu'elle que les Muses & les Arts lui rendent hommage. J'ai eu l'honneur de la voir, & la vive impression qu'elle a faite sur moi ne s'effacera qu'avec ma mort. J'ai là ses ouvrages, & je les lirai & les relirai dans toute ma vie. Je ne saurais vous exprimer l'obligation que je vous ai de la manière noble dont vous avez renouvellé ma mémoire chez elle.

J'ai remis le second exemplaire à la bibliothèque de notre République. Vous verrez par la lettre ci-jointe de notre premier bibliothécaire, qu'il a été reçu avec tous les sentiments de reconnaissance qui sont dus à votre générosité.

Vous avez pris, Monsieur, la peine de voir mes tableaux chez M. Girardot de Marigni, c'est ce qui m'est bien flatteur; mais vous avez encore ajouté à l'obligation que je vous en ai par le détail dans lequel vous avez bien voulu entrer, pour me communiquer vos idées & vos sentiments sur eux; qu'ils ayent eu le bonheur de vous plaire, voilà ce qui m'encouragera, & que je cherche à mettre

à profit vos remarques, c'eſt ce que vous verrez, j'eſpère, dans des ouvrages poſtérieurs.

Il paraît qu'un petit paquet à votre adreſſe, recommandé à M. l'Eſprit, ne vous a point encore été remis : il contient le ſecond volume de mes écrits. Il m'importe beaucoup de connaître votre jugement ſur les eſtampes & ſur les vignettes qui s'y trouvent.

Agréez les aſſurances des ſentiments d'amitié & d'admiration avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur
S. GESSNER.

FIN.



